U d'/of OTTAWA
39003003482592

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/trentesixcontesd00berg

TRENTE-SIX CONTES

DE

TOUTES LES COULEURS

ŒUVRES D'ÉMILE BERGERAT

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

POÉSIE

Poèmes de la Guerre de 1870-71 (*Les Cuirassiers de Reichshoffen; Le Maître d'école*, etc.).
La Lyre comique.
La Lyre brisée.
Ballades et Sonnets (Eug. Fasquelle, éditeur).
Glanes et Javelles. — *Rimes nouvelles* (1910-1914). (E. Fasquelle, édit.).

THÉATRE

Théâtre complet; 6 volumes :
I. — *Une Amie, Père et Mari, Ange Bosani, Séparés de corps, Le Nom.*
II. — *Herminie, Flore de Friteuse, Enguerrande.*
III. — *La Nuit Bergamasque, Myrane, Le Premier Baiser, Le Capitaine Fracasse.*
IV. — *Manon Roland, Plus que Reine.*
V. — *La Pompadour, Le Capitaine Blomet.*
VI. — *La Fontaine de Jouvence, Petite Mère, Le Combat de Cerfs.*
Théâtre en vers : *Enguerrande, La Nuit Bergamasque, Le Capitaine Fracasse* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Le Capitaine Fracasse, comédie héroïque en cinq actes et un prologue, en vers (Eug. Fasquelle, éditeur).

ROMANS ET CONTES

Le Faublas malgré lui.
Le Petit Moreau.
Le Viol.
Le Chèque, ou **Éliane.**
La Vierge.
Le Cruel Vatenguerre (Première partie).
Bébé et Cie, contes.
Contes de Caliban (Eug. Fasquelle, éditeur).

DIVERS — CRITIQUE — VOYAGES

Théophile Gautier, Entretiens. Préface d'EDMOND DE GONCOURT (Eug. Fasquelle, éditeur).
Paul Baudry à l'Opéra.
La Chasse au mouflon.
L'Amour en République.
Vie et Aventures de Caliban.
Mes Moulins.
Le Livre de Caliban. Préface d'ALEXANDRE DUMAS.
Figarismes de Caliban.
e Rire de Caliban. Préface d'ALPHONSE DAUDET (Eug. Fasquelle, éditeur).
Chroniques de l'Homme masqué. Préface de JULES VALLÈS.
Les Soirées de Calibangrève.
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 1er volume. *Les Années de Bohème* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 2e volume. *La Phase critique de la Critique* (Eug. Fasquelle, éditeur).
ouvenirs d'un Enfant de Paris, 3e volume. *La Vie moderne, Le Voltaire, Le Nom* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 4e volume. *Herminie, Caliban, La Nuit Bergamasque, Enguerrande, La Corse, Le Capitaine Fracasse* (Eug. Fasquelle, éditeur).

ÉMILE BERGERAT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

MAI 2 1973

TRENTE-SIX CONTES
DE
TOUTES LES COULEURS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1919
Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

PQ
2196
.B3T7
1919

SONNET AU LECTEUR

SONNET AU LECTEUR

Ce livre est gai. Je le dédie
Aux pessimistes, gens pervers,
Qui prennent la vie à revers,
Et n'en voient que la tragédie.

C'est question d'orthopédie :
Spleen, en prose, névrose, en vers;
Plus l'homme se condamne aux vers
Plus vite il le leur expédie.

Rions et rêvons en tout temps;
Je tire depuis soixante ans,
Pantin de Dieu, ces deux ficelles;

J'offre l'exemple avec l'effort
A ceux qui s'embêtent — ou celles —
Pour trois francs cinquante, prix fort.

ÉMILE BERGERAT.

L'HUMOUR

AVANT-PROPOS

L'HUMOUR

L'auteur de « Candide », qui me paraît avoir été, et même être resté, l'un des maîtres de l'humour littéraire, en définit comme suit le don et ses aptitudes. « Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute, et ils rendent cette idée par le mot humeur, humour, *qu'ils prononcent :* yumor, *et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit; cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. »* (*Voltaire :* Mélanges littéraires.)

A s'en tenir à cette définition, les compatriotes

*de Thackeray et de Dickens se prévaudraient donc à tort de l'invention de l'*yumor, *qui, on le voit, n est pas moderne, puisque le vieux Corneille en jouait déjà couramment dans ses œuvres de jeunesse. Reste la manière d'en jouer, et, là encore, ce me semble, ils restent nos obligés.*

L'humour, ou humeur, à votre choix, est ce mélange de deux vertus du génie français, l'imagination et l'ironie, et j'ajoute de ses vertus maîtresses, les plus nettement ethniques. Si Littré la définissait : l'imagination de l'ironie, l'Académie n'aurait qu'à enregistrer la sentence philologique, et ce serait du travail de moins pour la Pénélope du dictionnaire. Sans remonter plus haut qu'à Louis Quatorze, nos grands classiques du rire me paraissent avoir fixé la formule de l'humeur sinon pour l'éternité, du moins pour quelque temps, et personne, dans le Royaume-Uni ni en Amérique, n'a mieux fait dans le genre que Molière, Regnard, Lesage, Voltaire déjà nommé, Diderot, Beaumarchais et autres welches de la race gallo-romaine. Si même les « Lettres Persanes » du président de Montesquieu ne sont pas de l'humour, qu'est-ce que c'est?

Je vais plus loin. Il ne faudrait pas me pousser

beaucoup, ni longtemps, pour m'amener à professer qu'elle est en somme, cette humeur, toute la littérature française, en ce qu'elle a de classique, de traditionnel et de durable, jusques et par delà, j'espère, cette éclipse, le sombre naturalisme, où elle fit le plongeon dans le béotisme international, mare des Expositions universelles. Il y eut là un laps où l'esprit n'en mena pas large dans sa capitale et l'on ne sait pas, de l'imagination ou de l'ironie, celle qui se cacha, avec le plus de soin, des visiteurs.

Pour ma part, j'étais bien tranquille, je comptais sur le juste retour des choses d'ici-bas et je ne demandais qu'à vivre un peu pour survivre à un temps triste où un « mot » valait cent mille francs à l'hôtel Drouot, comme un sou. On ne peut pas être longtemps bête en France, même en République, tout s'y oppose, la gaieté du ciel, le sourire des femmes et la santé publique. On s'ennuyait trop. Le document humain empestait la ville. Les tourterelles se fuyaient.

Ce fut par les journaux que l'humeur nous revint.

Le journal est le livre démocratique. Il correspond et répond aux lois économiques qui en ont

créé le besoin et les mœurs. C'est le débouché nouveau des Lettres. Je ne sais point d'écrivain moderne qui se soit tenu impunément hors de cette force, la Presse. et, pour ceux qui s'y trempent, il n'est plus de problèmes dans l'art d'écrire. C'est le public lui-même qui les façonne.

Or le public en avait assez de ce que quelqu'un de ma connaissance avait appelé : « l'enschopenauerdement », et comme, devers Montmartre, il entendait des jeunes gens rire et s'ébattre dans des « Pomme de Pin » et des « Grand'Pinte » artistiques, il alla les y chercher et les conduisit aux rédactions. Reçus d'abord avec réserve, ils eurent l'idée, toujours drôle, d'attribuer leur bonne humeur à l'étranger et notamment à l'Angleterre. Corrects, froids et gentlemen, ils se donnèrent pour des : « Yumoristes » et se réclamèrent de Sterne, de Lamb et d'autres esquires qu'ils n'avaient jamais lus, au moins dans leur langue. Mais ils étaient de bons ouvriers de la nôtre, ils avaient, avec l'imagination, l'ironie, charmante et fière de la race, ils sentaient bon le terroir, ils attestaient de la lignée; neveux de Rameau et fils de Candide, ils emportèrent la place. Alors tout le monde, à Paris, osa avoir de l'esprit, ouverte-

ment, sans rougir, comme père et mère, et la Littérature, ainsi que la séance, reprit et continua, par le journal, dans les journaux. Pourvu que ça dure !

Si ça ne dure pas du reste il faudra que ça recommence; n'ayez crainte ni souci, une littérature est toujours l'expression d'un tempérament national. Le nôtre est fondamentalement humoristique. Nous avons l'imagination incurable, et cette folle du logis n'a point de Charenton. Quant à l'ironie, elle est notre pain blanc, c'est le goût d'opposition qui nous le boulange. De ces deux dons fondus ensemble par le doux soleil de la terre ancestrale et natale sont nés tous les chefs-d'œuvre de notre idiome. Il en sera de même jusqu'à l'avènement de cette République universelle dont la Babel mêlera les peuples et les langues dans un charabia total et définitif auprès duquel l'espéranto, volapuk gras, sonne le cristal des fontaines. Mais nous avons le temps, humoristes, mes frères.

THÉMIDE

CONTE ÉVANGÉLIQUE

THÉMIDE

CONTE ÉVANGÉLIQUE

C'est un fait reconnu par les médecins-accoucheurs que les enfants des filles-mères viennent plus aisément au monde que ceux des femmes mariées et qu'ils font moins souffrir leurs mères. Ils n'en donnent d'ailleurs aucune raison physiologique et se contentent d'en souligner le constat, d'un sourire.

Pour les bonnes gens du peuple, — vous savez qu'il en reste, — l'explication est toute simple : ils font honneur à l'amour de ce privilège maternel, l'enfant né de l'amour étant le benjamin de la nature. Elle est bien curieuse cette inclination traditionnelle de notre race pour les produits extra-légaux de la main gauche, les bâtards, et le moins qu'on en puisse

penser, lorsqu'on en raisonne, est qu'elle équilibre de dures lois.

Chez les sages-femmes il court à ce sujet une légende que l'une d'elles m'a contée, et que je crois faite pour plaire, du moins aux âmes naïves, clientèle des poètes.

Lorsque dans Nazareth, en Galilée, la bonne et sainte Vierge Marie fut prise des premières douleurs de cet enfantement qui allait donner à la terre le dieu nouveau de miséricorde, elle tomba, pesamment, sur la paille dont les bêtes, l'âne, le bœuf et la brebis, faisaient litière. Les cases judéennes en effet n'avaient, comme elles n'ont encore du reste, qu'une seule pièce commune où se concentrait la vie patriarcale de chaque famille. Marie était seule avec eux à ce moment, son vieil époux, le charpentier Joseph, exécutant quelque commande en ville. Il est formel qu'il ne s'attendait pas, non seulement à une telle paternité, mais à aucune autre moins miraculeuse puisqu'il était plus que sexagénaire. Or, aux premières plaintes de leur douce maîtresse, l'âne se mit à braire, le bœuf à meugler, la brebis à bêler, de telle sorte que, au concert, Joseph accourut, plein d'inquiétude.

La caravane des Rois Mages n'était pas encore en vue sur les cimes des monts Gelboë.

La nuit pourtant tombait dans Nazareth. Les gens rentraient chez eux pour prier et dormir. Les portes se fermaient une à une. Le silence nocturne envahissait le vallon et ses vergers de figuiers et d'oliviers. Dans les chenils tous les chiens hurlaient, on ne savait à quoi, car il n'y avait pas de lune. Il est vrai que, devers l'Orient, sur l'ardoise du firmament, se dessinait, de plus en plus lumineuse, une étoile extraordinaire, une étoile de fin du monde, qui marchait.

Joseph, dès le seuil, avait compris de quoi il s'agissait, et que l'Éternel visitait sa maison. Mais il ne savait pas aider les femmes au travail terrible de la parturition. Le lit de l'accouchée est un champ de bataille. L'homme en ignore le combat, et, dans les temps anciens, il ne relevait que des matrones. Le charpentier courut donc chez sa belle-sœur, autre Marie, femme de Cléophas, et mère des quatre futurs apôtres qu'on a appelés les frères du Christ, quoiqu'ils ne fussent que ses cousins germains, parce qu'ils ont été ses premiers croyants et prosélytes.

— Venez assister votre sœur, dit-il à dame Cléophas. Elle est étendue sur la litière de nos animaux domestiques, et je suis, comme eux,

inhabile aux soins que commande une mise au monde.

Mais cette aînée, qui était brune, était jalouse de sa cadette, qui était blonde, et elle se refusa, sous un prétexte, à coopérer à la délivrance de la Vierge.

Quant à Cléophas, type pharisaïque du bourgeois incrédule et railleur, il persiflait sottement son beau-frère sur la survenue inopinée d'un enfant vraiment surnaturel.

— Tu t'y prends tard, à ton âge, compère, ricanait-il, pour doter Israël du Messie annoncé par les prophètes.

Il ne croyait pas si bien dire, assurément.

Toujours est-il que, rebuté par ses proches, le vieillard s'en alla quêter de porte en porte, par le bourg endormi, l'assistance d'une femme experte en accouchements. Mais outre qu'on le savait trop pauvre pour pouvoir, même du moindre présent, rémunérer le service rendu, sa jeune femme, la charpentière, toujours rêveuse, loin des gens et comme perdue dans une vision intérieure, passait un peu pour hallucinée, et personne en Palestine, comme ailleurs, ne se souciait de participer à une de ces incarnations du démon qui jettent un poète par exemple ou quelque autre fou de ce genre dans une société tranquille.

Humilié, découragé, Joseph s'en vint à la fontaine publique, dont on voit encore les vestiges sur la place de Nazareth. Elle était, à cette époque, abondante en eaux fraîches, limpides et filtrées par la montagne, et toutes les ménagères venaient y remplir leurs urnes ou leurs outres qu'elles emportaient ensuite, comme Rebecca, en équilibre sur la tête, avec de jolis balancements voluptueux dont le rythme est le principe des danses orientales. A la chute du jour seulement, et quand toutes les honnêtes femmes, dûment approvisionnées, leur cédaient la place, les filles-mères se réunissaient à la fontaine et se pourvoyaient à leur tour, presque dans les ténèbres.

Et comme il s'abattait, désolé, sur les degrés de la fontaine, ces filles juives, honte du bourg, s'enquirent de son chagrin. Joseph le leur apprit en soupirant.

— Ma jeune femme va mourir peut-être, au milieu de nos bêtes fidèles, faute d'une aide expérimentée dans le martyre de l'accouchement. Et son petit aussi mourra, parce que nous sommes pauvres et méprisés.

Alors, l'une d'elles se leva, chargea son outre pleine sur le dôme de sa chevelure et dit à Joseph :

— Marche devant, je te suis.

Et dans le silence des rues, entre les portes closes, ils allèrent, escortés de loin par les autres filles-mères, tandis que l'étoile extraordinaire venait au-devant d'elles dans le ciel d'ardoise.

Déjà les premiers chameaux de la caravane des rois mages apparaissaient à la cime des monts Gelboë.

Thémide — c'était le nom de la fille-mère — entra dans la maison du charpentier. Elle vit la Vierge en proie à la première des sept douleurs, et, sans écarter les bêtes bénies qui soufflaient sur elle leur douce haleine, elle fut la sage-femme de la reine des cieux et reçut dans ses bras le Rédempteur.

Elle savait.

Toutes savaient aussi, les malheureuses, qui, pressées autour de l'étable, écoutaient les cris déchirants du champ de bataille de la femme et les reconnaissaient. Elles offraient à l'envi leurs tuniques pour servir de langes à l'enfant, et, formant du reste une couette moelleuse sur l'établi de l'ouvrier, elles y portèrent bien doucement la mère, qui leur souriait, pâle encore d'avoir enfanté son dieu.

— Tu as été bonne parmi les méchantes, dit-elle à Thémide, prends mon Jésus et donne-lui le sein la première.

Tel fut le rachat des filles-mères par le Rédempteur. Pendant qu'il la tétait, il la regardait de ce regard clément dont, plus tard, il devait couvrir Madeleine, et c'est du lait qu'elle lui donna que vient leur privilège de souffrir moins que les régulières de l'amour dans le travail terrible de la parturition.

Et, l'étoile, s'étant arrêtée, les rois mages entrèrent, chargés d'or et de myrrhe, dans Nazareth de Galilée.

LE JUGEMENT DE SALOMON

CONTE BIBLIQUE

LE JUGEMENT DE SALOMON

CONTE BIBLIQUE

Tous les fabliaux du moyen âge prêtent au roi Soliman Ben Daoud, que nous appelons Salomon, un bouffon nommé Marculphe. Ledit Marculphe, sorte de philosophe paysan, incarne le bon sens populaire et il joue à la cour du prince oriental juif le rôle légendaire du grand saint Éloi auprès du roi Dagobert de la chanson.

Vous vous rappelez assurément le jugement illustre qui fit de Salomon le type des princes équitables? Deux femmes s'attribuaient la maternité d'un seul et même enfant et, l'on ne sait ni pourquoi ni comment, elles semblaient dire vrai chacune. Assis sur la dernière marche du trône, Marculphe les écoutait se disputer le môme sans mot dire, en tournant les pouces.

Là-haut, dans sa chaise d'or, et rendu presque invisible par la nuée de pigeons qui pullulaient, innombrables, en son palais, le monarque des monarques disparaissait comme Dieu même. On ne voyait de lui que l'escarboucle de son anneau magique. Imaginez un ver luisant dans l'herbe noire. A sa droite, sur un banc d'œuvre de douze mille stalles, les patriarches et les prophètes. Autant de sages et de docteurs à sa gauche. Des lits de justice comme celui-là on n'en voit plus depuis bien des années!

Tout à coup, au milieu des criailleries des deux mères, une voix a retenti comme le bronze. « Assez », ordonne-t-elle. C'est Assaf, le grand-vizir, porte-parole de l'Infaillible obscur. Et, dans le silence, la voix formule l'arrêt immortel qui a fondé la jurisprudence humaine : « Que l'on coupe l'enfant en deux. »

Mais, de père en fils, vous vous répétez la suite, et dans les palais et dans les chaumières. L'une des deux femmes a poussé un cri terrible comme un rugissement de lionne. L'autre, immobile et muette, regarde, dans sa cuirasse argentée, le jeune soldat, athlétique et superbe, qui tient déjà l'enfant pendu par le pied, la tête en bas. Assaf, au nom du roi, le décerne à la lionne. Voilà la mère!

Les prophètes et docteurs se prosternent, les pigeons s'envolent sur Jérusalem, et l'anneau magique s'éteint au doigt replié du justicier.

Or, le lendemain, Soliman ben Daoud, qui en ce temps-là faisait construire, s'en fut visiter ses ouvriers. Vous savez que c'était des djinns et qu'ils étaient cent mille occupés à l'édification du Temple? Le mur qui seul aujourd'hui en demeure debout ne peut vous suggérer qu'une idée confuse de ce monument merveilleux où de simples hommes comme vous et moi auraient perdu leurs peines. Aussi l'enchanteur y employait-il les petits génies intermédiaires soumis à sa puissance universelle. Ils le voyaient arriver à l'improviste et sans autre véhicule que le vent, dont il avait aussi l'usage, car il est avéré qu'il l'attelait à sa guise et bien avant tous les Wilbur Wright de la science attardée.

Mais ce jour-là, pour faire plaisir à Marculphe, il se rendit aux chantiers sur ses jambes à travers les rues ombragées de cyprès de sa bonne capitale.

— Ça te fera du bien de marcher un peu, lui disait le bouffon. Tu ne touches plus assez souvent terre, et, à force de divinité, le sens de la pauvre humanité t'échappe.

— Que signifient de telles paroles?

— A chaque jour son pain, à chaque heure sa leçon. C'est par miettes que le Seigneur nourrit les becs de sa volaille.

— Allons voir, fit Salomon, décharger les splendides navires sur lesquels la reine de Saba m'envoie, de son Afrique parfumée, les bois odorants et colorés dont je veux charpenter mon Temple.

— Non, sire, perdons-nous incognito dans Solyme et mêlons-nous au peuple de Dieu.

Et le roi obéit, parce que les fous, en Orient comme ailleurs peut-être, ne sont que des sages retournés et qui ont tout bonnement l'esprit placé à l'envers.

En ce temps-là, sous ce règne béni, les enfants surabondaient en Judée, mais, dans la cité sainte, ils dépassaient en nombre celui même des pigeons sacrés. Il y en avait dans toutes les rues, au seuil de toutes les portes, dans les cyprès et sous les charrettes. Il en jouait jusque dans les cimetières. Salomon et Marculphe étaient environnés de marmaille à ne plus pouvoir avancer, de telle sorte que le bouffon les écartait, de-ci de-là, par une poussée d'ailleurs préméditée. Alors une femme s'élançait pour venir en aide au petit et invectivait le brutal qui, pour toute excuse, éclatait de rire.

— Dis-moi, Ben Daoud, demandait-il à son royal compagnon, cette femme accourue au secours de cet enfant meurtri est-elle sa mère, sa tante, sa sœur ou sa cousine?

— Comment veux-tu, mauvais drôle, que je le sache? Toute femme ferait d'instinct comme elle. Son geste est celui du sexe même, créé pour la protection de l'enfance.

— Sans doute, mais il y a le cri! Les cris viennent de l'âme. C'est l'amour qui les nuance. Penses-tu qu'il s'exprime au même degré de douleur chez une voisine, par exemple, que chez une parente naturelle ou adoptive de l'enfant malmené?

— Je le pense, en effet.

— Il n'y aurait donc qu'une femme et qu'un enfant sur la terre si tout enfant l'est pour une femme et toute femme pour un enfant?

— Où veux-tu en venir, bateleur diabolique, et que ressort-il de tes subtilités pharisaïques?

— Téméraire qui juge! fit sententieusement Marculphe en érigeant l'auriculaire à la façon des divinateurs subtils.

Et comme il donnait ainsi à entendre que l'Infaillible s'était, même l'anneau magique au doigt, trompé dans le procès des deux mères, le

roi entra en furieuse colère et il menaça son fou de lapidation exemplaire et publique.

— J'ai mille femmes, épouses ou concubines, clamait-il, et toutes m'ont donné un ou plusieurs enfants. J'ai écrit l' « Ecclésiaste » où toute philosophie se condense et j'ai chanté le « Cantique des cantiques » où sont dévoilés tous les mystères de l'éternel féminin, et tu veux que moi, Salomon, j'aie mal discerné la vraie mère de la fausse et rendu l'enfant à celle qui ne l'a vraiment pas mis au monde? Tu mourras de ma main si tu ne te rétractes pas!

— Marchons toujours, ricana le bouffon, le principal est que le petit n'ait pas été fendu en deux par le sabre du soldat, car ton erreur serait irréparable.

Et Salomon le suivit encore.

Au bout de cent pas, ils arrivèrent à une ruelle terminée en cul-de-sac, et formant une petite place ombragée d'oliviers, où deux maisons basses s'ouvraient en vis-à-vis. Dans celle qui était au nord il y avait une femme assise sur les genoux du beau, jeune et athlétique soldat de l'audience. Elle se défendait faiblement de ses baisers et, de ses cheveux dénoués, elle lui fouettait en riant le visage.

— Regarde, fit Marculphe!

— Je la reconnais, dit le roi, c'est la fausse mère, celle qui n'a pas bougé quand j'ai ordonné qu'on divisât l'enfant par le sabre.

— Retourne-toi. Qui est cette femme, dans la maison du sud, qui va, vient et s'active, sans perdre de vue le joli petit juif blond et rose que tu lui as attribué?

— C'est la vraie mère.

— Tu en es sûr, Œil-de-Dieu?

— De plus en plus, vile limace, et je n'en sais même pas dans mon royaume d'aussi tendre et maternelle.

— Elle n'est pourtant que la nourrice, jeta triomphalement Marculphe, et il en exhiba la preuve écrite, qu'il avait relevée sur les livres du cens.

Salomon repoussa le papier sans le lire :

— Je le savais, dit-il, par mon anneau. Où vois-tu que j'aie mal jugé?

LE TRÉSOR DE TURENNE

CONTE HISTORIQUE

LE TRÉSOR DE TURENNE

CONTE HISTORIQUE

Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, plus connu sous le nom de Turenne tout court, ne voulut jamais se marier. Nombre d'historiens font honneur de cette résolution à son amour pour la duchesse de Longueville, cette Diane de la Fronde, qui lui épargna au moins cette sottise. Il en résulta qu'à sa mort, tant pleurée par Mme de Sévigné et les honnêtes gens de son temps, l'illustre homme de guerre ne laissa d'autre héritier de ses biens que son neveu, Théodore de Bouillon, soit le fils du prince de Bouillon, son frère.

Ledit Théodore, quoique cardinal à vingt-sept ans, était — ce n'est pas moi qui l'invente

— un débauché de mœurs abominables, et, tranchons le mot, une parfaite canaille. Aussi, la succession ouverte, ne voulut-il jamais croire que son oncle, après tant de campagnes victorieuses, ne laissât pour toute fortune que sa gloire, son nom, son épée et pas un pauvre maravédis d'Espagne.

Il en était ainsi cependant, à dire précis de notaires. Fort belle âme, le princier prélat imagina donc que Turenne avait caché quelque part le trésor immense qu'il lui supposait, et pour connaître le lieu de la cachette, il s'en vint trouver la Voisin, fameuse sorcière du temps, qui, à quelques années de là, devait être brûlée en place de Grève, à titre avéré d'empoisonneuse. Elle battait alors le plein de sa vogue. Il n'était grande dame ni haut seigneur de la cour à Versailles, qui ne hantât, au Marais, l'antre de la sibylle, et Monsieur lui-même, frère du roi très chrétien, avait eu d'elle des révélations à dresser les perruques sur la tête.

Théodore de Bouillon y alla donc à son tour, mais dûment déguisé, pour l'honneur des apparences.

— Madame, dit Rose, la caméristé de la Voisin, à sa maîtresse, il y a dans l'antichambre un jeune Savoyard, fort déguenillé, qui prétend

être reçu avant Madame de Soissons et le maréchal de Luxembourg lui-même.

— Il a raison, introduisez-le immédiatement.

Et courant à sa rencontre :

— Monseigneur, Votre Éminence est chez elle.

Déjà frappé de cette divination, le faux Savoyard formula sa requête. Rien que par la dévastation du Palatinat, son oncle avait dû prélever des sommes énormes sur les taxes de guerre et les rançons. Et il y avait encore les pierreries, les pièces d'art, les vaisselles d'or, toute la menuaille dont les princes vaincus ont coutume d'acheter la clémence des vainqueurs. Or on ne retrouvait rien, et nulle part. Le fatal boulet de canon qui l'avait emporté à Salzbach avait-il donc scellé à jamais le secret du trésor de Turenne?

— Je n'ai même pas à consulter le tarot, fit la devineresse, je sais! Là où il n'y a rien, l'Église elle-même perd ses droits. Or il n'y a rien. Le maréchal est mort plus pauvre que le dernier de ses lansquenets.

— Permettez-moi d'être absolument certain du contraire. Le trésor existe, son emplacement seul échappe à mes recherches. Me laisserez-vous en confier la découverte à M. de la Reynie,

l'intendant de la police, et perdrez-vous de gaieté de cœur les cinquante mille livres qui en sont le prix de récompense?

La Voisin était fine mouche et elle aimait l'argent à en mourir.

— Il y a bien un moyen, glissa-t-elle, mais, prince de Rome et de l'orthodoxie, vous allumeriez vous-même mon bûcher, rien que pour sauver mon âme!

— Il y a temps pour tout. Quel est le moyen, diabolique ou non?

— Eh bien, monseigneur, c'est d'avoir le sésame de la cachette de la bouche même de votre oncle.

— Mais il est mort, et il dort le dernier sommeil dans la crypte de Saint-Denis, entre les rois de France, sous la dalle de marbre.

— Je n'ai donc rien dit, conclut la sorcière en se levant pour reconduire le visiteur.

— Quoi, dans la basilique, madame, une profanation doublée d'un viol de sépulture, moi, cardinal et de la lignée de Bouillon!

— A votre service.

— Et mon oncle reviendra? Vous le garantissez?

— Je n'accepte le salaire qu'après le travail, tel est votre gage.

Il fut donc convenu que l'on se rendrait à Saint-Denis, sous couleur de passer la nuit à prier sur la tombe du héros, et le jour de cette veillée pieuse fut fixé au vendredi suivant qui fatidiquement tombait un treize. Dans l'intervalle, la Voisin eut diverses entrevues secrètes avec le sacristain de la cathédrale, dont la complicité était nécessaire comme gardien de l'abbaye.

A l'heure dite, le cardinal se trouva au rendez-vous, accompagné de l'abbé de Choisy, autre personnage équivoque, et d'un capitaine au régiment de Champagne, armé contre les embûches, à toute chance. Conduits par le bedeau à la crypte, ils s'arrêtèrent devant le tombeau de Turenne déjà disposé en table de messe noire et éclairé de torches renversées. La sorcière les y attendait en robe écarlate, plus qu'à demi décolletée et tenant à la main un crucifix sanglant, dont elle maintenait l'icone la tête en bas, selon le rite satanique. Entre six cierges de cire noire, deux officiants, la chasuble à l'envers, se préparaient à célébrer l'office du diable qui doit commencer par l'*Ite missa est* et s'achever sur l'*Introït*. Cette messe sacrilège était servie par le nègre de la Voisin et par Rose, sa caméristé, tous deux initiés aux choses de la

kabbale. Debout sur la dalle, comme sur un autel, la magicienne donna le signal du sacrifice, et par une coïncidence extraordinaire, un orage de la plus extrême violence s'étant abattu dans Saint-Denis, comme sur commande, la tour de l'abbaye, ébranlée, se prit à gémir jusque dans ses œuvres basses. Si l'abbé de Choisy eût bien voulu être à Choisy et le capitaine en Champagne, rien sur le visage du neveu de Turenne ne rappelait le sang-froid de l'oncle dans les combats. La sorcière était bien servie par la nature, et le client tremblait de tous ses membres.

Elle l'avait prévenu que le prodige aurait lieu au moment de l'élévation contre-eucharistique, c'est-à-dire lorsque sur le ciboire renversé, l'officiant principal dresserait l'hostie noire pour l'incarnation du dieu des ténèbres, et elle lui avait enseigné la formule de l'incantation :

— Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, où est votre trésor? Répondez.

Il devait le dire trois fois. A la première en effet, il n'obtint pas de réponse. La crypte était fouettée d'éclairs, et dans la nef, au-dessus d'eux, il semblait que le vent fût enfermé comme dans l'outre d'Éole. A la deuxième évocation, une voix souterraine se fit entendre :

— Je viens, gronda-t-elle.

Et d'après la déposition de Rose, la camériste, au procès de la Voisin, à la Chambre de l'Arsenal, voici ce qui se passa au troisième appel :

— Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, où est votre trésor ?

— Le voici ! fit la voix.

Et la dalle se souleva. Puis, comme jeté dans les rangs ennemis, le bâton de maréchal de l'oncle roula aux pieds du neveu, son indigne héritier.

LES DEUX COQS

CONTE SUISSE

LES DEUX COQS

CONTE SUISSE

L'âme pastorale suisse ne s'exerce et ne se berce que sur peu de légendes, selon ce que j'en sais, du moins, car je n'en connais pas de florilège. Celle de Guillaume Tell, très belle d'ailleurs, paraît lui suffire.

En voici une pourtant que l'on conte aux bords du lac des Quatre-Cantons et qui eût mérité les pipeaux de Gesner.

Dans les premières années du siècle quatorzième, lorsque les huit cantons héroïques, délivrés du joug de l'Autriche par la victoire de Morgarten, procédèrent à la création de l'unité helvétique par ce système de fédération qui dure encore, deux de ces cantons, Uri et Glaris, se

trouvèrent divisés sur une question de limites. Le bornage entre eux était indécis. Question grave et pleine de litiges chez les paysans de tous pays, surtout de ceux où l'on vit d'élevage, par conséquent de pâturages.

Comme à cette époque aucun dissentiment religieux n'envenimait les querelles de clochers, dont toutes les cloches sonnaient encore à la foi romaine, les Urinois et les Glaronais, qui venaient d'ailleurs de fraterniser sur le champ de bataille, eurent tôt fait de s'entendre à l'amiable et ils décidèrent que la frontière commune serait commise à une joute.

Les vieux sages bibliques, les anciens des deux cantons résolurent de s'en remettre pour le bornage à l'éventualité d'une course athlétique. Du creux central des mêmes vallées, les deux meilleurs coureurs, élus comme tels par leurs compatriotes, s'élanceraient inversement vers les territoires adverses et, au lieu où ils se croiseraient, la pierre limitrophe serait posée et scellée pour la durée de la République.

Comme ils étaient les plus beaux archers de leurs « patelins », Mathias et Heinrick en étaient aussi les premiers coureurs. Ils se trouvaient donc en présence, et comme il retournait, en sus de la gloire, de s'arracher Fridoline, la plus

jolie fille des deux cantons, vous pensez s'ils s'entraînèrent et de quels souliers ils se munirent! Ceux de Mercure, en comparaison, ne sont que des galoches. En outre, et pendant les dix jours qui les séparaient de la Saint-Georges, jour de l'épreuve, ils s'astreignirent à des régimes d'ascètes. Fridoline leur broda des sangles de cuir, car elle ne les préférait pas l'un à l'autre. Elle était Suissesse et elle n'attendait son bonheur aléatoire que de la volonté du Tout-Puissant. Mathias était brun, Heinrick était blond, et c'était à cette différence qu'elle les distinguait dans ses rêves.

En ce temps-là, bien avant Calvin, Zwingle et Œcolampade, réformateurs peu gais, il faut le reconnaître, les braves Helvètes n'en laissaient point leur part au festin de la malice. Les patriarches de l'Uri avaient des conseils facétieux dans leurs maisons municipales et, sans aller jusqu'à la charge d'atelier, qui est de découverte récente, les patriarches de Glaris en risquaient de même d'assez bonnes. Il avait été entendu de part et d'autre que le signal du départ des coureurs serait donné, ici et là, par le chant auroral du coq, animal spécialement créé pour régler les horloges, de telle sorte qu'on était sûr qu'Heinrick partirait en même temps

que Mathias et Mathias qu'Heinrick, loyalement.

Mais la veille, pendant la nuit, les Ulysses de Glaris, ayant chambré leur coq, le gavèrent comme dix coqs de grain, de vers et de pâtée. « Il sera si fort et si plein de bien-être, pensaient-ils, qu'il n'attendra pas l'aube pour réveiller ses poules et leur mener causette. » Était-ce de bonne guerre? Je vous laisse à en juger.

Il est vrai que, de leur côté, les diplomates de l'Uri, tablant sur un raisonnement contraire, avaient imposé à leur chanteclair un jeûne de quarante-huit heures. « Il aura si faim, présageaient-ils, qu'il devancera certainement l'heure où l'Iris déploie son écharpe rose, et qui sait si notre Heinrick ne gagnera pas de la sorte une bonne heure sur son concurrent. » Mon opinion sur ce calcul ne saurait être que la vôtre.

Il advint que l'histoire naturelle couronna le dernier de ces machiavélismes. Le coq à jeun chanta presque au milieu de la nuit, et l'autre digérait encore que déjà le champion urinois avait franchi le col, passé le gave et descendait sur le versant glaronais, tel un ruisseau léger qui coule sans obstacle.

Un quart d'heure de plus, Glaris était à jamais sans bornage et des huit cantons héroïques

qui avaient, du sang de leurs enfants, acheté la liberté à Morgarten, il n'en restait plus que sept à l'histoire peut-être et certainement à la géographie.

Heinrick, plus qu'à demi vainqueur, et certain désormais de l'être tout à fait, s'était assis au pied de la montagne, d'abord pour songer à Fridoline et ensuite pour renouer l'un des lacets de ses souliers délacé par les ronces, lorsque pareil au vent du sud qui souffle au Grutli et qu'on nomme en Suisse « le fœn », il vit Mathias dévaler dans un nuage pulvérulent qu'irisaient les premiers feux du petit jour, et comme il était déchaussé d'un pied, il courut sur l'autre au-devant de son rival. La stupeur de celui-ci était indicible et elle se mua en désespoir.

— Jure moi que tu n'as pas usé de quelque sorcellerie. Ou bien tu es parti devant que le coq n'ait chanté.

— Non, disait l'autre, mais les coqs de l'Uri sonnent le travail à l'homme avant ceux de Glaris.

Et Mathias se désola. La borne posée là, au pied de la montagne, point de la rencontre, c'était le tiers de Glaris englobé par Uri avec les pâturages.

— J'en mourrai, pleurait-il. Écoute, Hein-

rick, tu sais si j'aime Fridoline? Mais je suis Helvète et j'aime encore plus mon pays. Consens à reculer jusqu'au sommet de la montagne seulement, où du moins la limite des cantons sera fixée à la cime argentée d'où on les découvre tous les deux comme des Chanaans. Et tu prendras la fille comme récompense.

Tous les vrais Suisses sont honnêtes, c'est à cela qu'on les reconnaît. Heinrick n'avait pas la conscience tranquille du subterfuge employé par les sages d'Uri et le coup du coq affamé lui déflorait un peu sa victoire. En outre, il était déchaussé d'un pied, et c'était un désavantage dans ce sentier muletier, plein de cailloux pointus et croulants, où il devait s'engager encore.

— C'est bien, fit-il, je te rends le terrain gagné jusqu'à la cime d'argent de la montagne, qui est, en effet, la borne naturelle des deux Chanaans, puisque, de là, nous voyons chacun la maison de notre père, et la belle plaine de Morgarten. Mais c'est à une condition : tu me porteras sur ton dos jusqu'à ladite cime, sans me laisser choir dans les précipices et en chantant le ranz des vaches.

Et ainsi fut fait, dit la légende. Deux fortes voix fraternelles, décuplées par les échos,

avaient entonné le fameux pæan des Helvètes : « Lè z'armailli dei Colombetté », et l'on vit, l'un sur les épaules de l'autre, les amoureux de Fridoline escalader le flanc perdu et reconquis de la montagne.

Quant à la jeune fille, on prétend à Uri qu'elle épousa le blond Heinrick, et à Glaris qu'elle se maria avec le brun Mathias, mais les deux cantons sont d'accord pour jurer qu'elle les aima également et continua jusqu'à sa mort à ne les préférer ni l'un ni l'autre. C'est ainsi que fut réglé le bornage d'Uri et de Glaris au quatorzième. Chantons.

RAMOUKI

LE CASSEUR DE PIERRES

CONTE JAPONAIS

RAMOUKI LE CASSEUR DE PIERRES

CONTE JAPONAIS

Un bonze japonais, boudhiste, m'a conté la jolie légende que voici. Elle pourrait servir de thème à une féerie, si les féeries n'étaient pas, loi du genre, à base d'ineptie térébrante.

C'était sur la route qui, de Yokohama conduit, sous une voûte de cèdres, au sanctuaire de Kamakoura. Elle est soigneusement entretenue à cause des pèlerins qui la battent sans cesse, et bordée de maisons de thé toujours fleuries. Les Japonais passent la moitié de leur vie à visiter leurs dieux et à jeter sur leurs icones de petites pierres qui doivent y rester en équilibre, ces ricochets sont leurs prières, si elles sont exaucées.

L'un des tas où ils s'approvisionnaient de

ces munitions pieuses était « tenu », si j'ose m'exprimer ainsi, par un habile casseur appelé Ramouki, qui les cassait admirablement. De son petit marteau il leur donnait des formes de palets arrondis et légers qui se posaient tout seuls, comme des oiseaux sur la tête de l'idole vénérée, et y restaient. De là des « tas » de faveurs divines pour les fidèles.

Or, Ramouki n'était pas content de son sort. C'était un grinchu, le brave Ramouki, et quoiqu'il eût de son poste et de son négoce sa bonne mesure de riz quotidien, il trouvait le monde mal fait et les parts inégales. Un jour qu'il prenait son thé de cantine dans une des maisonnettes hospitalières de la route, il vit passer dans sa chaise de voyage un riche bourgeois corpulent emporté par deux jeunes djinrikis, véloces comme le vent de tempête, et il rêva d'être ce bourgeois, habillé de pierreries sonnantes et prismatiques.

— Il n'en tient qu'à toi, lui dit en riant la jolie fille qui le servait. Jette des pierres à notre Bouddha du bois de lataniers voisin, il est le dieu des vœux accomplis, il exaucera le tien si tu lui empiles six palets dans la paume de la main, qu'il tend éternellement ouverte aux plus humbles offrandes.

Ce qu'elle en disait n'était que pour le railler, mais il la prit au mot, et étant allé au bois sacré, il parvint à caser, à la distance requise, six pierres plates et rondes, dans la dextre du dieu des vœux accomplis. Et Ramouki fut transformé en bourgeois opulent et pansu, dit la légende.

Il jouissait à peine de cette incarnation extraordinaire, devant laquelle la mousmé s'était enfuie, les cheveux dénoués par la terreur, qu'un peloton de la garde impériale du mikado apparut dans la poussière. On ne sait pas où il allait, le puissant mikado, mais il y allait au quadruple galop des chevaux de son palanquin d'or, invisible et sacré, comme il sied à un roi de la race céleste et surhumaine. De telle sorte que l'avant-garde, balayant la route, bouscula, renversa et foula Ramouki, qui n'échappa que par prodige à la ruée des cavaliers.

— Ah! s'écria-t-il, les quatre fers en l'air, être le mikado!...

Et il le fut instantanément. Ce fut lui qui, dans le palanquin d'or, voilé à tous les regards, continua le voyage furieux à travers les fronts prosternés.

Mais voici que par les fentes de la caisse de

soie et de pourpre, le Fusi-Yama, la montagne adorable et adorée du Japon, dessina sa pyramide rose, vers laquelle tout poète soupire.

— Qu'y a-t-il de plus beau que d'être mikado, pensait Ramouki, sinon d'être le Fusi-Yama?

Et il devint le Fusi-Yama lui-même, en un clin d'œil.

Quand il fut le Fusi-Yama, le casseur de pierres se sentit le centre incandescent d'une chaleur épouvantable. On était au plein d'un été torride, et le soleil lui dardait sur la cime et sur les versants les cent mille brasiers dont se compose son incendie. Le Japon se calcinait à ses pieds. Les rizières grillaient. Les torrents s'écaillaient. La mer, une cuve de plomb fondu. Les Nippons tombaient comme des mouches. Une malédiction infinie lui montait à travers les forêts sans verdure, et comme un nuage accourait dans le firmament, pareil à une étoupée d'ouate, le bon Ramouki désolé voulut être cette blanche nuée salutaire. Cette fois encore le dieu des vœux accomplis fit honneur à sa prière, et le sempiternel mécontent vola dans l'espace sous cette forme aérienne et intercepta le soleil meurtrier.

Or, cette nuée, qui paraissait petite à l'horizon, était immense et faisait ni plus ni moins

le tour de la terre. Elle contenait à elle seule tout un déluge, mais un déluge fabuleux, propre à noyer l'espèce humaine et tous les animaux libres ou domestiques, sauf les poissons qui roulent avec elle sur la boule. Ramouki, grossi de seconde en seconde, creva comme une outre fantastique et pendant trente et un jours il plut sur le Japon et inonda ses trois mille îles et îlots. On n'en voyait plus trace. Les villes s'enfonçaient dans le sol, comme délayées dans le godet à encre de Chine. Toutes les forêts déracinées flottaient, les arbres entraînés à la mer pêle-mêle avec les cadavres de l'ex-peuple nippon. Le cataclysme était définitif. Ramouki, anéanti d'horreur, s'accusait désespérément d'être le double fléau de sa patrie. Il ne savait plus quel vœu former pour en sauver les derniers débris, c'est-à-dire les montagnes.

Il se souvint pourtant que le vent était l'ennemi déclaré de la pluie. « Je veux être le vent! cria-t-il. » Et il le devint, mais quel vent! C'était celui qu'on a proprement nommé : de tous les diables. Alors les montagnes elles-mêmes s'effondrèrent dans les vallées, tandis que les vallées se comblaient, nivelées ainsi que par le rouleau à daller le ciment. Il ne resta bientôt debout, de tout l'empire du Levant, que le su-

blime Fusi-Yama, bien entendu, décapité, il est vrai, mais invulnérable, et puis, sur la route même du Kamakoura, un roc.

Un simple roc.

Mais sur ce roc la jeune mousmé était assise et elle reconstruisait avec des longues aiguilles et de doux rubans papillonacés l'édifice de sa chevelure.

— Ah! que je sois ce roc où tu reposes, lui clama l'amoureux cantonnier, déjà guéri de ses vilains rêves de gloire, de puissance et de fortune.

Elle se leva, lui remit son petit marteau qu'elle lui avait conservé, et, sage jusqu'à la mort, il concasse encore le roc en petits palets artistiques que l'on jette à la tête des dieux pour se les rendre favorables.

ON NE MANGE PAS LE ROSSIGNOL

AUTRE CONTE JAPONAIS

ON NE MANGE PAS LE ROSSIGNOL

AUTRE CONTE JAPONAIS

Tituma Kano était peut-être l'homme le plus riche d'Yedo, — que nous nommons à présent Tokio depuis cette belle révolution de 1868 grâce à laquelle notre bien-aimé mikado Moutsoukito, gloire à lui, réunit les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, dans ses mains triomphantes. — Sa fortune immense lui venait de sa famille de daïmios, vingt-cinq fois séculaire, l'une des plus marquantes de notre histoire.

Il devait en être le dernier rejeton, car il avait toujours refusé de se marier et même de s'assurer par adoption un héritier de son nom et de ses biens. D'abord, féodalien incoërcible, il ne croyait pas au nouveau Japon, modernisé à

l'européenne et il n'y voyait aucun rôle à remplir pour sa lignée ancestrale. En outre, il aimait peu les femmes et sa philosophie soldatesque les vouait toutes au métier que, dans le quartier de Yosivara, exercent les marchandes de sourires. On n'en installe une à demeure que pour avoir d'elle des enfants; or, d'enfants, mâles ou femelles, il n'en voulait à aucun prix, le cycle des Tituma Kano étant clos pour lui avec l'ère des Saïgouns.

Aussi mangeait-il sa fortune. Mais quand je dis qu'il la mangeait, ce n'est pas au figuré, c'est au propre, étant de ces « fous de leur ventre » que les Français appellent gastronomes. Nous en avons dans l'Empire du Levant qui ne le cèdent en rien aux occidentaux, malgré la frugalité générale de notre race, mais de tels que Tituma Kano, il faudrait, je crois, pour en trouver, remonter jusqu'à ces patriciens de la Rome césarienne qui pouvaient payer à l'encan un surmulet cinq mille sesterces, soit trois cents grands yens de notre monnaie. (1.328 francs, *note du traducteur.*)

Il est avéré que si le surmulet en eût valu la peine, Tituma Kano aurait encore renchéri sur cette somme exorbitante et que ses moyens lui permettaient de la doubler. Ses cuisiniers, qui

avaient carte blanche, ne l'eussent pas cédé à ceux du mikado lui-même. Il enrichit l'un d'eux pour une sardine, une simple sardine, que ce maître-queux lui servit, un jour, sur une feuille de mûrier, et dont la saveur inexplicable résumait comme en essence toutes celles des poissons de la mer. Elle avait été cuite dans un hareng enveloppé lui-même d'un maquereau, inséré dans un bar, que recouvrait un saumon, recouvert d'un esturgeon, et le goût en était sublime. Je me hâte d'ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que l'auteur du chef-d'œuvre culinaire était compatriote de Vatel et de Carême.

Outre ce grand artiste, Tituma Kano entretenait, dans sa palais de Soto Sero, qui est la « cité » de Tokio, autant d'autres cuisiniers qu'il y a de cuisines en ce monde, et ils y rivalisaient de « génie de gueule » pour satisfaire, à l'italienne, à l'espagnole, voire à l'allemande, les papilles visiblement blasées de notre Apicius nipponais.

Tituma Kano ne prenait qu'un repas par jour, ne buvait que du thé, mangeait seul et n'avait jamais invité personne à son festin éternel dont il jouissait en silence. Aussi serait-il oiseux de vous apprendre que son obésité était hyperbolique. Il marchait littéralement sur le

ventre, comme les vieux crapauds centenaires qui sont les ornements de nos jardins. Du reste, il ne s'en portait pas plus mal, parce que d'abord le thé, quand il est bon, conserve, et ensuite parce que, descendant d'une race de géants, il résistait mieux qu'un autre aux excès de son régime alimentaire. Mais le temps vint, car il devait venir, où rien ne lui fut plus savoureux. Tout ce qui vit, fleurit, broute, vole, nage ou barbotte dans la nature lui avait passé sur la langue, et les épices mêmes ne la chatouillaient plus. Et les quatre cuisiniers, vaincus, se regardaient, comme des prêtres au bout du dogme révélé, vides d'idées et mornes.

Un soir que Tituma Kano songeait, la croisée ouverte sur son parc magnifique, à la monotonie de la vie et de l'ordre absurde des saisons, il vit à ses pêchers en fleurs que celle du printemps commençait, et, pour lui, la soixantième fois, hélas. Et il ne savait plus que manger sur la terre. La veille, on lui avait présenté un pied de jeune éléphant blanc farci de langues de bécharus, qui sont des flammants roses, le tout expédié à grands frais d'Afrique sur l'une de ses jonques, et il avait déclaré que le mets ne valait pas la dépense. Il s'y était en outre ébranlé une dent, à la vérité un peu creuse.

Tout à coup un oiseau chanta dans un buisson. Cet oiseau, c'était un rossignol.

Le rossignol, peut-être ne le savez-vous pas, émigre de l'Europe chez nous, au renouveau, par petites étapes, de forêts en forêts, et il a ainsi deux temps d'amour, l'un européen, l'autre asiatique. Mais il ne chante qu'en une seule langue, l'universelle, celle de la musique, qu'entendent toutes les oreilles, humaines et divines, sans interprêtes. Aussi est-il partout l'oiseau des poètes. Au Japon il est sacré. Quoiqu'on ne punisse plus de mort, comme autrefois, ceux qui attentent à sa vie, le bon mikado ferait encore un mauvais parti au sacrilège qui le mettrait à mal. Il est vrai que nous révérons aussi profondément les poètes dont le rossignol est le symbole et le maître.

Quelle ne fut donc pas l'épouvante des quatre cuisiniers, quand, réunis pour débattre sur le menu du lendemain, ils ouïrent Tituma Kano, rouge de désir au clair de lune, et battant, comme un phoque, sa bedaine de ses petits bras, s'écrier :

— Je veux manger du rossignol!

Aucune objection n'était possible. Allez donc dire qu'une chose est sainte, et même qu'elle n'est pas comestible, à un homme qui a dans

ses caves le revenu, accumulé pendant vingt-cinq siècles, d'un gouvernement de province et qui pourrait, à lui tout seul, rebâtir Yedo incendiée.

Le rossignol, arrivé le matin même de France, chantait éperdument à ses amours japonaises. Il appelait à tue-tête la bien-aimée et ses vocalises emplissaient le dôme nocturne. Tous les poètes, le pinceau à la main, l'écoutaient, de leurs mansardes.

On ne prend pas le rossignol dans les ténèbres car il y est invisible et sa voix s'épand par gerbes en tous sens, répercutée par les échos trompeurs. Mais un oiseleur réputé se chargea, en tremblant, pour une somme considérable, et sur le serment du secret, de l'abominable capture. Abusant de l'épuisement du chantre, il s'était posté sous un rosier, dès l'aurore, et d'un poing immobile, il tendait une sauterelle sur une branche visqueuse de groseillier. A demi-mort de faim et d'amour, l'oiseau des poètes vola au piège et il s'y englua. L'oiseleur s'empara de lui aisément, le porta aux cuisiniers et s'enfuit avant le jour avec son argent infâme.

Oh! qu'il était maigre le pauvre rossignol au plumage roux, au bec brun, aux yeux noisette, et comme il ressemblait bien aux déshérités

qu'il allégorise! Il n'était mauviette qui ne fut plus abondante en graisse, et, sous les doigts des cuisiniers, il ne bossuait qu'un petit squelette aux os décharnés et pointus. Non, vraiment, il n'est pas comestible, le rossignol!

Mais qu'allaient-ils en faire? Comment accommoder cette pelote d'aiguilles, et les quatre valets se le demandaient entre eux sans se répondre, dépourvus de leur science pour la prepremière fois. Aucun livre de cuisine bourgeoise n'enseigne à préparer le rossignol. Ils se décidèrent enfin pour la brochette, c'est-à-dire pour le plus simple, et quand il fut de la sorte deux fois retourné sur un petit bûcher de bois aromatiques, ils le revêtirent pieusement de son plumage, lui fermèrent son bec à jamais muet et le servirent à Tituma Kano dans une vieille boîte de laque en forme de cercueil. Puis ils se retirèrent pour rédiger leur démission collective, car ils étaient déshonorés.

Le féroce gastrolâtre avait empoigné les baguettes d'or pour les piquer dans l'oiseau et l'amener à lui, mais voici que leurs pointes rebelles se recourbèrent à son poing comme pour lui refuser ce service. Puis il en fut de même de son couteau, dont la lame se brisa d'elle-même sur les plumes du volatile. Il le saisit alors pour

le déchiqueter avec les dents et connaître, de sa langue impie, le goût du rossignol, mais cette langue se retira d'elle-même dans sa gorge et, de sa mâchoire descellée, les dents tombèrent une à une, comme des grelons, sur une vitre.

Ivre de rage, le fils des daïmios s'était élancé vers la panoplie de ses ancêtres pour décrocher la formidable hache avec laquelle le premier des Tituma Kano, dit le géant des îles, fendait les blocs de glace du Fusi-Yama, et il se préparait à l'employer contre le rossignol miraculeux, lorsque, tout à coup, sur l'appui de la fenêtre, une rossignolette s'abattit d'un doux vol et percha. C'était la bien-aimée japonaise que l'époux victorieux avait appelée toute la nuit par ses trilles. Elle l'avait entendu du jardin du mikado, et, consentante à son amour, elle le cherchait pour commencer leur nid.

Et le rossignol secouant ses ailes, dégourdissant ses pattes et les yeux ranimés par le soleil, sortit du cercueil de laque et s'envola avec elle dans les pêchers en fleurs.

Huit ou dix jours après Tituma Kano, édenté, et la langue rentrée, mourut de faim sur ses trésors immenses, — car on ne mange pas le rossignol.

LA FOLIE
DE MANFRED MAMPHRE

CONTE AÉROSTATIQUE

LA FOLIE DE MANFRED MAMPHRE

CONTE AÉROSTATIQUE

Nous avions bien remarqué, tous, après chaque envolée nouvelle — c'est-à-dire lorsqu'au milieu des ovations et des mains tendues, il atterrissait mollement et comme un goëland se pose sur la vague — la tristesse de ses yeux et son geste las. Pourtant de tous nos hommes-oiseaux, il était certainement le plus favorisé, non seulement de l'élément même, mais de la chance. Il semblait être le maître d'un aéroplane magique. Il le menait comme il voulait, où il voulait, à travers le vent, à contre courant, dans les limbes de brume, et passait les montagnes. Il n'y avait pour lui ni obstacles ni périls dans l'océan aérien. Manfred Mamphre tenait le ciel, littéralement, à sa merci.

D'où lui venait donc l'abattement profond où il tombait à la suite de chaque ascension? Rentré sous son hangar, et tandis que ses aides débridaient l' « Icare » — c'était le nom audacieux du monoplan — il demeurait assis dans l'ombre, bouche cousue, les mains serrées entre les genoux, dans l'attitude aux ailes repliées de l'Ange déchu après sa chute. Et ni ses amis, ni ses proches, ni sa mère même qu'il adorait, ne s'expliquaient sa langueur.

— Que vois-tu donc en l'air lui disait-elle, pour en revenir découragé?

— Ah! maman! soupirait-il, mais il n'en disait pas davantage.

Avant de s'adonner à l'aviation, Manfred Mamphre, qui était certainement né poète, avait fait des vers, de telle sorte que je le connaissais un peu, car il m'avait adressé son recueil, intitulé : « Les Anges ». Le titre ne mentait pas à l'ouvrage. Mon exemplaire s'est perdu, je ne sais comment, mais je me rappelle fort exactement l'ordre de l'œuvre, divisé en trois livres, correspondant aux trois hiérarchies de la messagerie divine; primo : Séraphins, Chérubins, Trônes; secondo : Dominations, Vertus, Puissances; tertio : Principautés, Archanges, et enfin Anges proprement dits. Cette disposi-

tion m'avait en effet beaucoup frappé. Quant aux vers, pris en eux-mêmes, ils adjugeaient leur prosodiste à Lamartine, ou plus modestement, à Jean Reboul, le boulanger de Nîmes, auteur de cette élégie : *L'Ange et l'Enfant* que l'on apprend encore dans toutes les primaires. Ils avaient le vol balancé, aux larges embardées, des oiseaux planeurs, dans l'espace, et des aviateurs.

Vous allez voir qu'il n'était pas inutile de vous parler de ce recueil lyrique, « Les Anges » de Manfred Mamphre, qui doit valoir un bon prix aujourd'hui en bibliophilie.

*
* *

La première fois qu'il était monté, avec l' « Icare », à mille mètres d'altitude, tout s'était borné, en dehors de ses remerciements aux spectateurs enthousiastes, à quelques observations météorologiques d'abord sans grande importance. La carte des courants est connue, comme aussi le jeu de la pression atmosphérique. Il n'en apprenait rien de nouveau aux camarades, ni même aux reporters peut-être. Il parla seulement de son moteur, pièce infail-

lible, réglée comme une montre de Bréguet, et qui le mènerait jusqu'à la lune!

Mais le soir, au dîner, sa mère lui dit : — J'ai une triste nouvelle à t'apprendre. Nos amis de Versailles, pendant que tu étais là-haut, ont perdu leur petite fille. Elle est partie au ciel!... — A quelle heure? demanda-t-il vivement. — A trois heures et quart. — Ah! fit Manfred, c'était donc ça!... Et il se dressa, tout pâle, car à cette heure-là, précisément, il avait passé au-dessus de la maison même de ces amis de Versailles et « il avait vu quelque chose ». Mais il se reprit aussitôt, car sa mère, très vieille déjà, était superstitieuse, et il eut peur de l'inquiéter. Du reste il n'y avait là sans doute qu'une coïncidence, et cette forme aérienne, blanche et vitreuse comme un flocon de neige s'évaporant au soleil, qui avait frôlé le monoplan, n'était qu'une de ces illusions fébriles nées du vertige de l'étendue.

La rencontre des anges en aéroplane, fût-ce celle d'un ange gardien portant à Dieu, comme dans l'élégie de Jean Reboul, une âme en fleur d'enfant fauchée, ne relève pas de la science, et l'Institut n'en couronnerait pas le théoricien, du moins dans la section de la Mécanique. — C'est pour la porte à côté, lui dirait-on. Il ne

faut donc pas oublier qu'en l'aviateur Manfred Mamphre palpitait un poète mort jeune qui lui ressemblait comme un frère.

*
* *

Au retour de la deuxième ascension où l' « Icare » atteignit deux mille à l'aéromètre, la préoccupation du jeune vainqueur de l'air fut remarquée de tout le monde. Elle devait aller jusqu'à l'absorption après la troisième où il monta plus haut que l'aigle et les condors. Il semblait vouloir réaliser la devise par laquelle Longfellow a entraîné l'Amérique au pourchas des découvertes, l'excelsior de tous les mystères, le par-delà de tous les rêves, et il en revenait plus sombre que Lazare ne le fut d'avoir vu Dieu dans son Paradis.

La vérité, si vous voulez la savoir, c'était que, les yeux conformés pour les percevoir, il les voyait comme je vous vois, ces anges, et qu'il en voyait partout, en exercice dans leur élément, du ciel à la terre et de la terre au ciel, et qu'ils y pullulent innombrables. Séraph ns, Chérubins, Dominations, Principautés, tous ceux des chœurs des trois hiérarchies, flocon-

naient autour de son moteur et jouaient dans les ailes de l' « Icare ». De telle sorte qu'il vivait, pour ainsi dire, son poème. Or, à la quatrième ascension, on le perdait de vue absolument, même dans les télescopes, et deux jours s'écoulèrent avant qu'il ne reparut. Au club d'aviation on le jugea anéanti, dissipé, comme Andhrée, naufragé dans la mer sans rochers et sans rives. Mais le matin du troisième jour, on le revit encore dans son hangar où il avait abordé sans bruit au milieu de la nuit, en un vol ouaté de phalène.

La tête dans les mains, il pleurait.

Alors les camarades allèrent chercher Mme Mamphre, et la vieille femme vint, toute tremblante. Seule à seul, bien enfermés, elle le confessa. Elle le tenait entre les bras, et, les lèvres sur son front, elle lui disait : Parle, mon cher petit, parle?...

Il ne résista plus. — Vois-tu, maman, je ne sais plus jusqu'où je monte maintenant. Je n'emporte plus d'atmosphérographe. Je ne veux plus savoir... Excelsior!... Mais il faudra bien que je l'atteigne.

— Qui, mon enfant?

— Ma Séraphine.

Et, se dégageant de la tendre étreinte mater-

nelle : — Oui, jurait-il, je l'atteindrai, dussè-je passer la limite de l'air terrestre et me jeter dans les ondes de la marée lunaire.

— Est-ce que tu aimes un ange?

— Oui, ma Séraphine, te dis-je, et tu ne peux te représenter son infinie beauté, sa grâce surhumaine, la fascination de ses gestes et de ses sourires. Il n'y en a pas d'approchants dans les assomptions des maîtres les plus inspirés. Je l'aime et je la suis dans toutes les montées et descentes de son service interplanétaire, car elle est de la cour de la Sainte Vierge, et c'est elle qui lui monte les vœux des hommes malheureux et les leur rapporte exaucés.

— Eh bien, haletait la mère, eh bien?

— Eh bien, elle me quitte à la limite du fluide respirable et aviable, parce qu'à huit mille mètres la science humaine s'arrête et qu'elle ne nous fait plus d'ailes. Elle, elle continue, ma Séraphine, et elle s'en va au paradis!...

« Manfred Mamphre, le célèbre aviateur, celui qui détenait le record suprême de l'altitude en aéroplane, vient d'être enfermé à l'hospice d'aliénés de Charenton-sur-Seine. Sa folie est celle que les physiologistes-aliénistes appellent :

la démence atmosphérique, ou de l'espace. Son merveilleux monoplan est d'ores et déjà acquis, à Londres, par la Société des Suicidés britanniques, et payé un million de francs de notre monnaie, juste le prix de Chantecler. » (Journaux bien informés.)

—

L'AÉROPLANE
DE SAINT NICOLAS

CONTE DE NOËL

L'AÉROPLANE DE SAINT NICOLAS

CONTE DE NOËL

Il y a eu, ces temps derniers, dans les sphères étoilées, un vieux bonhomme à longue barbe blanche, qui était rudement embêté, s'il m'est permis d'user d'une locution si triviale que Littré lui-même se signe d'une croix devant elle (+ embêter, populaire). Ce vieillard s'appelle Nicolas, et il exerce, au pays bleu, la profession difficile de saint de calendrier à jour fixe.

Oui, je sais, et vous n'allez pas me l'apprendre peut-être, qu'il y a plusieurs saints Nicolas. Il y a d'abord Nicolas Factor, qui par son nom pourrait être le patron des postiers, si les postiers « croyaient » encore. Nicolas Factor fut, de son vivant, espagnol sous Philippe II. Sa

particularité réside en ceci que, cent fois plus orthodoxe que Torquemada lui-même, il dut cependant passer comme un simple juif devant l'Inquisition et n'échappa au bûcher que par miracle. C'est ce miracle sans doute qui le canonisa, à Rome. Il n'est pas notre Nicolas.

Un troisième Nicolas, dit de Flue, avait l'honneur d'être Suisse. Il est encore illustre en Helvétie, d'abord parce qu'il prit part active aux batailles de libération du pays, mais ensuite parce qu'il plaqua femme et enfants pour se faire ermite, et surtout pour ce miracle des miracles d'être resté vingt ans et plus, sans prendre ça de nourriture!

Vous voyez qu'on ne me colle pas en hagiographie. Ce Nicolas non plus n'est point le Nicolas embêté dans le paradis dont je vous parle. D'ailleurs un jeûneur de cette force n'est guère propre à présider aux réveillons. Celui qui y préside est Nicolas de Myre, qui est du bon quatrième siècle, souffrit pour sa foi sous Dioclétien, sans y laisser sa peau toutefois, et n'eut pas moins de quatre églises à son invocation dans Constantinople. On n'y priait que lui avant les Turcs. On le nomme Nicolas de Myre parce qu'il était né à Myra, une jolie ville de la Lycie, aujourd'hui l'Anatolie, un drôle de

pays où les arbres sont couverts de grenouilles vertes; on dirait des feuilles. Et à présent vous voilà fixés. C'est le bon Nicolas, celui de la Noël et des réveillons.

Notre saint Nicolas, quand il était sur la terre, adorait les enfants. Il n'avait plaisir qu'à les caresser, les amuser et les faire rire. Comme il ramassait tous ceux qui était perdus il en avait plein ses poches, et même il les ressuscitait quand ils étaient morts, ne comprenant pas que l'on finît de vivre avant d'avoir commencé. Ce fut son premier mot à Dieu le Père quand il débarqua en Paradis l'an 352 de notre ère chrétienne. — Vous êtes en contradiction flagrante avec vous-même, lui dit-il. On n'a pas le droit de reprendre ce qu'on donne, quand ce ne serait que la vie. Laissez les enfants à leurs mères. — Oui, et les roses aux rosiers, avait achevé l'Éternel, mais je ne peux pas toujours. Il y a des parents qui, une fois faits, n'en veulent plus. En France par exemple, depuis l'avènement du féminisme surtout, tu n'as pas idée, Nicolas, de la quantité de ceux qu'on me renvoie! Mais puisque tu les aimes tant que ça, je te nomme leur Grand Amuseur et leur saint. C'est toi qui, le jour de la naissance de mon fils, iras leur distribuer les joujoux qui sont

le pain de joie de l'âme enfantine. Ça va? — Ça va, Adonaï.

***

Or, cette année, qui vient de finir, et depuis le 6 décembre, son propre jour de calendrier, le saint des gosses était perplexe. On le voyait se passer la main dans sa barbe pleine de givre et de grenouilles vertes, devant ses magasins bondés de plus de jouets qu'il n'y a d'étoiles, et soupirer, soupirer, soupirer... — Je suis très embêté, faisait-il aux deux autres Nicolas, ses homonymes. — Qu'est-ce que vous avez, lui demandait Factor, l'Espagnol. — Racontez-nous ça, de Myre? disait de Flue, le Suisse.

— Eh bien, voici : je n'ai pas d'aéroplane.

Et les deux bienheureux le regardèrent, puis se regardèrent, et n'y comprirent rien du tout, car ils sont bêtes; l'oisiveté céleste engourdit. — Mais si, mais si, reprit le bon Nicolas, en frappant les nuages du pied, et voici ce qu'il leur expliqua :

— Pensez-vous donc que ma mission, déjà très dure au quatrième siècle, soit aisée au vingtième? Ce n'est pas qu'il y ait plus d'enfants sous Fallières que sous Dioclétien, non et bien

contraire! Pour Paris notamment j'ai dû réduire d'un tiers la provende des jouets annuels, quantité et qualité du reste, que je lui fournissais au temps de Louis-Philippe. Je vois d'ici, en raccourci, un certain Lépine s'agiter, comme diable, pour essayer de sauver la mise à la marque française dans cette industrie ingénieuse et y perdre son bonnet de police. L'article à treize passe le Rhin par myriades. Mais laissons, ce n'est pas ce que j'ai à vous dire. Ce que j'ai à vous dire c'est que, si le nombre des enfants diminue, celui des cheminées augmente, et en de telles proportions que mon sacerdoce seize fois séculaire n'est plus possible et qu'il me faut un aéroplane.

— Biplan ou monoplan? interrogea le Nicolas Suisse pour avoir l'air d'être dans le train?

Mais le Nicolas Espagnol se plut à faire observer, assez aigrement, que de Myre était vraiment insatiable pour « ses mômes », qu'il n'y en avait que pour lui au paradis, et que le patron lui avait déjà payé une automobile l'année passée pour ses distributions de polichinelles.

Il n'y avait pas à le nier, et c'est ainsi, en effet, que, la Noël dernière, nos petits ont pu avoir tous ensemble, en une seule nuit, leurs

souliers garnis, et d'un bout à l'autre de la chrétienté, l'automobile de saint Nicolas étant plus que prodigieuse. Mais ce qu'il ne voulait pas avouer c'est qu'elle était, hélas! hors d'état et bonne pour la ferraille, parce qu'il l'avait prêtée à tous les syndiqués de la Bourse du Travail pour aller réclamer, quoique socialistes, leurs étrennes chez les bourgeois.

***

Aussi rien de plus naturel que l'embêtement du fonctionnaire divin en voyant chaque jour, d'un jour, se rapprocher la date immuable du 25 décembre. Les cheminées, cette année, il faut bien le dire, ont poussé d'une manière formidable, tels les rameaux des forêts vierges au printemps, et, fait scientifique, en raison directe de la raréfaction des berceaux. Une infinité de maisons nouvelles, dans des quartiers nouveaux, surgissent du soir au matin et arborent sur les toitures leurs étuis à joujoux de plus en plus innombrables, dont saint Nicolas, n'en doutez pas, tient la carte à jour, mais auxquels il craint de ne pas suffire. Ces étuis à joujoux signent de leurs parafes de fumée un certain nombre de foyers qui, pour certains habitacles,

se chiffrent, à deux l'étage, jusqu'à douze âtres, soit à douze souliers par tas de cendres. Je ne vous parle pas de New-York, où il y a des cages d'oiseaux humains de vingt, trente et même cinquante compartiments, qui donnent cent nids l'un dans l'autre au saint Nicolas américain, que mon hagiographie ignore. Mais chez nous, à Paris, le labeur du bon de Myre dépasse déjà les limites du rêve. Comme à l'époque où il fonctionne, les bêtes ailées qui pourraient l'aider à la besogne aérienne sont, les unes, mortes dans la neige, et, les autres, émigrées aux antipodes chauds, et comme, d'autre part, le collège des anges est restreint, ainsi qu'on sait, aux nécessités du service, il est constant que le grand oncle-gâteau ne demandait rien de trop quand il demandait un aéroplane pour la Noël de 1909.

Vous pouvez annoncer à vos mioches qu'il l'a, et ajouter ce chapitre tout moderne à sa vieille légende bénie. Peut-être ira-t-il si vite qu'on ne le verra pas, c'est possible, mais le Père Éternel a jugé qu'à l'heure où l'espèce humaine s'enrichissait de dirigeables foudroyants, il pouvait bien faire cadeau à son marchand de bonheur officiel de la voiture papillon nécessaire à son doux commerce. Tous nos enfants seront encore servis.

UN MOUCHARD

CONTE PARISIEN

UN MOUCHARD

CONTE PARISIEN

Il avait nom Moscharès.

Son père était, ou plutôt avait été, car il était mort, huissier au pays de Gascogne. De telle sorte que l'âme de l'enfant s'était ouverte au milieu des péripéties, viles à la fois et terribles, de cette chasse aux pauvres dont l'État accrédite les Nemrod. Il n'avait vu que saisies, n'avait entendu que protêts, et sa mémoire de gosse n'était hantée que de visions de ventes à l'encan devant les chaumières ou sur les mails, tableaux d'imprécations et de larmes.

L'excuse d'un pareil métier serait d'enrichir au moins ceux qui l'exercent, n'est-ce pas? Or, il paraît qu'il n'en est rien. L'huissier était parti

à peu près aussi pauvre que les Job qu'il jetait au fumier, laissant à son fils le soin d'une vieille mère d'abord, plus deux sœurs à nourrir, élever, vêtir et puis marier, s'il était possible. Ces trois créatures très douces traînaient leur vie, là-bas, aux alentours de Périgueux, dans un carré de choux, ou plutôt de pois, à l'orée d'une châtaigneraie, entre six poules, deux chats et un compagnon de Mgr saint Antoine.

Moscharès, qui les adorait, était venu à Paris pour leur gagner de l'argent, car à Périgueux il n'y a rien à faire pour les poètes. Il l'était, le malheureux! La loi des contrastes semble commander aux œuvres de la nature. Elle se plaît à tirer pour ses croisements un poète d'un huissier comme un huissier d'un poète si ça l'amuse, et la physiologie, science exacte, y perd, comme on dit, ses lunettes. Comme toutes les économies paternelles avaient fondu à son éducation, Moscharès avait de la culture, de la lecture, et il était, en outre, vraiment doué pour le métier si beau, mais si inutile, des lettres.

C'était à la fin du second Empire, l'opposition se déchaînait. Elle jetait ses cris d'orfraie dans une foule de journaux agressifs, intrépides, où il se dépensait un talent considérable, et Moscharès y trouva l'emploi de sa verve, très

pessimiste d'ailleurs et noire comme l'Érèbe. Ses articles tintaient le glas non seulement du régime, mais de la société tout entière. Il semblait vouloir y venger tous les « pauvres bougres » — c'était son style — saisis et vendus par son père. Quant à lui, il se privait de tout, s'alimentait de bouillie de châtaignes et envoyait, là-bas, à la maman et aux chères sœurettes, le peu qu'il arrachait aux caisses précaires des organes, hélas! plus précaires encore.

Je le connus à cette époque, dans l'un de ces cafés littéraires du boulevard où la presse libérale forgeait ses bombes contre le gouvernement de Rouher, le vice-empereur, et, pour préciser, au café de Madrid. Ce fut là que l'excellent Carjat nous le présenta avec enthousiasme : « Le pur des purs, nous dit-il, comme l'eau qu'il boit, du reste. » Moscharès, en effet, n'avait devant lui qu'une carafe.

Il ne nous plut qu'à moitié, malgré son beau front chevelu où dardaient, comme des soupiraux de cuisine sous un dôme, des yeux enflammés, couleur de cuivre. Il fallut qu'après son départ Carjat, qui les savait, nous expliquât l'homme et sa vie pour que, le talent aidant, nous revinmes sur notre impression défavorable. Puis, Moscharès se fit plus rare sur les boule-

vards. Les journaux où il plaçait sa copie révolutionnaire disparaissaient l'un après l'autre, abattus ou muselés par le rude vice-empereur, et les gens de plume commençaient à être remplacés par les gens d'action, qui descendent dans la rue et la dépavent. Que devenait Moscharès? Comment faisait-il vivre, et de quoi, les trois femmes aimées du carré de pois périgourdins qui formaient son saint roman de poète?

Je l'avais bien rencontré un jour dans les galeries du Palais-Royal, et j'avais même échangé quelques mots avec lui au sujet de son « éclipse »; mais ce qu'il m'en avait dit sonnait tellement la blague que je n'y avais vu que l'un de ces faux-fuyants ironiques par lesquels on écarte une curiosité importune.

— Que devenez-vous, Moscharès?

— Vous le voyez!

— Et qu'est-ce que vous faites?

— Je suis mouchard!...

Et nous nous étions séparés, en riant, sur cette fumisterie, que j'étais allé raconter au café de Madrid, où elle avait paru très boulevardière.

— Mouchard, Moscharès! Elle est bien bonne!

Il l'était.

Nous ne le sûmes d'ailleurs que longtemps

après, et nous en fûmes alors comme foudroyés. Oh! cet effrayant Paris, où l'on voit de pareilles choses; et cette société détestable, qui les rend possibles! Mais les faits parlent d'eux-mêmes. Lorsqu'il ne trouva plus à placer sa copie nulle part, Moscharès se mit résolument à la recherche d'une besogne quelconque, fût-elle manuelle. Mais on ne s'improvise pas bon ouvrier d'un métier qu'on ignore, et les spécialités se défendent de l'homme à tout faire. Si sobre qu'il fût et si brave, le fils de l'huissier connut bientôt l'horreur des jours sans vivres et sans abri. Il les acceptait comme rachat de la tare originelle, et dans les asiles de nuit, à la corde, ses insomnies fiévreuses s'éclairaient de la chandelle des ventes à l'encan, lugubres, de son enfance.

Il n'envoyait plus rien là-bas, et sa mère mourut. Pour qu'il pût aller l'ensevelir, Carjat organisa une collecte au Madrid, et, grâce à un confrère de la presse gouvernementale, on put y joindre un permis de circulation sur la ligne. Quand il revint, un mois après, il nous remboursa tous et chacun de nos petites contributions à la collecte. Il avait tout vendu, meubles, immeuble et carré de pois, et il ramenait à Paris la plus jeune de ses sœurs. L'aînée restait

en Périgord, servante de ferme, pour le pain. Il s'installa avec la cadette dans un logis de la rue Saint-Lazare et nous n'entendîmes plus parler de lui jusqu'au jour de notre rencontre au Palais-Royal.

Mouchard, Moscharès? Elle est bien bonne!

Un soir, — c'était au moment où les premières émeutes ébranlaient déjà le trône napoléonien, — Moscharès passa devant la terrasse du café où nous étions réunis dans l'attente des nouvelles. Il s'arrêta, nous regarda, sourit, parut hésiter et délibérément entra. Il n'y avait pas de lieu à Paris où les choses et les gens de l'Empire fussent plus honnis, conspués et voués à l'exécration, et cela à toute voix, sans taire les noms ou voiler les termes. Un « roussin » de force moyenne n'avait qu'à venir là, prendre un verre et écouter pour faire la plus riche provende de délations professionnelles. Les Tuileries la dansaient dans toutes les absinthes!

— Ah! c'est Moscharès!

Et vingt mains se tendaient vers le transfuge. Il n'en prit aucune, même celle du bon Carjat, stupéfait de cette réserve.

— Tiens! Qu'est-ce que tu as?

Il secoua la tête sans répondre, tira une chaise

et s'assit au milieu du groupe, comme d'habitude.

— Ta sœur va bien?

— Oui, je te remercie. Je viens de la faire entrer chez une grande modiste. Elle est très heureuse. L'aînée se marie, au pays. J'ai pu la doter un peu, ce qui ne nuit pas, en ménage. La maman a son petit monument et des fleurs. Tout va, maintenant.

— Et toi? Tu es nippé comme Brummel!

— Il le faut bien, dans le métier! A propos, tu vas recevoir mon recueil de vers. Je l'ai dédicacé ce matin pour toi. Très républicain, tu sais, le volume, naturellement. Mais il y en a aussi pour ma Polonaise.

— Quelle Polonaise?

— Comment! tu ne sais pas?

Et Moscharès se mit à rire. Puis, se penchant sur Carjat, il lui jeta un nom aristocratique dans l'oreille.

— Toi, une comtesse? Toi, un pur?

— Oui, et je lui dois tout, en somme : c'est elle qui m'a présenté à la préfecture.

— De police?

— Oui.

— C'est donc vrai, alors? Tu l'es?

— Mouchard?... Parbleu!

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Nous nous étions tous dressés, comme bien on pense, et Carjat, blême :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Mon métier, fit Moscharès en haussant les épaules. Êtes-vous bêtes!...

Si l'on a vu un bourdon tombé dans une ruche d'abeilles, on peut imaginer l'effet produit par cet aveu cynique sur les habitués du Madrid à cette époque, en pleine effervescence révolutionnaire. Les uns brandissaient leurs verres, soucoupes et bouteilles; les autres avaient empoigné leurs chaises, levaient leurs cannes, et la huée était énorme.

— Va dire de ma part à Rouher qu'il n'est qu'une canaille...! Mort à Badinguet et son épouse!... Régime de sang et de boue, les honnêtes gens lui crachent leur dégoût!...

Et ainsi de suite, toute la litanie des malédictions dont les *Châtiments* du Juvénal de Guernesey nous dictaient le glossaire.

— Pas si vite, disait Moscharès très calme et presque souriant, les uns après les autres. Je n'ai pas le temps de vous reconnaître. Parlez chacun à votre tour.

Et il tira son calepin de sa poche.

Nous acceptâmes son défi. Chacun proféra son injure propre contre le tyran et la tyrannie,

ceux-là la dictant, ceux-là l'autographiant eux-mêmes, et tous la signèrent.

— Tu en auras pour ton argent! hurlait Carjat hors de lui, et tu peux revenir. Chaque soir tu nous retrouveras ici, et nous t'aiderons à gagner le pain de honte que tu manges.

Alors, Moscharès voulut parler. Il se leva, blanc comme linge, et il demanda le silence d'un geste. Mais, sous un tolle formidable, on le poussa à la rue sans l'entendre.

Moscharès se fit tuer sous la Commune, dans les rangs des fédérés, à l'entrée dans Paris des troupes de M. Thiers. Il était parmi les plus enragés contre les Versaillais.

Quelqu'un que je pourrais nommer, si ce n'était trahir la confiance d'un vieil ami, m'a fait lire secrètement à la préfecture les rapports du mouchard Moscharès (dossier J. P., numéros 614 à 644). Ce ne sont que dithyrambes de camarades : « Carjat (Étienne), poète et photographe, le meilleur homme de Paris. Serviable à l'excès. Admire passionnément l'impératrice. Partage toutes les idées de l'empereur sur le paupérisme. Ne reproche à M. Rouher que d'être Auvergnat, encore dit-il que ce n'est pas sa faute. »

Et tous les autres à l'avenant. Plusieurs des « délations » sont en vers.

La police secrète était bien faible sous le second Empire.

LA PIÈCE DE DIX SOUS

SCÈNE DE LA VIE DE TROTTOIR

LA PIÈCE DE DIX SOUS

SCÈNE DE LA VIE DE TROTTOIR

— La première fois que j'y descendis...

— Où?

— Sur le trottoir, dit-elle.

Je la regardai, ne comprenant pas. Elle, sur le trottoir, cette belle créature de Dieu, morceau de prince ou de multi-millionnaire, qui n'avait qu'à dégrafer, comme Phryné, sa chemise pour que les plus grands artistes tombassent à ses pieds et dont l'hôtel, avenue du Bois, semblait un palais d'ambassade, elle avait fait sur l'asphalte, d'un réverbère à l'autre, les cent pas de la basse prostitution...

— Alimentaire, oui, mon petit. Et tu sais, ce n'est pas drôle.

Et, ce disant, elle se laissa tomber sur la peau d'ours du divan et, la tête basse, les mains enfoncées dans le buisson d'or de ses cheveux de walkure, elle s'hallucina d'abord, les yeux fixes, sur des choses du passé... qui passaient.

— Il roule, le trottoir roulant, ah! comme il roule... Mais, que veux-tu, il faut bien débuter!

Et elle se redressa, et s'assit, souriante. Son mot de fataliste à la blague l'égayait elle-même : « Débuter! » Dans quel art!...

— Ce qu'il y a d'épatant, reprit-elle, c'est que je me les rappelle tous, tous, tous, et les vieux et les jeunes. Je les reconnaîtrais.

— Qui, Geraldine?

— Les anonymes... du trottoir roulant. Écoute, tu sais si je suis féministe? Non pas ça, c'est trop bête! Faites pour aimer, les filles d'Ève, tout le temps! Oh! les femmes cochères, comme les portes du même nom! Crevant à voir! Mais entre nous, de poète à courtisane, vous nous la faites trop dure tout de même. Les cent pas, le soir, l'estomac vrillé par la faim, les pieds confits à glace, c'est de la retraite de Russie, ce n'est pas de la République. Si le Père Éternel est juste, comme je le crois sur « celle » de ma mère, il n'en refusera pas une au Paradis, et sais-tu pourquoi, iroquois?

— Je ne m'en doute pas, chère amie.

— Parce que vous les insultez lâchement, avant et après, quelquefois pendant, quand vous ne les volez pas de leurs pauvres cinq balles; et ça c'est trop, tas de mufles que vous êtes, le Créateur ne veut pas!

— Sois assurée que pour mon compte...

— C'est toi qui le dis, mais tu es de ton temps, la retapeuse te dégoûte. Et non seulement elle te dégoûte, mais tu en rigoles, comme une oie, sans savoir, sans comprendre, sans deviner qu'elle est... une, deux, trois... la plus brave de toutes les femmes.

Et les mains campées aux hanches, le regard haut et droit, elle me lança ce : « qu'il mourût » en plein visage.

— Saperlipopette fis-je.

— Il y a un proverbe turc qui dit : « Aime les hommes à leur misère ». C'est un bon roi qui me l'a appris, Tacoman V, du temps que j'étais sa... gouvernante. A présent causons. Si l'Histoire, avec sa grande H, comme les tours de Notre-Dame, n'est pas l'art d'embêter les vivants avec les morts, il y a eu de ces règnes où les princes et les évêques ne parlaient que chapeau tiré aux plus viles hétaïres. On n'en faisait pas moins, tu parles, du cent dix à l'heure au

train de la noce, haute ou basse, selon la classe, et les bourgeois d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, jusqu'à cette crapulosophie qui est le comble à la fois et la base de l'édifice social. Mais je me suis laissé dire que, levant ou levé, au coin de la borne ou sous l'arcade des portes, aucun Français de France, fût-il saoul comme la Pologne, n'oubliait que nous étions du sexe auquel on doit : 1° sa mère; 2° ses enfants, et 3° Mme Jeanne d'Arc, d'assez respectable mémoire. Or, ceci se passait cent ans avant la naissance de Cambronne...

— Ah! Geraldine, que veux-tu dire?

— Tu le devines. Donc la première fois que j'y descendis, sur le trottoir... Mais il faut encore que tu saches comment j'y étais descendue. C'était à quatre pattes, pour ta gouverne, de degrés en degrés par l'escalier de service. Je ne te la ferai pas à la « fille d'un colonel retraité de l'Empire élevée par un pasteur protestant » du catéchisme de mon culte. Il y avait belle lurette que j'avais perdu le coquillage et que j'étais dans le commerce. Mais jusqu'alors, si je m'étais laissée aller de bras en bras, c'était pour y entendre tictaquer des cœurs dans de beaux torses. Je n'en étais pas à la voiture ambulante de fleurs, ni au bateau, je te le jure. Et puis je

n'étais pas laide du tout, ah! fichtre non que je n'étais pas laide, va!...

« Et voilà qu'un jour je le devins, ou plutôt je crus l'être devenue. Un sale rhume, soigné par le mépris. Pleurésie, hôpital, lâchage du monsieur en titre et des intérimaires, toute la dégoulinade, et pas un sou à la caisse d'épargne. A ma sortie de la maison Dieu, j'étais rentrée dans la mienne. Vite un coup d'œil au miroir. Plus rien, ni ici, ni là, une figure de déterrée, un corps à tenir dans un fourreau de parapluie. Fichue, la Geraldine! Tu vaux cent sous, me dis-je. Allons-y.

— Pauvre fille!

— Oui, tu dis ça parce que tu me vois aujourd'hui dans le million et les honneurs et que je suis arrivée!... Mais si tu m'avais rencontrée ce soir-là, rue Saint-Marc, sous les colonnes, tu ne me les aurais même pas offerts, toi, les cinquante centimes!...

— Quels cinquante centimes?

— Est-ce que je ne te les ai jamais montrés? Attends-moi un instant.

Elle disparut dans sa chambre et en revint avec un médaillon d'or bruni, en forme de reliquaire, qu'elle me tendit :

— Regarde.

Et j'y vis, en effet, une vieille pièce de dix

sous, qui, sous le verre, me parut usée à n'en plus avoir d'effigie.

— J'ai toujours eu l'appétit que tu me connais, et quand je soupe, je soupe... d'abord. J'avais si faim, ce soir-là, que j'en étais verte et que j'en tremblais sous les portiques. Il y a bien un remède, mais il ne se vend pas chez les pharmaciens, il est chinois, c'est le : « fout'-à-l'eau, » et on vous repêche. C'est pour te dire si j'étais amorçante. Aussi tous ceux que j'abordais, comme une chatte, s'escampativaient-ils à la file, les uns brusques, les autres railleurs, tous en palefreniers de la décadence. Ah ! nous y étions bien à cent ans après Cambronne. Et je miaulais dans la rue Saint-Marc.

« Tout à coup, de celle du Cardinal, un prêtre déboucha. C'était un homme de soixante années environ, à longues boucles grises, qui tâtait le trottoir avec son parapluie, comme font les aveugles, et à qui il manquait certainement un chien pour le conduire. Il regardait à droite et à gauche et paraissait comme perdu dans le quartier. C'était visiblement un curé de campagne. On peut ne plus aller à la messe et respecter ceux qui la disent. J'ai fait ma première communion, je la ferais encore !... Qu'est-ce que tu as à rire ?

— Ne te fâche pas, ce n'est que de la situation.

— Idiot! Ah! oui; tu en es bien, de ton temps! Je m'étais dissimulée derrière une colonne... je te la montrerai, elle y est encore... pour laisser passer le saint bonhomme, mais ce fut lui qui vint à moi : « Madame, salua-t-il d'abord, en se découvrant... » Puis il s'arrêta, et, reconnaissant sa méprise : « Mon enfant, suis-je loin de la rue Saint-Honoré et du moins dans la direction?... — Vous lui tournez le dos, mon père. — Ah! mon Dieu, que Paris est changé depuis ma jeunesse! Excusez-moi, mademoiselle, et merci. » Il me salua de nouveau et s'éloigna, en godillant, avec son parapluie.

« Je ne pus me retenir. Il m'avait appelée madame, mon enfant, mademoiselle; j'en avais jusque dans l'âme. Je lui courus après irrésistiblement. « Monsieur le curé! la rue Saint-Honoré, c'est la mienne... Vous avez de mauvais yeux. Permettez-moi de vous y conduire ».

« Il se mit à rire : « Et pourquoi pas? Je suis ministre de Jésus-Christ. Allons, Madeleine, mais c'est moi qui vous mettrai chez vous!... »

« Et nous marchâmes côte à côte, comme un père et sa fille. Je ne pouvais dire un mot, émettre un son; je n'avais plus de salive, et ma

faim même était passée. Arrivés devant la maison où je logeais, en effet, je l'arrêtai. « Est-ce ici? demanda-t-il avec douceur? Je suis heureux d'avoir pu vous escorter sans encombre... Mais vous devez avoir des pauvres? Qui n'en a? Je suis à Paris pour les miens. Obligez-moi d'accepter ceci pour les vôtres, où je croirai que je ne suis pas un bon cavalier et que je ne sais plus protéger les dames. » Et il me ferma la main sur les dix sous, les mêmes que tu tiens là, dans ce reliquaire. »

GUNE ET MONE

CONTE MARITIME

GUNE ET MONE

CONTE MARITIME

La pauvre Gune eût été certainement la femme la plus malheureuse de son temps si elle n'avait eu la triste Mone, la maîtresse de son mari, Boniface Balbuzard, pour rivale d'infortune.

Croyez-vous au fatidisme des noms? Balzac y croyait, Flaubert aussi, Zola de même, et ils font autorité en la matière. Toujours est-il que personne ne faisait plus honneur au sien que notre Boniface Balbuzard, qui était bègue, d'abord, et épanouissait ensuite au soleil la figure pleine et réjouie dont on dote Roger Bontemps. Rien qu'à le nommer, on le voit, n'est-ce pas, cet homme!

De son métier, il avait été marin, puis il avait cessé de l'être, et enfin il l'était redevenu, ne pouvant pas faire autrement. Quand la mer vous prend, elle ne vous lâche plus, c'est un fait; il n'est personne, du petit au grand, qui n'en convienne. Aussi ne comprend-on pas que d'honnêtes filles consentent à épouser des gars, d'avance perdus pour elles, qui, les trois quarts du temps, les plaquent le lendemain des noces à seule fin de se balancer encore et toujours entre les bras de la méchante des méchantes. Gune pensait ainsi, et quoiqu'elle fût dûment férue de son Boniface, disons même à cause de cela, elle avait mis comme condition au mariage qu'il renoncerait à la mer et qu'on vivrait ensemble dans la ferme, très riche d'ailleurs, que son père lui donnait en dot, par avancement d'hoirie.

— Sur le plan, plan, plancher des va, va, va, vaches, avait bégayé Balbuzard en rigolant, et il en avait donné sa pa, parole.

Tout alla bien d'abord, il faut le reconnaître, et pendant six mois Gune en eut son compte et davantage. Tranquille, elle lui permit d'aller voir, pour son dimanche, un départ de bateaux sur le port. Il en revint, le soir, ou plutôt la nuit, saoul comme la bourrique à Robespierre. Puis,

pendant les huit jours suivants, il ne fut pas à prendre avec des pincettes. Gune comprit alors que le drame allait commencer, car le drame commence toujours par le cabaret; c'est là que la Grande Gueuse aux yeux pers vous recrute, — ou vous repince, — et Boniface y retournait, au cabaret, sous prétexte de tailler bavette avec les camarades plus ou moins en partance. Enfin, il fallait, comme on dit, lâcher la corde sous peine de perdre le navire.

Gune, donc, la lâcha. Elle lui fit crédit d'un petit embarquement d'un mois, six semaines au plus, mais, bien entendu, le dernier, enfin le temps moral de se saler un peu, par hygiène, dans la saumure.

— Eh bien, c'est ça, fit-il en riant de joie, dans la sau, sau, mure.

Et il l'embrassa à pleines joues.

Le mois échu, strictement et recta, il était de retour à la ferme, car dans la marine c'est comme cela, quand on a pris un engagement, on le tient, ne fût-il écrit nulle part. Du reste, il ne retourna pas au cabaret, et même, sur la route, quand il voyait un mathurin venir de gauche, il prenait la droite pour résister à la tentation de la « tournée ». Seulement, il s'attrista visiblement. Il ne riait plus, lui si boute en train, de

rien ni de personne. Il ressemblait à un amoureux dont la bonne amie fait la noce avec d'autres et qui l'entend chanter au loin, à travers les arbres, au bout du village. Cette traîtresse, c'était la mer, ai-je besoin de vous le dire?

Ce fut alors que Mone, une jolie fille, aussi blonde que Gune était brune, commença avec lui le manège qui devait aboutir à ce que vous savez, car il n'y a pas deux façons de se prouver qu'on s'aime. Mone n'avait jamais pardonné à Gune de lui avoir enlevé le beau bègue, et je vous réponds qu'elle ne laissa pas échapper l'occasion de le lui reprendre. Elle en fut durement punie, du reste, comme vous l'allez voir. Car c'est assez lâche, tout de même, de profiter de ce qu'un homme s'embête de la mer pour l'attirer dans une grotte et se donner à lui, à marée basse, sur du varech qui sent bon.

Comment Gune l'apprit, voilà ce que pourrait vous dire peut-être l'une de ces familles pauvres qui envoient leurs petites filles recueillir des bigorneaux sur les rochers. Moi, je m'étonne et m'étonnerai toujours que le même homme puisse à la fois tenir une parole et manquer à un serment, car enfin Boniface avait devant le maire, qui est l'État, juré fidélité à Mme Balbu, bu,

buzard. Il faut croire que l'odeur du varech est bien puissante.

Il n'y a pas à douter que l'explication, d'ailleurs publique, entre Gune et Mone, n'ait été épouvantable. Il suffit pour la dépeindre de constater ce fait que, sur le mail où elle eut lieu, après vêpres, le perruquier ramassa autant de cheveux bruns que de blonds, inextricablement entremêlés.

— Garde-le, criait l'épouse à la maîtresse, je n'en veux plus, je t'en fais cadeau!

En présence de ce combat de biches dont il était le cerf magnifique, Boniface avait retrouvé toute l'allégresse de son caractère.

— Épa, pa, patantes, faisait-il, les yeux trempés de rire.

Il n'en trouva pas moins, au soir tombant, la porte du logis conjugal close et verrouillée, car Gune était orgueilleuse comme on ne l'est pas, si bien que force lui fut d'aller souper chez Mone et d'y rester.

Au bout d'un mois, il y était encore; mais, chose étrange, il s'y embêtait déjà beaucoup plus de la mer qu'à la fin des six mois de l'état marital et légitime. Il retourna donc au cabaret, y revit des copains de bord, et, comme c'était le temps des armements et des appareillages

pour la grande pêche, de « tournée » en « tournée » il réengagea, selon le terme professionnel.

Mone en fut bouleversée de rage, mais elle n'avait rien à dire ni même à faire; elle n'était pas sa femme, et il ne lui avait, à elle, rien juré ni rien promis. L'absence était de la demi-année comme d'usage, et Balbuzard s'en fut, à la tête de deux veuves, balbuzarder avec les vents et la tempête, heureux comme le poisson que l'on rejette à l'eau.

Toute la question était de savoir chez qui, de la brune ou de la blonde, il débarquerait au retour, sainte Vierge, s'il en revenait au moins, car il y a ça aussi, et c'est, dit-on, ce qui les rend fous. Comment voulez-vous que la mieux faite, voire la plus amoureuse, lutte contre une pareille fascination : la mer?

Mone se croyait bien sûre de son affaire, et elle en étalait l'assurance. Boniface était à elle comme elle était à lui, c'était à jamais fini avec l'autre et patati, et patata, tout ce qu'on peut dire. Gune n'en parlait pas. Elle jouait à l'oubli absolu, mais secrètement elle se dévorait. Hélas! comme elle l'avait aimé, son bègue, et, qui pis est, comme elle l'aimait encore! Toutes les nuits, elle rêvait qu'elle étranglait Mone. Si elle la rencontrait, elle devenait pâle comme un

linge. Enfin, il n'y a pas eu de haine pareille depuis qu'on s'abomine les uns les autres sur la terre, c'est-à-dire depuis Adam et Ève, si je ne me trompe.

La saison de pêche finie, tous ou presque tous les bateaux rapatrièrent leurs équipages, et, le jour de la rentrée, Boniface arriva. On le vit s'arrêter d'abord sur la place, dans l'attitude de la perplexité, puis il poussa la porte du presbytère. Le curé était son cousin.

— Chez qui, qui, qui dois-je descendre, mon père?

Vous pensez si les deux femmes étaient chacune à leur fenêtre, les malheureuses!

— Si c'est comme prêtre que tu m'interroges, tu n'as pas le choix : chez ta femme. Veux-tu que je m'entremette?

Mais le marin impénitent avait « réengagé » pour deux ans et il n'avait qu'un jour à rester au pays. Il fallait bien qu'il en fît l'aveu.

— Alors, dit le recteur, ce n'est pas la peine; couche ici et ne vois ni l'une ni l'autre. Tu partiras demain matin, à l'aube.

— J'aime mieux ça. Il n'y a que la mer.

— Et le ciel, ajouta le recteur, qui ne croyait pas si bien prophétiser, car, si Boniface partait encore, c'était, cette fois, pour ne plus revenir.

L'année suivante, la mer le mangeait, comme tant d'autres, plus coriaces que lui et non moins possédés de la passion éternelle qu'elle inspire.

On n'a pas tout dit de la douleur, quoique l'on ait écrit des tomes sur elle. Son expression n'est pas uniforme. Relative aux circonstances qui la causent, elle se conforme encore aux tempéraments propres de ceux ou celles qu'elle affecte. Pour les uns, le proverbe est vrai, qui dit que le temps l'use; il l'accroît chez les autres, et de jour en jour, et ce dernier cas fut celui de Gune. A la perte de l'être aimé s'ajoutait pour elle le remords véritable de lui avoir été si dure. Mone, de son côté, pleurait à fendre l'âme, comme une pauvre bête qu'on égorge, et, je vous l'ai dit en commençant, on ne savait qui des deux veuves était la plus malheureuse.

Ce fut alors que se produisit ce phénomène extraordinaire dont on ne trouve aucun exemple dans les traités de pathologie comparée. Ces deux femmes qui se détestaient à se souhaiter l'enfer et ses supplices, furent prises d'une pitié réciproque pour leur commune souffrance. Elles commencèrent par se regarder sans irritation, puis un jour, se saluèrent; un autre jour, s'adressèrent quelques paroles, et enfin éprouvèrent le besoin de se lamenter ensemble. Un

dimanche, au sortir de la messe, Mone reconduisit Gune jusqu'à sa porte.

— Entrez donc, risqua la fermière.

— Pas aujourd'hui.

Mais la semaine suivante, Gune rendit à Mone sa politesse et elle entra, elle, l'épouse, chez la maîtresse. Y avait-il épouse et maîtresse, puisqu'il était mort? Les désolées échangèrent leurs propos de misère. Oh! comme elles étaient seules et que les journées se traînaient longues pour elles! Ne feraient-elles pas mieux de se réunir dans leur même détresse et de vivre ensemble pour parler de lui? Finalement, elles s'y décidèrent... Mone transporta tout, meubles et frusques, à la ferme. Au bout d'un mois, elles s'adoraient et ne pouvaient plus se passer l'une de l'autre.

Or, un soir, à l'heure de la soupe, un homme frappa à la porte.

—Peut-on, ton, ton en avoir une écu, cu, cuelle?

Miséricorde! C'était Boniface! Boniface, ressuscité ou plutôt sauvé de la mort par la Madone miséricordieuse. Elles lui sautèrent au cou, pâmées de joie, et, comme à ce coup il en avait assez de la mer, il s'assit et mangea sa soupe au milieu d'elles.

Il y est enco, co, core.

SYLVIE DE FÉE

CONTE DU SECOND EMPIRE

SYLVIE DE FÉE

CONTE DU SECOND EMPIRE

Pendant les dix-huit années dites « de corruption » pour les distinguer des dix-neuf cents autres de notre vertueuse ère chrétienne, soit exactement de 1852 à 1870, il y avait d'honnêtes femmes parmi nos mères.

Il y en avait, à dire de statistique, juste autant qu'aujourd'hui, plus une, qui s'appelait la marquise de Fée et dont le petit nom était Sylvie. Elle était de Paris, comme ses père et mère et toute sa lignée, les Tristan Houleviche, opulents drapiers du quartier du Mail, qui, pendant quatre siècles et davantage, de père en fils, ont honoré le haut commerce de la ville. Sylvie, unique rejeton des derniers de

la souche, princièrement dotée, et charmante, avait épousé par amour le brillant officier d'Afrique Albert, marquis de Fée, et elle lui était passionnément fidèle.

Ce fut à titre de colonel que son mari, déterminé sabreur du reste, prit part au coup d'État du 2 décembre, et « du côté du manche », comme disait le comte de Morny, son camarade de régiment à Constantine. Le comte l'avait acquis aisément, malgré ses attaches royalistes, à l'aventure de la restauration napoléonienne, le père du marquis ayant été lui-même l'une des belles épées de l'Iliade moderne. Ce n'était pas qu'ils crussent l'un plus que l'autre à la réussite, mais les temps étaient plats, les salons mornes, la France bâillait à son parlement d'avocats, il fallait s'amuser ou mourir. — Ça manque de femmes, s'était écrié l'un des lions du Grand Seize en montrant le boulevard d'une fenêtre du Café anglais. — Vous en aurez, avait répondu Morny, augure flegmatique.

Ils en eurent. En outre, le comte passa duc et le colonel, général. Ils étaient contemporains, quarante-deux ans. Or, de même qu'à l'imitation de l'Oncle, le Neveu s'improvisait un État-major et une noblesse, il se formait aussi une Cour impériale, et peuplait les Tuileries

conquises « d'honnestes dames » de tout rang et de toutes vertus. La marquise de Fée y fut des premières appelées. Pour l'élégance, le charme et la beauté, la fille des drapiers n'en laissait rien aux mieux nées, même aux ralliées du Faubourg, et, par l'esprit, elle en rendait aux plus fines. Sa causerie était délicieuse, pleine de traits barbelés, lancés sur l'arc du sourire. Elle enchantait Morny, expert et profès en la matière, qui saluait en elle une autre Du Deffand et ne cachait pas le goût que lui inspirait la femme de son vieux camarade d'Algérie.

Le maître, d'autre part, en tenait sensiblement pour elle. Il s'inscrivait plus souvent qu'à son tour sur son carnet de valse, car on valsait beaucoup, aux Tuileries, au début du second Empire et Louis-Napoléon se piquait, non sans raison, d'en remontrer à tous les Vestris de cette danse voluptueuse.

Sylvie aimait et n'aimait que son mari. En dépit de la différence d'âge, elle avait cinq lustres seulement, — leur lune de miel avait dépassé les plus longues, et, pour elle, elle brillait encore au firmament nocturne des nuits conjugales. Mais les chevaliers Renaud ne restent pas toujours enfermés dans les jardins d'Armide, et le bel « africain » reprit, sans la deman-

der, cette clef des champs où Vénus sème mille bocages. La légende confie à l'histoire que l'exemple sonnait le carillon d'en haut et qu'il n'y avait pas à sortir de l'ombre du chef pour ramasser bague à son doigt. Vous en aurez! avait promis le double Richelieu du règne, et personne n'en manquait. Le général courut donc à la noce.

Ce que la marquise en souffrit, ce n'est pas à dire. Elle était de celles pour qui partager l'être aimé c'est le perdre. Elle endura d'abord cette « trahison à l'ennemi » avec la crânerie joviale qui est le style des grandes dames. Le péril pour elle était de verser dans une jalousie bourgeoise où s'avouerait la mésalliance. Une Du Deffand n'en perd ni le sommeil, ni le bon mot, ni le sourire. Le moment psychologique serait celui où le général de cour afficherait une maîtresse en titre. Là était l'injure publique. Il la lui jeta sans pitié, d'autant plus outrageusement que celle qui gagnait la partie était la meilleure amie de Sylvie. Cette fois il fallait se défendre et vaincre.

Morny, qui guettait l'heure depuis longtemps, s'offrit à la consoler. — Je m'y attendais, lui dit-elle, mais vous manquez le coche. Je vous fais mes adieux. Le second Empire aura été

bien amusant! — Mais ce n'est pas fini, releva le sceptique. — Pour moi, si, je m'en vais. — Où? — De l'éventail dressé elle montra le ciel, élément des oiseaux et des âmes. — Ah! pas encore. D'abord vous savez que je vous aime; ensuite il y a, samedi, aux Tuileries, grand bal paré et costumé, et, si vous ne devez pas le fleurir, je le décommande. Nous ne le donnons que pour vous. — Vous tenez à m'y voir? — Lui aussi. Ordre de l'Empereur! — Soit, j'irai.

Elle y alla en effet. A minuit, heure des fantômes, une forme féminine, drapée d'un suaire, couronnée de fleurs tombales et portant de ses mains croisées un petit crucifix d'ivoire sur la poitrine, apparut au seuil de la galerie, et l'huissier, confident gagné, annonça d'une voix stentorique :

— Feue la générale marquise de Fée.

Napoléon III était très superstitieux. Il pâlit et s'avança, tout vacillant, vers sa valseuse macabre. — Ah! madame, quel est ce déguisement pour une fête?... — Ce n'est pas un déguisement, Sire, c'est l'uniforme. Je suis morte. — Morte, et depuis quand?... — Depuis que je ne suis plus aimée.

L'aventure, étouffée par ordre, ne transpira pas hors du palais, mais « la meilleure amie »,

craignant le ridicule plus que le scandale peut-être, congédia d'elle-même le général et prit quelque autre amant, je pense.

Peu accoutumé à la résistance des « honnestes dames » de sa jeune cour et d'ailleurs, celle de la marquise de Fée commençait à irriter le fataliste couronné, qui, il faut le dire à sa décharge, y voyait moins un défi au souverain qu'à l'homme à femmes dont il s'arrogeait le renom, il brusqua les choses, se déclara et demanda un rendez-vous. Elle le lui accorda, à date fixe et chez elle. Il y vint incognito et sans suite. Elle l'attendait, comme on dit sous les armes, étendue sur un lit de repos à l'antique que flanquaient deux sièges bas disposés par elle dans un ordre voulu et symétrique, à droite et à gauche, sous le portrait de son mari.

— Sire, commença-t-elle, asseyez-vous et causons. Malgré la peine que l'on a à se défendre de l'homme séduisant entre tous que vous êtes, j'aurais depuis longtemps accueilli vos hommages si mon cœur n'était trop petit pour faire honneur à trois amours.

— Comment trois?

— Sans doute, comptez : mon mari, vous et l'autre.

— Quel autre, madame?

— Vous avez un compétiteur aussi pressant que vous, non moins irrésistible, et favoriser l'un c'est être injuste pour son digne rival, puisque la gloire de l'amant est d'être seul à l'être. Quant à moi, je n'incline à aucun, de préférence, le beau soldat, dont voici le portrait, ayant le privilège de les fixer toutes, quoiqu'il fasse. Puisqu'il s'agit de le tromper en me trompant moi-même, excusez-moi de lui économiser une trahison sur deux et de m'en tenir au moins, dans le péché, à celui qui m'aura le mieux convaincue de le commettre. Je vous écouterai l'un et l'autre avec le plus grand soin, sans la moindre partialité, et je serai, puisqu'il le faut, à celui qui m'aura persuadée et vaincue, Sire.

— Je ne crains personne à vos pieds, mais quel étrange tournoi est-ce là? Mon rival et moi, devons-nous parler ensemble?

— Ensemble, non, mais tour à tour.

Et elle lui montra les deux sièges disposés à chaque flanc de la chaise longue.

— Est-il donc ici déjà et comptez-vous nous mettre ce soir même en présence?

— Sire, il attend depuis plus longtemps que Votre Majesté.

— Allons, mais qui est-ce? En vérité, je suis curieux de le connaître.

La marquise se leva, souleva une tenture et amena le compétiteur par la main. C'était Morny.

Les deux fils de la reine Hortense se regardèrent, interloqués d'abord, puis ils partirent ensemble d'un grand éclat de rire. Ils étaient joués, et combien bellement! L'Empereur tira son étui à cigarettes et l'ouvrit à son frère.

— C'est de la grande comédie, fit-il, et la scène est pour M. de Saint-Rémy. (Saint-Rémy était le pseudonyme dont le duc signait les vaudevilles qu'il donnait aux petits théâtres.)

— Eh bien, Sire, répétons-la.

Sylvie reprit sa pose à la Récamier sur le lit de repos; l'Empereur s'assit à droite, le duc à gauche, et ils alternèrent leurs déclarations.

Certes, tous les deux savaient parler aux femmes, mais fort différemment. Louis-Napoléon, conformément à sa nature rêveuse, procédait par la méthode sentimentale. Il était « romance » en amour. Charles-Auguste, homme d'action, accoutumé à des victoires plus libres, y employait à l'habitude une diplomatie assez expéditive. Mais la scène à trois n'est pas le tête-à-tête; ils se gênaient, ne se retrouvaient plus, exagéraient l'attaque, et le volant tombait entre les deux raquettes. La fine mar-

quise leur tendait attentivement tantôt une oreille, tantôt l'autre, et paraissait pénétrée de la gravité de la situation. Par moments, elle soupirait et jetait un coup d'œil suppliant au portrait du général, qui, le poing sur la garde de son épée, présidait au combat dont son honneur était le prix et la timbale. C'était d'une drôlerie extraordinaire. Au bout de cinq minutes, ils bafouillaient, se coupaient, troquaient leurs manières, et le maître parlait en maître et le diplomate en poète élégiaque. Selon toutes les lois de la nature comme du théâtre, le débat ne pouvait se terminer que par une querelle, et c'était bien là-dessus que comptait la marquise.

— Assez, Morny!... cria l'Empereur.

— Sortons, Sire!...

Elle se jeta entre eux comme la Sabine du tableau : — Ah! messieurs, de grâce, deux frères! D'ailleurs, mon choix est fait, l'avantage reste à...

— A qui, madame?

— A mon mari.

Et le duc disait en sortant à son compagnon de défaite :

— Elle est de première force, cette petite Tristan Houleviche.

— Oui, c'est une parisienne, résuma le fataliste, mais de Paris, celle-là, une vraie!

L'ENFANT CORSE

CONTE CORSE

L'ENFANT CORSE

CONTE CORSE

Aimez-vous les histoires corses, ou, pour mieux dire, de vendetta corse? En voici une qui m'arrive de l'île de Colomba, et précisément de Sartène, dernier refuge de ce pauvre banditisme contre lequel on mène si rude guerre. J'ai laissé là quelques amis qui m'entretiennent encore des choses et des gens du pays. Ça n'a pas changé, m'écrivent-ils, depuis votre voyage, en 1887, et nous restons fidèles à nos mœurs comme à nos coutumes ethniques qui sont les bonnes. La Corse est l'île de l'honneur. Jugez-en, d'ailleurs, une fois encore.

Dans le triangle de maquis montagneux inscrit entre Sartène, Porto-Vecchio et Bonifacio,

et qui forme la pointe méridionale de l'île, il y a, sous un contrefort du mont Scopeto, un hameau de deux cents âmes divisées par une vendetta séculaire, celle des Arboli et des Marata.

Le village est considéré par eux comme terrain neutre. Ils y vivent en face les uns des autres, et leurs maisons se regardent. Si les femmes de chaque famille se rencontrent à la fontaine ou à l'église, sur la place, et même y causent ensemble, les enfants restent séparés dans leurs jeux, et singent naïvement la haine de leurs pères. Ils en hériteront. Du reste, l'école est lointaine, quatorze kilomètres, et ils n'y vont pas. Quant au catéchisme, le recteur est un Corse lui-même et, sur la question de la vendetta, il ferme l'Évangile et corne son bréviaire. *Amen.*

C'est donc hors du village que la chasse commence et que les Arboli et les Marata se guettent, aux coins des monts, le fusil au dos et la poire à poudre à la ceinture, depuis un temps immémorial. Ils ne savent même plus exactement eux-mêmes la cause originelle de leur animosité héréditaire. Ils ne cherchent pas à l'établir, encore moins à l'élucider; le virus est dans le sang, il s'y perpétue de père en fils et jusqu'aux confins du cousinage. Le meurtre d'un Arboli

nécessite celui d'un Marata, et vice versa, par loi de conséquence. Ça n'empêche pas de se reproduire dans chaque clan par des mariages, consanguins, d'ailleurs, que le curé bénit à vol de cloches.

Le pays où le Code Napoléon est le moins obéi est celui où son auteur est né. Quant aux gendarmes, ses organes bottés, vous devez vous rappeler encore en quel mépris on les tient dans l'île. En abattre un dans les lentisques parfumés, c'est acquérir une gloire à la Guillaume Tell, où le bon tireur s'exalte de l'homme libre.

Antonio Arboli, fils aîné du dernier Arboli, meurtrier du dernier Marata, — car nous en étions là, à Sartène, de leur duel centenaire, — s'étant payé, l'automne dernière, la peau bufletée de l'une de ces autorités ambulantes, avait pris le mâquis et il s'y terrait comme un lapin dans les romarins. Une battue stratégique, menée par un Pandore habile, le plus habile même que nous ayons, avait débusqué le jeune bandit de sa retraite. Cerné de toutes parts, il s'était réfugié chez le curé même de la paroisse, qui est un Arboli, et son parent. L'asile était bon et d'un choix ingénieux, car le prêtre n'était pas homme à laisser violer son presbytère ni par des civils, ni par des militaires, et il avait

décroché à tout événement un lourd crucifix de bois, de fer et de bronze, qui pendait comme une hache de panoplie sur sa couchette.

Mais, la nuit venue, Antonio avait eu honte de la situation funeste où il plaçait le pauvre révérend en temps de République, et, bondissant par la lucarne du grenier, il avait pris sa course dans le village. Comme il passait devant la maison des Marata, il en vit la porte ouverte. Sur le seuil, Cara Marata, dame du logis, tordait le linge du mois, dont son petit garçon lui passait les pièces. L'enfant s'appelait Jean. Il avait six ans.

Antonio regarda la mère, et, d'un geste, sans un mot, il lui indiqua le presbytère, d'où venait un bruit de bottes et de sabres.

— Entre! fit la femme corse.

Et elle tira la porte sur l'hôte.

Or, ne l'oubliez pas, le bandit traqué n'était autre que le fils aîné de l'Arboli qui avait tué le beau-père et oncle de Cara, soit le vieux Paolo Marata, propre père du chef actuel de la famille, père à son tour du petit Jean. Ce chef s'appelait lui aussi Paolo, comme le trépassé, et c'était entre lui et Antonio qu'était « la chemise sanglante ».

Donc Paolo rentra chez lui pour la soupe. —

Journée perdue, fit-il, en déposant fusil et cartouchière. Je l'ai cherché là-haut, dans le mâquis, jusqu'à la chute de la lumière. Pas d'Antonio Marata. — Il est ici, dit simplement la femme. — Ah! chez nous? — Le village est occupé par la gendarmerie. Écoute. — Tu as bien fait, déclara Marata, un peu pâle. Mais je ne veux pas le voir. Cache-le bien et prends soin de lui. Je vais à Sartène et j'y resterai jusqu'à son départ. — Va, et sois tranquille, ils ne l'auront pas.

Puis, comme la gendarmerie y perdait son temps et ses peines, elle évacua le village.

Le lendemain, pourtant, le brigadier y reparut. Il était seul. Tout en feignant d'avouer sa déconvenue et ses excuses faites au curé, il se renseignait auprès des commères qui, chez nous comme ailleurs, sont bavardes autour des fontaines. Tout ce qu'il en apprit, cependant, c'était que la Cara Marata était allée étendre son linge au soleil sur les arbustes odorants de la montagne. Comme les Marata étaient notoirement les ennemis nés des Arboli, la nouvelle était pour lui sans indices. Quoiqu'il fût assuré que le bandit n'était pas sorti de la commune, il ne pouvait s'arrêter raisonnablement à l'idée qu'un Arboli fût caché chez un Marata, et sur-

tout, s'il l'était, que son hôtesse eût laissé la maison déserte à la garde d'un enfant de six ans. Mais outre que le gendarme abattu par Antonio dans la brousse était son propre frère et que l'atmosphère même du pays activait son besoin de vengeance, il se méfiait terriblement des Corses, « capables de tout, disait-il, et bons à rien ». Il fit donc à tout hasard un nouveau tour dans les rues du hameau et, parvenu devant l'habitation des Marata, il y vit le petit Jean à califourchon sur la balustrade de l'avancée en terrasse où se signe l'architecture locale de nos bastidons.

— Te voilà sur un beau cheval de pierre! lui cria-t-il. Mais l'enfant, saisi de peur à la vue du bicorne symbolique, s'était enfui en lui faisant les cornes. — Attends, polisson! Et le brigadier grimpa les degrés du perron. — Es-tu donc seul, fit-il, en lui pinçant l'oreille? — Maman va venir. — Et c'est toi qui gardes la maison. A ton âge? Tu dois t'ennuyer sans frère, sœur, ni camarades? As-tu des joujoux? Veux-tu que je t'en apporte d'Ajaccio? — Oh oui! si maman veut. — Eh bien! mais il faut que j'y aille d'abord, à Ajaccio. Quelle heure est-il?

Et le brigadier tira sa montre. Les yeux de Jean s'allumèrent comme tisons de braise. — C'est

joli, hein? Et ça chante. Écoute : tic tac. — Et il la lui mit à l'oreille. — La veux-tu? — Oh! oui, monsieur le gendarme. — Alors entrons.

Un quart d'heure après, Antonio Arboli, fortement garrotté, les cheveux pleins de paille et tout suant d'une lutte désespérée, descendait dans la rue sous le poing victorieux du gendarme et s'y rencontrait avec Cara Marata, muette d'épouvante. — Tu n'es pas une Corse, lui jeta-t-il. Mort aux Marata. Honte aux lâches.

L'enfant, sur le perron, écoutait, épanoui, le tic tac de la montre, et la malheureuse comprit. Elle hurla toute la nuit, comme une bête égorgée.

Au petit jour, Paolo parut : — Je sais, fit-il, j'ai vu passer Antonio enchaîné sur la place, à Sartène. Que tous les Marata soient ici, à midi, dans la maison de famille. Toi, femme, prépare l'enfant.—A quoi? — Tu es sa mère.—Ah! mon Dieu, Paolo, je n'ose deviner! Mais nous n'avons que lui! — Prépare l'enfant, te dis-je.

L'arrêt des Marata fut unanime.

Alors la mère, car il y en a de telles dans l'île de l'honneur, prit son petit sur les genoux, et doucement lui expliqua son crime. Elle lui dit en quoi il consistait, ce qui le rendait impar-

donnable, et de quel châtiment il fallait l'expier. — Tous les parents seront là pour te voir mourir, bien mourir, mon cher enfant. — Et toi, maman, y seras-tu? — J'y serai, je te le promets. — Et mon papa? — Ton papa aussi, fut la réponse. Et elle l'assura qu'il ne lui ferait pas de mal, il était le premier tireur de Corse, infaillible.

L'heure venue, ils conduisirent l'enfant au fond du jardin, les yeux bandés. Il avait demandé qu'on lui accrochât sur le cœur la montre « du méchant gendarme ». — Ne la manque pas, mon papa...

Et mon correspondant de Sartène termine par ce trait à la Mérimée : — Il n'a manqué ni la montre ni le cœur.

Je ne me dissimule pas l'effet de révolte sentimentale que ce récit, dont j'ai adouci de mon mieux la « corserie », produira sur les âmes un peu moites de la plupart des lecteurs. Nous sommes ici dans l'île escarpée de l'honneur, vertu bête qui, comme l'amour, échappe aux lois de la moralité et du reste n'a plus guère de poètes. Peut-être vaut-il mieux laisser au compte de l'imagination vieux jeu de mon propre romantisme une histoire qui trouvera peu de crédules. N'en parlons plus, oubliez-la, et rentrons dans la République d'affaires.

UN PÈRE LÉGAL

CONTE JURIDIQUE

UN PÈRE LÉGAL

CONTE JURIDIQUE

— Firmin, lui dit-elle, je suis obligée de me priver de vos services, vous pouvez vous chercher une autre place.

Le valet sourit.

— Je m'y attendais. Le nouveau mari de madame la marquise m'a, comme on dit, dans le nez. Nos atomes ne s'accrochent point. Je le regrette.

— Vous rédigerez vous-même votre certificat, et je le signerai les yeux fermés. Allez.

— Inutile. Ma pelote est faite. Je désire me retirer à la campagne.

Il s'inclina, sortit, fit ses malles et quitta Paris le soir même.

La marquise Diane d'Escorailles, née de Belmont, avait trente ans et elle était enfin veuve. Elle allait pouvoir épouser Armand, comte de Quimerk-Baracé, son amant, homme charmant du reste, qui l'avait consolée d'une union déplorable avec ce vieux maniaque, invivable, méchant même, de marquis d'Escorailles, archi-millionnaire, oui, mais ruiné de corps et d'âme, à cinquante ans, par l'exercice des sept péchés capitaux, voire à la recherche d'un huitième!

Pourquoi elle l'avait épousé, elle se le demandait encore. Les raisons des mariages, s'il en existe, sont celles qui échappent le plus au bon sens. On pourrait aussi bien les jouer à la manille, et, dans la noblesse, au reversi. Un soir, le duc de Belmont avait dit à sa fille :

— Diane, tout à l'heure, au cercle, d'Escorailles m'a demandé ta main et je la lui ai promise. C'est un beau nom de France, il vaut le nôtre. Quant à sa fortune, voici : à sa mort, et il a déjà cinquante ans, tu jouiras d'environ six cent mille livres de revenu. Bonsoir, mon enfant.

— Bonne nuit, papa.

Pour toute résistance, Diane s'était bornée à demander à son confesseur si le bon Dieu lui permettait de dire : Non.

— Impossible! avait été la réponse.

De telle sorte que, mariée au printemps, dès l'été elle avait un amant, selon des lois vieilles comme le monde, où la nature se maintient en conflit permanent contre les codes les mieux faits que l'on sache.

Certes, Armand de Quimerck-Baracé était bon chevalier de cette lice éternelle. Par tous les dons qui font l'élite, il méritait d'être aimé de la plus délicieuse des femmes, mais encore il l'aimait sans fin et sans arrêt et comme réellement ces rêveurs d'infini qu'on nomme les poètes, disent qu'il est prescrit d'aimer, par delà le temps et la vie. S'il l'eût rencontrée plus tôt, nul autre ne l'eût, je ne dis pas obtenue, mais briguée sans y laisser sa peau sur le terrain. Il l'eût enlevée dans les tours et les citadelles. Le siège de Troie lui paraissait trop court pour une telle Hélène.

Aussi, s'étaient-ils juré l'un à l'autre que, l'obstacle disparu, c'est-à-dire d'Escorailles retourné *ad patres*, ils n'attendraient que le temps strict du deuil requis pour rectifier l'erreur de leur destinée et légaliser leur bonheur par le convol réparateur. Or, ils s'étaient juré cela à la suite d'un événement, bien normal, ce semble, mais où encore s'affirme le désaccord des Tables et

de la nature. Diane, la marquise d'Escorailles, était devenue grosse des œuvres de son bien-aimé Armand de Quimerck-Baracé, et, *sic vos non vobis*, l'enfant revenait au marquis abominé et à sa race. *Is pater.*

— Ça, je ne veux pas, dit Armand. Il est à moi.

— A nous, confirmait-elle.

— Il ou elle sera mon fils ou ma fille, un ou une Quimerk-Baracé, et, cela, devant les hommes comme devant Dieu.

Si le code sacrifie toujours l'individu à la famille, base sociale de l'État, il abonde néanmoins en chinoiseries juridiques qui permettent de passer la jambe à la loi, et telles sont, par exemple, ses règles sur la « reconnaissance », articles 334 et suivants. Pour que l'enfant porté par Diane fût Quimerck et non pas Escorailles, il fallait qu'il naquît hors du mariage dans le mariage même, sans preuves, sans témoins, n'eût point d'état civil, ou plutôt en eût un faux, et vînt au monde comme une bête. A cette condition, Armand et Diane étaient investis, par la mort libératrice du marquis, du droit et du moyen de recueillir leur Petit Poucet perdu dans la forêt législative. Le jour venu du convol tant désiré, ils allaient le chercher chez l'ogre nour-

ricier, et la nature, une fois de plus, y « collait » Lycurgue, Solon, Justinien, Cujas et le Corse aux cheveux en chandelles.

Les choses furent donc disposées pour qu'il en fût ainsi et la marquise d'Escorailles, comme une simple infante de contes romantiques ayant fauté avec son page, s'en alla mystérieusement donner le jour dans la montagne à la plus merveilleuse fillette que l'amour ait signée du sceau de Vénus sa mère. Portée dans sa corbeille au bourg voisin par un touriste en automobile qui déclara l'avoir trouvée sur le chemin au pied d'un chêne-liège, elle fut attribuée hypothétiquement à des romanichels, inscrite sous le nom d'Armande que proposa le touriste et déclarée sans père ni mère. Le curé de la commune alpestre avait reçu cinq mois auparavant une dotation anonyme pour les enfants pauvres ou orphelins de sa paroisse, « prix d'un vœu », disait la lettre, et la petite Armande bénéficia du bienfait la première, ayant été préalablement baptisée, comme il importe.

Ne pas voir sa fille et résister au besoin maternel de la connaître, ce fut très dur pour Diane revenue à Paris et rendue à sa vie mondaine. Mais il y allait de trois bonheurs futurs, prochains peut-être, car le marquis déclinait de

jour en jour, et, selon le mot de Firmin, son valet de chambre, « on l'eût jeté au trou d'une chiquenaude ». Il avait même laissé entendre à M. le comte que, cette chiquenaude, au besoin, quelqu'un de bien placé pour ce faire, se chargerait assez aisément de la donner. Au regard que lui avait jeté Armand, le larbin avait compris qu'il venait de se perdre et que sa gaffe était irréparable. Elle lui coupait tout avenir dans la maison du nouveau maître. Il en conçut une haine formidable, et dont les effets devaient rendre le drame d'âme le plus douloureux que je connaisse.

Ce bourg des Alpes-Maritimes où le vieux curé élevait la petite gypsie est très pittoresque. Il y passait à chaque instant des photographes qui en prenaient des vues et, sous prétexte de mise au point, ou autres, demandaient à l'enfant de poser au premier plan devant l'appareil. C'est ainsi que Diane et Armand suivaient la croissance de leur ange et la voyaient à travers le rideau de leurs larmes.

Firmin, aux écoutes, ne tarda pas à deviner le secret, et le monceau de photographies lui en révéla l'énigme. Il tenait sa vengeance.

Avant d'entrer « franchement » en domesticité, Firmin Gibou, qui n'était pas un sot et loin de là, s'était un peu essayé à tous les métiers, et

il avait été quelque temps saute-ruisseau dans une étude de notaire suburbaine. Il avait ainsi, par les blagues des clercs, une vague teinture des choses processives et notamment, hélas, tout ce qu'il en fallait pour sa vengeance.

Malgré les soins redoublés dont il l'entourait, le marquis d'Escorailles s'en allait, d'heure en heure, comme dilué, au charnier. Un matin, le diable piqua de sa fourche ce qu'il en restait et l'emporta à la grande rôtisserie dantesque, où il est encore. Ses funérailles furent belles, et son tombeau l'est davantage. Diane, comme le duc de Belmont, son père, l'en avait assuré, héritait, non seulement de six cent mille livres de revenu, mais encore de la liberté d'aimer, son cher Armand d'abord, si dévoué, si brave, si loyalement fidèle, et puis aussi, là-bas, l'adorée fillette, nimbée de cheveux d'or, comme les séraphins, qui ne connaissait pas sa mère.

Oh! ce voyage, dans l'automobile furieuse, qui passait à travers l'espace dévoré comme le char d'Elie! Ils ne voyaient rien, ils ne regardaient rien, ils se tenaient les mains, en silence, l'âme tendue vers ce presbytère, où elle était elle, leur Armande, demain Mlle de Quimerck-Baracé, restituée par les lois à la victorieuse nature, rendue à l'Amour.

Ils arrivent. Le curé vient leur ouvrir la porte. Il reconnaît le touriste, qu'il n'a pourtant vu qu'une fois, il y a trois ans.

— Ma fille, ma fille, où est-elle? bégaie Diane, dont le sein bat à se rompre.

Mais le bon vieux prêtre la regarde bouche bée. S'agit-il de la petite romanichelle? Est-ce Armande?

— Oui, notre enfant.

En dix mots, le comte lui a tout expliqué.

— Mais... Je ne l'ai plus... Il y a quinze jours son père légal est venu la chercher...

— Quel père légal, mon Dieu?

— Celui qui l'a reconnue.

— Reconnue!

— Selon le droit que le code même lui confère... Articles 334 et suivants, m'a-t-il dit lui-même, car je les ignore...

— Qui?

— M. Firmin Gibou.

— Firmin!... notre valet... Ah! le misérable! Et où l'a-t-il emmenée?

Le curé d'un geste dessina la forme de la terre.

Et depuis ce temps-là, ce père et cette mère y cherchent partout leur enfant! S'ils le retrouvent, qu'ont-ils à faire? Répondez.

LA GALERIE DE BOUZILLAC

CONTE DE L'HÔTEL DROUOT

LA GALERIE DE BOUZILLAC

CONTE DE L'HÔTEL DROUOT

D'abord il faut vous dire qu'il est colossalement riche, ce gascon de Bouzillac. Il a du reste bâti et cimenté sa fortune de ses propres mains et tout seul, ce qui n'est pas facile, même lorsque, comme lui, on est aidé par une chance extraordinaire. Bouzillac est de ces gens qui pour ne pas gagner le gros lot à une loterie sont obligés de ne pas en prendre de billets, fût-ce un seul, car il serait le bon, inévitablement. Et puis qu'en ferait-il, d'un million de plus, ajouté aux cent autres qu'il a déjà, on se le demande?

Tel qu'il était un peu avant la guerre, en 1869-70, je me le rappelle comme d'hier. Il courait le quartier des Écoles avec un faisceau de

parapluies « presque neufs » qu'il achetait en bloc aux ventes annuelles du bureau des objets perdus, à la Préfecture, et il nous les vendait pour le prix du bois. J'en ai eu de lui, à vingt sous, que je regrette encore.

Après la guerre, je le revis dans une petite boutique du quartier des Halles. Le commerce qu'il y tenait, hybride et multiple, de tous objets imaginables, contenait en germe l'idée des Grands Magasins universels dont l'extension babylonienne est le prodige des temps nouveaux. Mais dans cette boutiquette, qui fleurait l'ail à trente pas, Bouzillac n'était pas seul. Une belle fille aux yeux de braise, à la chevelure abondante, aux formes romaines, régnait. Il sautait aux yeux tout de suite qu'elle était l'âme du bric-à-brac. Il l'avait du reste bel et bien épousée, et c'était Madame Bouzillac, la même que vous voyez encore aujourd'hui diriger, du haut de sa chaise, les huit cents employés, si ce n'est davantage, du bazar immense où la moitié de la ville s'approvisionne.

Je me trompe donc quand je dis que Bouzillac ne doit sa fortune qu'à lui seul, et il avoue lui-même, en ses gasconnades, que pour les bons trois quarts, elle est l'œuvre de sa « bourgeoise ». Les femmes sont rarement ordonnées

et, économes, plus rarement encore, mais quand on en rencontre c'est qu'elles viennent de Provence. Or, la « bourgeoise » est de Toulon, presque de Marseille. Je l'aurais deviné aux relents de la boutiquette originaire, aux Halles. Mais il faut croire qu'elle a poussé jusqu'au génie les vertus ménagères de sa race, car, la veine de son mari aidant, ils ont à eux deux, et en commun, l'un des plus gros magots de la République d'affaires.

Il va sans dire qu'ils n'ont pas eu d'enfants. C'est l'une des mauvaises charges de la nature, qui donne la prolificité aux pauvres et la stérilité aux opulents. Il paraît que ce jeu l'amuse.

Déçu de ce côté, non sans chagrin, — car à leur mort à qui ira tant de galette? — Bouzillac, qui n'est pas bête quoique heureux, a répliqué du tac au tac à la nature. Je veux dire par là que, en dépit de ses soixante ans bien sonnés, il s'adonne délibérément à la vie dite : de polichinelle, ou à deux bosses. Elle est assez chère à son âge. L'homme à cheveux gris a beau se teindre, et, s'il est chauve, arborer perruque, point de blondes, voire de brunes, et encore moins de rousses qui s'y méprennent. Elles exigent une compensation la plupart du temps pécuniaire, et s'il y a lieu, à bail. Nul doute que

Bouzillac ne fût à même de satisfaire, en cela, aux plus exigeantes, n'ayant qu'à puiser dans son coffre-fort. Mais entre les économies établies au grand livre par la « bourgeoise », celle de l'argent de poche était la mieux stipulée peut-être, et comme elle connaissait en outre son Gascon à fonds et à tréfonds, elle dépensait à la surveillance toutes ses facultés de grande caissière.

— Tè, mon bon, ce n'est pas Catherine qui se fourre le Doit dans l'Avoir!

Il fallait donc tourner la difficulté, car vraiment, il y a trop de jolies filles à Paris, oui, il y en a trop!

Un soir qu'il venait d'en caser une dans un petit hôtel pas cher, et orné d'automobile, entre Batignolles et Les Ternes, Bouzillac, à souper, avoua à sa femme qu'il avait pris une forte culotte, dans la journée même, à la Bourse. Et il lui nomma la valeur. Les mines de phosphates en Thessalie. — C'est la première fois que la veine me lâche! jeta-t-il avec une chiquenaude. — Combien? demanda-t-elle? — Oh!... trois cent mille. — J'aime mieux cela que te voir les donner à des gourgandines. — Évidemment, fut la réponse. Et comme elle ajoutait bienveillamment qu'il était encore heureux qu'il

n'en eût pas laissé davantage « dans cette sale Bourse », il lui confessa qu'il y était de cinq cent mille, et, d'accord avec le spéculateur qui se prêtait à l'espièglerie, il courut en loger une autre, avec la différence, à Neuilly, sur les bords de la Seine, pour les dimanches.

Catherine sans méfiance passa le demi-million aux profits et pertes.

Mais il n'était pas possible de la faire deux fois à la patronne, et pourtant les jolies filles surgissaient des pavés et fleurissaient toutes les fenêtres! Bouzillac, dont l'imagination était comme une garenne abondante, y cherchait le lapin qu'il pourrait bien poser à sa redoutable ménagère. Il pensa d'abord à la donation à l'Académie, bon genre, très bon même, en cela qu'elle est posthume et laisse le temps de rire au donateur. — Que penses-tu de ce Carnegie? risqua-t-il à déjeuner, au temps propice du café. Mais à la réponse péremptoire qu'il reçut de sa femme, il comprit qu'il fallait trouver autre chose. — J'ai mes pauvres, fit-elle, et il déserta l'idée du : prix Bouzillac.

Mais le soleil n'avait pas versé huit jours dans l'urne du temps que, à la suite d'une visite aux coulisses d'un théâtre de genre, le vieil enfant de la Gascogne ressentit le coup de

foudre de la peinture, et par conséquent de la collection. — Ça, oui, dit la matrone. La galerie des tableaux est un placement, elle peut devenir une affaire. — C'est bien ainsi que je l'entends, releva-t-il, et puis ça fera bien chez nous. Regarde ce Chauchard, avec son « Angélus ».

Et, sans tarder, il se mit à la chasse aux toiles de maîtres. Il ne tarda pas à en découvrir d'admirables, car, ainsi qu'on sait, il ne s'agit que d'y mettre le prix qu'on en demande. Ce prix même les consacre, que dis-je? les signe. Comme il n'y entendait absolument rien il se mit en rapports avec un expert infaillible, pour qui les manières, les touches et les pâtes des anciens n'ont ni secrets ni problèmes. Il avait précisément sous la main un Velasquez, un Rubens, un Titien, un Rembrandt, et un Watteau, d'autres encore. Mais le Rembrandt surtout était d'une qualité hors ligne. Seulement il valait cher, très cher, extrêmement cher, et Bouzillac n'osa pas, pour commencer. Il retournait de quatre cent et trois mille francs. Les trois mille francs étaient pour l'expert. Ce qui rendait ce Rembrandt imposant, c'est qu'il était sous verre. Quant à être signé et daté, nul ne le fut jamais davantage. On débuta par le Titien qui, quoique n'étant pas de la meilleure époque,

n'en représentait pas moins ses cent deux billets de mille, dont deux pour l'expert, qui conseilla à Bouzillac de prendre aussi, pendant qu'il y était, et comme pendant, le Velasquez de cent cinquante quatre mille seulement. Quant au Watteau il était malheureusement retenu d'ores et déjà par l'Amérique, « où tous les vrais chefs-d'œuvre fichent le camp! » Avec le Rubens, d'autant plus authentique qu'il était sans signature, et sans le Rembrandt bien entendu, c'était l'affaire de 658.000 francs, une bagatelle pour un multimillionnaire, mais quel fonds de collection!

Catherine, il faut dire les choses telles qu'elles sont, fit bien un peu la grimace, mais ayant, par un marchandage habile, obtenu une réduction de cinquante mille qui laissait 8.000 aux mains de l'expert, elle aligna bravement les six cent mille, et la galerie Bouzillac fut fondée. Ils allèrent, comme les phosphates de Thessalie, à l'architecture érotique et dotèrent la ville de quelques petits temples de Paphos du plus pur style corinthien.

La passion de collectionneur est la plus insatiable que l'on connaisse et, plus que toute autre, elle multiplie les nuits blanches de la fiévreuse insomnie. Or c'était du Rembrandt sous

verre que Bouzillac ne dormait plus. Il menaçait d'en tomber malade, de telle sorte que, le voyant en maigrir, Catherine qui l'aimait en somme, lui dit : — Fais-le venir, nos moyens nous le permettent. — Jamais depuis le jour de ses noces il ne l'avait embrassée comme ce jour-là.

L'achat du Rembrandt avait fait son bruit dans le monde, car s'il y en a peu à vendre, plus rares encore sont ceux qui peuvent en acheter aux prix où leur introuvabilité les cote. Il vint des gens pour voir « le Rembrandt de Bouzillac », et des peintres, et des critiques, et des amateurs rivaux, tous furent unanimes, c'était une pièce de musée. Un rapin, de l'atelier de Léon Bonnat, fut le seul, non pas à douter, mais à demander si on ne pourrait pas, un instant, dévitrer la toile. — Le verre me gêne, fit-il, il projette des reflets miroitants dans le clair obscur... — On l'éconduisit, et la presse d'art chanta. A son chant, un vieux docteur fit expressément c'est-à-dire en express, le voyage de Dresde à Paris pour étudier le morceau. Cet Allemand prépare en effet un fort travail, inductif et déductif, par où il établit que, pas plus qu'Homère, ni Shakespeare, Rembrandt n'a jamais existé. Puis, il prendra Balzac, et ainsi de suite. Après

une longue contemplation du morceau, il salua fort poliment Catherine : — Je vous remercie, madame, mais j'en étais sûr, il n'y a pas eu de Rembrandt, ou s'il y en a eu, c'est seulement après sa mort. Cette mort, dont la date seule est certaine, est de 1669, et voyez?... conclut-il, votre chef d'œuvre est daté de 1670. J'ai l'honneur....

Catherine vient d'introduire une instance en divorce, car elle est femme de tête, et, de Rembrandt en Vélasquez, et de Vélasquez en Watteau, elle a refait, en passant par la Thessalie, tous les embarquements pour Cythère de son gascon infidèle. Comme elle est profondément humiliée de s'être fourré le Doit dans l'Avoir, et qu'en outre elle a droit à la moitié de la fortune, on espère peu qu'elle se désiste. Pauvre Bouzillac, vous le rappelez-vous avec ses parapluies à quinze sous, sur le Boul'Mich?

LE PÉRIPLE DE NECHAO

CONTE SAVANT

LE PÉRIPLE DE NECHAO

CONTE SAVANT

— Sais-tu comment Camulogène Verbouzier épousa la fille de Mathieu Bordigot, qui était une riche héritière?

— Non, et si tu veux toute ma pensée, je ne tiens pas à le savoir, d'abord parce que je me f... de Camulogène presque autant que de Bordigot, s'il est possible, et, ensuite, parce que l'inspecteur des Beaux-Arts va venir pour voir où j'en suis de ma commande et que je n'ai que le temps de...

— La finir?

— Non, de la commencer. Du reste, si ça t'amuse, raconte. Le bruit ne me gêne pas pour modeler.

— Eh bien, voici :

« Camulogène Verbouzier, qui descend de Vercingétorix, et qui n'a que ça pour lui, aimait la belle Stéphanie Bordigot, fille de l'illustre Mathieu Bordigot dont tu as entendu parler, aux alentours au moins de l'Institut?... Mais ton sourire sarcastique donne toute son expression à ton silence!... Or sus, mon vieux, le père Bordigot est ce que nous avons de mieux, depuis Champollion, en fait d'égyptologue. Il parle le copte, langue du bœuf Apis, comme un chien aboie, et il épelle un obélisque du haut en bas, d'un coup d'œil, par la vitre rapide d'un taxi. Enfin du père Bordigot, l'Europe en bave! En outre il est fort riche. Comme il est une gloire dans sa spécialité, il a reçu et il reçoit encore, de ceux qui s'y adonnent, des tas de legs, de donations et de prix Nobel, par où sa fille unique est à peu près devenue un parti considérable... Oui, tu soupires? Il n'y en a que pour la science. Plus un siècle est niveleur et « avenireux » plus il paie au poids de l'or les choses du passé et les ruines. Cette pensée n'est pas de Montesquieu, mais elle pourrait en être.

« Toujours est-il que ce pauvre fou de Camulogène en tenait pour Stéphanie, qui était blonde et qui avait, étrange coïncidence, le

nez de Cléopâtre au bout d'un col exquis de flammant rose. A quoi lui servait-il, dans ses tristes veines, le sang de Vercingétorix? A rien, te dis-je, à rien du tout, puisque le papa Bordigot lui avait signifié en bon français, traduit du copte, que sa fille était irrémissiblement dévolue à des destinées plus hautes que celle qu'il pouvait lui offrir. Hélas, tu le sais, celle qu'il pouvait lui offrir était le sort précaire du graveur sur pierre dure, ou caméiste. Encore n'y excellait-il que médiocrement, si j'ose le dire, et n'y gagnait-il que du pain plus dur que ses pierres.

« Or, un jour, qu'en proie au marasme il rôdait dans une rue bordée de bric-à-bracs, un faux pas le fit heurter, à un étalage en plein air, une pile d'antiquailles en équilibre sur une vieille malle jadis pileuse, aujourd'hui dévorée de calvitie et bonne au plus à servir de boîte à charbon. Honteux de sa maladresse, il l'acquit pour apaiser la colère de la revendeuse, et au prix de trois francs cinquante, il l'emporta de son omoplate vigoureuse... Qui, tu bâilles, et tu as tort de bâiller, car la malle ne contenait rien moins qu'un trésor... Mais tu dresses l'oreille?

« Ce trésor se composait de quelques pa-

piers transparents, dits à décalque, couverts de signes et de figures égyptiaques, qu'on nomme en grec hiérogrammes, pour ta gouverne, et en outre d'un scarabée en basalte, tel qu'on en vend aux Anglais, au Caire, mais d'une dimension inusité et qui paraissait préadamite et même chaotique peut-être. Et, ces choses étalées sur son établi de graveur de pierres dures, l'espoir revint à Camulogène d'épouser Stéphanie, car il n'est point un imbécile.

« Deux mois après, un dimanche, il rencontrait par hasard, aux Tuileries, l'illustre orientaliste Mathieu Bordigot, sa fille au bras, devant le stade familier des joueurs de ballon.

« — Ah ça! mais qu'est-ce que vous devenez, vous? s'était écrié le bonhomme.

« — J'ai voyagé, fut la réponse; oui, pour me distraire.

« Et d'un regard jeté à la charmante blonde, il lui fit hommage de cette prétendue course à l'oubli. Au serpentement de son admirable cou de phénicoptère il connut qu'elle était démesurément flattée de cette blague amoureuse, et, tirant de sa poche son mouchoir, il en fit choir, vlan! le scarabée.

« Sur le dos du bousier sacré, Verbouzier avait gravé, sans ordre d'ailleurs et pêle-mêle

les hiérogrammes des décalques, pour offrir le tout à Stéphanie. On fait sa cour comme on peut, n'est-ce pas?

« Mais, tel l'aigle sur la perdrix, le savant s'était déjà précipité sur l'énorme hanneton de basalte, il l'avait ramassé, et, d'un coup d'œil infaillible, il en avait déchiffré les caractères idéologiques.

« — Où avez-vous trouvé ça?

« — Dans un sarcophage?

« — Et le sarcophage?

« — Dans une crypte.

« — Et la crypte?

« — Dans le sable, au désert, près de Memphis, un soir de simoun, en m'abritant derrière mon dromadaire.

« L'égyptologue n'écoutait même pas les réponses. Il en tremblait.

« — Vous doutez-vous de ce que vous avez là? reprit-il d'une voix altérée.

« — Mais un scarabée, mon cher maître, ni plus ni moins.

« — Huit ou dix fois millénaire; et un document unique, sans prix, d'une importance scientifique immense. Tenez, sans vous en dire davantage, il élucide un passage d'Hérodote qui pendait dans l'incertitude. Il prouve, il suffit

à prouver que j'avais raison contre mes rivaux et contradicteurs, l'honorable Hans Meyer Bruck, de Berlin, et le non moins honorable Jonathan Temple, de Londres, qui, tous deux, sont des ânes brayants en épigraphie simple ou comparée.

« Ah! cette fois, ils ne nieront plus que le périple du troisième pharaon de la vingt-sixième dynastie saïte, l'inoubliable Nechos, ou Nechao, 617 ans avant l'ère chrétienne, n'ait été un vrai périple, un périple ayant eu lieu et plus sûrement que celui du subtil Odysseus en Méditerranée, dont, d'ailleurs, il n'y a point de trace hors de ce farceur d'Homère, qui n'a d'excuse que de n'avoir jamais existé!

« — Oh! papa! avait fait la jeune fille avec un geste des bras qui ressemblait à un battement d'ailes...

« Mais le vieillard continuait, hérissé de joie et brandissant le scarabée :

« — Nechao, Nechao, voilà, grand prince psammétique, qui te venge de l'infâme Nebucad Nezar, vulgo Nabuchodonosor, et de la tripotée qu'il te flanqua l'an d'Isis quinze mille trente-deux, qui est le même que celui d'Osiris, rien du bienfaiteur des statuaires.

« Et Stéphanie entraîna doucement son père,

autour duquel les joueurs de ballon commençaient à rigoler.

« Camulogène rentra chez lui sans avoir offert le bijou porte-veine à sa bien-aimée, car il avait mieux à faire sans chercher à savoir comment les hiéroglyphes des décalques, disposés par lui au hasard, pouvaient démontrer le périple, et s'en fiant là-dessus à la Providence, il prit deux empreintes à la cire de l'insecte psammétique et les ayant soigneusement empaquetées dans l'ouate, il les expédia en deux boîtes scellées et cachetées, l'une à sir Jonathan Temple, à Londres, et l'autre à Berlin, au docteur Hans Meyer Bruck. Il y avait joint sa carte et un timbre pour la réponse, dans chaque boîte bien entendu. Cinq jours après, il recevait par le même télégraphiste, et à la même heure la double offre concurrente suivante :

« — Empereur achète pour Allemagne. Faites prix vous-même. Décoration en sus. H. M. B. »

« — Prends pour Angleterre, 40.000 livres sterling comptant, plus le change. J. T. »

« Muni de ces deux documents, Camulogène, fils de Vercingétorix, coiffa son chapeau des dimanches et, après une longue station aromatique chez son artiste capillaire, s'en fut, d'un

pied léger, là où tu le suis déjà par la pensée. Il trouva le père Bordigot dans son cabinet, en train de causer avec une momie en copte antique et souriant des drôleries risquées qu'elle lui contait à l'oreille à travers les siècles.

« — Excusez-moi de vous déranger, mon cher maître, mais je viens vous faire mes adieux.

« — Vous partez? où allez-vous? Mais je le devine, à Memphis, parbleu! Où irait-on, si ce n'est à Memphis?

« — Non, c'est à Londres. Du reste, voyez.

« Et il lui tendit la dépêche anglaise.

« — Ah! fit d'une voix creuse l'égyptologue, elle est de Jonathan Temple. Il veut le scarabée?

« — Pour l'Angleterre.

« — Il le dit, mais c'est pour le détruire et abolir du même coup la preuve du périple de Nechao. C'est son déshonneur scientifique qu'il vous rachète. Ne cédez pas le scarabée à la perfide Albion.

« — A l'Allemagne, alors, demanda le caméiste, et il développa l'autre dépêche.

« Et le vieux patriote se dressa tout pâle et recula de trois pas. A l'Allemagne, un tel monument, à l'Allemagne de Bismarck et de Hans Meyer Bruck! Le scarabée, après l'Alsace-Lorraine? Tout alors, tout, tout?

« — Mais, on me laisse faire mon prix, insinua Camulogène, et il y a la décoration, l'Aigle noir, peut-être?

« — Je l'ai refusé, releva fièrement le Champollion moderne. Allez, allez à Berlin, jeune homme, je ne vous connais plus.

« Et il lui indiqua la porte où, comme au théâtre, venait de s'encadrer la belle Stéphanie au col d'ibis rose. On n'a jamais su si elle l'aimait; toujours est-il que, lorsque Verbouzier, s'avançant vers elle, la salua de ces paroles melliflues : « Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir en souvenir d'une passion muette et malheureuse ce modeste caillou idéologique et pas cher! » elle n'eut que le temps de courir à son père, qui toupillait, et de le recevoir évanoui entre ses bras d'albâtre.

« Et c'est ainsi que se fit le mariage. Je n'ai pas besoin de te dire que le scarabée, posé sur un socle de velours pourpre, orne la vitrine du savant égyptologue. Il en est la pièce capitale. Que penses-tu de Camulogène? »

— Que c'est une canaille.

— En quoi? »

LE NOUVEAU GIL BLAS

CONTE JOYEUX

LE NOUVEAU GIL BLAS

CONTE JOYEUX

Sapristi! en voici un du moins qui est drôle et l'on n'a pas dû s'ennuyer l'autre jour à la correctionnelle! Accusé Pierre Delanoy, vous relevez autant de la gaieté française que de sa justice, et, comme vous avez vos quatre ans de prison, vous aurez votre chronique, car vous la méritez, étant un farceur ingénieux et picaresque. Si un nouveau Lesage nous donnait un nouveau *Gil Blas*, il ne laisserait point passer votre histoire vraie sans l'appliquer à son héros et en faire de la littérature, et voici comme il en traiterait sans doute, au génie près, bien entendu :

« Du temps que j'étais infirmier à l'hôpital

d'Oviedo, je m'avisai d'y contrefaire le malade à mon tour, afin d'y jouir des privilèges de cet état vraiment enviable. Il suffit d'être un cas aux yeux scientifiques de Messieurs les docteurs pour vivre là comme coq en plâtre. Nuls soins ne vous manquent, ni petites attentions, et, si peu que le cas soit rare, les choses vont à la gâterie. J'étais trop avide de bien-être pour ne pas l'avoir observé au cours de mes fonctions pénibles.

« A la suite de longues méditations dont je crois devoir faire grâce à mes indulgents lecteurs, je choisis un mal peu connu et, à cause de cela, fort à la mode, sur lequel chaque docteur pensait différemment. Le désaccord des maîtres de l'art me garantissait bien dix ou douze mois de bon *farniente* dans ce joli hôpital; je m'en promettais même d'agréables caprices interdits aux maladies vulgaires. Je me déterminai donc pour l'ataxie locomotrice. Je l'avais d'ailleurs sérieusement étudiée sur des sujets précieux dont j'avais la garde.

« Le jour où je m'en déclarai atteint compte parmi les plus heureux de ma vie. J'ai dit que le mal était peu connu et qu'il divisait les professeurs de la Faculté. Je vins à point pour démontrer qu'il était contagieux, ce dont aucun

d'eux ne se doutait encore. Il fut tout de suite établi que mes malades l'avaient communiqué à leur infirmier, et je devins le cas rare que j'avais résolu d'être. J'entrai dans la période de délices et j'eus soin de m'y entretenir par des crises habilement graduées, dont j'empruntais l'art à la nature.

« Pour mon malheur, l'un des médecins de l'hospice, le plus jeune et trop honnête encore, s'ingéra à me guérir. Il commença de s'y appliquer avec un zèle extrême, et je dus lutter contre ses remèdes. Tous les matins il en apportait un nouveau et de plus en plus énergique. D'abord il n'eut de cesse qu'il ne me purgeât jusqu'au sang. Je résistait au traitement, alors il me saigna. Je maintenais le mal de mon mieux en maudissant la philanthropie sans exemple de ce thérapeute sans précédents. Après avoir entravé mes meilleures digestions par des poisons affreux auxquels je ne dus de résister qu'à une santé vraiment invulnérable, il me mit à la douche, et je crus y rester. Au sortir de ces expériences, j'avais toutes les peines du monde à me remémorer, non point le nom de mon mal d'adoption, mais les manières de l'exprimer sans erreur. Mon bienfaiteur en vint à la flagellation. J'en augure, me dit-il, une amélioration

immédiate. Du reste vous devez être insensible. Et je me vis forcé de l'être sous les plus rudes étrivières!

« Un jour enfin il m'arriva tout souriant, avec une poulie et des cordes. — Mon cher malade, fit-il, après le remède définitif que vous voyez, il n'y a plus, au propre et au figuré, qu'à tirer l'échelle! Ce disant, il se disposa à fixer la poulie à la poutre transversale de la salle, et je compris qu'il allait me pendre!... Ai-je besoin d'ajouter que, en deux bons de tigre, moi et mon ataxie nous fûmes dans la rue? »

Ainsi Lesage romaniserait-il, je suppose, l'histoire véridique de ce Pierre Delanoy, qui m'enchante, mais je me demande s'il eût osé en imaginer la fin. Elle est déjà balzacienne! Le prodigieux inculpé n'a-t-il pas eu devant le tribunal un mot qui le fait l'égal du célèbre Avinain? — « Ah! mon président, s'est-il écrié, comment admettre qu'un pauvre ignorant tel que moi ait pu tromper les princes de la science!...»

Il allait en tromper bien d'autres, et voici la fin de cette belle vie complète.

Une fois hors de l'hôpital délicieux et dans la rue, l'infirmier se vit sans ressources. Il ne savait rien faire de ses dix doigts, soit des

mains, soit des pieds, et il constata qu'en fait de connaissances il ne possédait bien que celle de l'ataxie locomotrice. Il résolut de lui devoir son pain en continuant ses exercices publiquement, pour le plaisir des personnes charitables. Et les choses allèrent cahin caha aux coins des ponts, voire sous les portes cochères, jusqu'au jour où le hasard de quelque lecture lui posa le problème de Lourdes!... Et il s'y intéressa tout de suite à l'exclusion de tous autres. Pierre Delanoy venait de trouver sa voie.

Il se procura deux béquilles et par le premier train à prix réduit de pèlerinage il partit pour la ville miraculeuse. Ceux qui n'ont pas vu ce pèlerin à Lourdes, en 1889, ne savent pas ce que c'est qu'un ataxique! Il étonnait les plus croyants par l'évidence de son incurabilité. On ne lui donnait pas deux jours à vivre, que dis-je? deux heures. Il était clair pour tous que, sur celui-là, la bonne Vierge ne pouvait rien, y fût-elle aidée par le diable.

Quand tout fut à point, un dimanche, mon Pierre Delanoy, broyé de douleurs, en morceaux, lamentable, demanda à se confesser, puis communia et se fit porter à la grotte. Là il voulut qu'on le trempât dans l'eau de miracle, avec ses béquilles. Il n'y barbotait pas depuis

une minute qu'il poussa un grand cri, jeta ses béquilles à deux cents mètres, et se mit à danser une bamboula frénétique, dite la bamboula de l'exorcisé. Il était guéri, radicalement.

Le coup était de premier ordre. Il emballa le tout Lourdes des premières, et le clergé vint, avec les bannières.

Depuis ce temps, Pierre Delanoy se la coula douce, aux frais des personnes pieuses, car on se l'arracha dans les bonnes familles. Quelques vols sans utilité et qu'on ne s'explique par que des distractions inhérentes à l'espèce humaine, viennent de rompre le cours charmant de cette existence bénie. A peine sorti du tombeau, Lazare en attrape pour quatre ans, et ça c'est bête.

Oui, c'est entendu, c'est bête, mais quel fier moderne tout de même, et comme il est bien de son siècle, ce citoyen-là!

Oh! que de talent, que de génie même l'on dépense aujourd'hui pour arracher son pain à la société avare, et que les codes sont durs et que la morale est bourgeoise! Et puis, du reste, tout est obscur, et de notre Sinaï couvert de nuages les tables de la loi nous tombent si mal gravées! Le président de la chambre correctionnelle, qui vient de séquestrer pour quatre prin-

temps cet aventurier émérite, avait peut-être le *Gil Blas* de Lesage dans sa poche quand il condamna Pierre Delanoy. Il n'a pas vu que cet enfant perdu en renouvelait le chef-d'œuvre, si français et si philosophique, et vous ne me ferez pas dire que les charges faites aux médecins de l'hospice et aux prêtres de la grotte de Lourdes soient moins drôles que celles du sarcastique seigneur de Santillane à l'archevêque de Tolède et au docteur Sangrado. A quoi servent alors les leçons profondes des livres immortels?

LE SUICIDE DE BIGOLET

CONTE MORAL

LE SUICIDE DE BIGOLET

CONTE MORAL

Oh! quelle ne fut la stupeur de cet officier public lorsque le dépouillement de son courrier du matin lui mit sous les yeux l'étonnante lettre suivante! Aux premiers mots il avait couru à la signature : Denis Bigolet. Comment, Denis Bigolet, lui, le plus gai de ses administrés, un homme riche, sain de corps et d'esprit, et qui, ventre compris, réalisait l'idéal du mortel heureux! Et le fonctionnaire, « œil de la magistrature », — c'est leur épithète homérique, — alla voir. La lettre disait vrai, Denis Bigolet s'était fait sauter la cervelle à l'heure dite. Il gisait sur son lit, dûment écérébré, la cigarette au bec, éteinte.

Voici la lettre :

« Mon cher commissaire de police,

« J'ai l'honneur et le plaisir de vous faire part moi-même de mon propre trépas.

« N'en accusez personne, il est volontaire; c'est un auto-meurtre, vulgo : suicide. A l'heure, celle du café au lait, où vous lirez cette missive, elle sera déjà posthume de neuf tours de cadran. J'ai fixé, en effet, au coup de minuit tapant la dispersion de mes molécules. Mme Bigolet est chez ses parents. Prévenez-la sans la moindre précaution oratoire. Elle m'abomine. Le jour de notre séparation éternelle sera, n'en doutez pas, après celui de notre mariage, le plus beau de sa vie terrestre.

« La raison de mon suicide est profonde. Elle est sage, mûrement méditée, belle même, et digne, crois-je, d'un Socrate ou d'un Sénèque. Voici : j'ai perdu l'amant de ma femme.

« L'amant de ma femme est mort, monsieur le commissaire. Dieu me l'a repris il y a un mois, et depuis lors tout n'a plus été pour moi que peine, ennui et douleur. Inutile de vous dire son nom, il est sans gloire, mais quel ami! Le seul qui mérite ce titre et le justifie par un dévouement infaillible et à toute épreuve. Lui parti,

mon foyer s'éteint. C'est fini. Je l'ai renvoyée à sa famille, — je vous parle d'elle, — et, n'ayant plus personne à aimer, je m'en vais le rejoindre — je vous parle de lui — chez les anges.

« Vous êtes garçon, monsieur le commissaire, et, sans expérience du mariage, vous avez de cette institution la notion administrative et confuse qu'en donne aux pâles contribuables une législation factice dont la nature dément article à article toute la doctrine. Mais ayez foi en l'honnête homme qui signe de sa mort son cri de vérité. Le mariage à deux, c'est l'enfer; à trois, il est le paradis. Je vous le jure.

« Dites-le de ma part aux Solon et Lycurgue de la société future : le mariage sera polyandrique ou il ne sera pas.

« D'ailleurs il l'est, à peu près sans exception, dans toute la chrétienté. Voir romans, pièces et tribunaux.

« Je l'avais épousée par amour. Mes moyens me le permettaient. Vous n'imaginez pas à quel point elle était charmante. La vierge rêvée! Douce, candide, fraîche comme la rose à l'aurore. Un corps modelé par les Grâces. Il y eut lune de miel, hélas!

« La période dite : de la lune de miel, est l'armistice, monsieur le commissaire. Dans le com-

bat de l'union des sexes, qui n'est rien moins que la conflagration de deux races contraires, et que la nature veut fondre, le baiser sonne la bataille. J'y fus vaincu tout de suite, je dois le reconnaître, et en six mois. Ma race succomba sous la sienne, et cela sans que l'essai de fusion aboutit à un résultat. Nous campions encore chacun dans la tente ancestrale, n'ayant eu l'un de l'autre ni fille ni garçon. La nature en était pour son piège monogamique. L'enfant seul, vous le savez, est, et peut être, le gage de paix entre les dévorants de la cage conjugale. Et la lune de fiel fut, enfin!

« Atroce. Tout l'enfer du Dante en chambre, avec, en sus, l'éternité pour perspective, puisque Dieu lui-même, paraît-il, ne délie point ce que les maires et les notaires ont noué.

« Ce fut alors qu'il tomba dans mon ménage comme l'étoile des féeries dans le pot-au-feu. Il s'était produit subitement une accalmie inexplicable en mon orage quotidien. Elle était redevenue telle qu'on les épouse : prévenante, conciliante, plus chatte encore qu'au temps de la patte de velours. Elle riait, elle chantait, elle était heureuse, embellissait, et sa santé devenait magnifique. La femme en elle, enfin, mûrissait la jeune fille et tenait toutes les promesses de l'amour.

« Je cherchais vainement dans Ovide le secret de cette métamorphose, lorsque je le découvris, sans lunettes, en rentrant chez moi, un jour béni, à l'improviste. Le doute n'était pas possible. Jamais savant n'obtint de l'évidence pareille preuve d'une certitude.

« Agir, penser? Penser, agir, mais l'un ou l'autre, c'est le dilemme de la situation. Je pensai, et bien m'en prit. Cet homme qui me plantait des cornes, je lui devais de retrouver la femme perdue pour moi presque aussitôt qu'acquise; il me la rendait, que dis-je, il me la fleurissait. Mon bonheur était assuré par son entrée dans mon triste ménage. Il s'offrait de lui-même à en partager les soucis et les plaisirs. Ah! le brave garçon! Je lui tendis la main. « Merci, » fis-je. Il me la pressa et nous devînmes inséparables.

« La nature récompense ceux qui lui obéissent fût-ce sans la comprendre. Un soir, après la partie de jacquet coutumière, où, par parenthèse, la chance m'avait été infidèle, l'amant de ma femme me dit : « J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Je crois que nous allons être père! » Et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Mes vœux les plus ardents étaient comblés. « Ah! c'est grâce à toi, m'écriai-je; je dési-

rais tant une petite fille! » — « Elle, c'est un garçon, me confia-t-il, en souriant. J'ai fait de mon mieux. Nous allons voir. »

« Il disait vrai, le brave être, nous vîmes. Ce fut un garçon. Il l'emportait. La société, la France peut-être, lui doit le petit Bigolet que je lui laisse.

« Enfin, monsieur le commissaire, je la tenais, cette clef du mariage que le législateur a jetée si sottement dans le buisson où les philosophes la cherchent. Je l'avais résolu, et résolu par la règle de trois, si simple, si rationnelle, tranchons le mot, si physiologique, et que résume le sage proverbe latin : *Numero Deus impare gaudet.* Le bonheur est triangulaire.

« Le temps me manque — onze heures et quart — pour vous dépeindre la félicité de notre intérieur pendant ces dix années enchantées. Il y faudrait d'ailleurs la plume d'un Balzac et vingt tomes. Pas une querelle n'en troubla la sérénité de lac lamartinien où nous ramions à deux, soit ensemble, soit tour à tour, à la barque et sous le pavillon d'Elvire. Résultat plus surprenant encore, notre amitié, nourrie d'un commerce quotidien où tout était commun et fraternellement partagé, jusqu'aux intérêts eux-mêmes, nous avait créé un besoin de cohabitation auquel il

fallut bien nous rendre. Le jour de la Sainte-Irma, qui est la fête de ma femme, nous mêlâmes définitivement nos dieux lares.

« — Quand on pense, lui disais-je, en lui offrant le rond de serviette marqué de nos trois initiales entrelacées, que la loi m'autorisait à te tuer, toi, Alexandre, le vendredi délicieux où tu me vins du ciel en chemise! Ceux qui firent le Code étaient des imbéciles.

« — Oui, me répondait-il, oui, Denis. Mais je me demande quelquefois ce que tu aurais fait si ç'eût été un autre que moi dans la chemise?

« Mais l'hypothèse était impossible. Il était le prédestiné, celui que la nature donne à la fois à la femme et au mari pour constituer le foyer, garantir la paternité et l'héritage, et domestiquer la bête indomesticable. « Du reste, ajoutais-je, je veille. Veille de ton côté. Pas de ménage à quatre. Le mieux est l'ennemi du bien. — Sois tranquille, j'y ai l'œil. »

« Pourquoi faut-il, mon commissaire, que la Providence nous reprenne de tels compagnons de la vie après nous les avoir si miséricordieusement octroyés! L'amant de ma femme est mort, mort dans mes bras, d'une maladie brève dont le nom n'ajoute ni ne retranche rien au poids de mon chagrin. Au retour de l'enterre-

ment, après une scène effroyable où Mme Bigolet regagna en vingt minutes les dix années du mariage à deux perdues, je compris que tout était terminé pour moi sur la terre, — et qu'il m'appelait. « Oui, cher ami, je viens, me voici, laisse ta tombe entr'ouverte. » Minuit...

« Denis Bigolet. »

Le commissaire de police qui a reçu cette lettre singulière est de mes amis. Il m'a permis de la copier. Mais il était sur le point de se marier avec une gracieuse personne, jolie, bien élevée et très blonde qu'il aime. Depuis qu'il a vu sur son lit ensanglanté le suicidé du mariage à trois, il hésite, et la polyandrie ne lui dit rien qui vaille. Alors quoi?

GASPARD ET SÉPHORA

CONTE PSYCHOLOGIQUE

GASPARD ET SÉPHORA

CONTE PSYCHOLOGIQUE

I

Gaspard de Bérillac, à Séphora Panker.

Mademoiselle, c'est fait.

Dès mon arrivée à Paris je me suis présenté chez votre père et je lui ai demandé votre main. Il me l'a accordée tout de suite. Voici ses propres paroles : « Vous tombez à pic. Ma fille voulait être comtesse! — Alors, lui ai-je dit, l'affaire est dans le sac? — Oui, a-t-il répondu, et le sac est dans l'affaire. — Mais n'ayez crainte, nos intérêts communs seront réglés par les tabellions. » Quant aux enfants qui pourraient fleurir notre union, il reste bien entendu, n'est-ce pas,

que les garçons seront catholiques, et, cela, d'où qu'ils viennent, fût-ce de moi? Ma mère ne donne son consentement qu'à ce prix. Les Bérillac étaient parmi ces héroïques aliénés qui suivirent le Belge Godefroy de Bouillon au Saint-Sépulcre. Le vieux Simon Panker, votre auteur, est charmant, charmant, charmant, et il a le million jovial. Il a voulu savoir à quel chiffre se montait le taux de mes dettes. Je le lui ai dit, et il a paru très fier de son énormité. Déjà?

Quelle place avez-vous décrochée dans le match de tennis à Dinard? La première, j'en suis sûr. A bientôt, comtesse. — G. B. »

II

Séphora Panker, à Gaspard de Bérillac.

Comment, où je suis? Mais à Nice. C'est la saison. Ne le savez-vous pas? Tout Paris est à Nice. Allez-vous bien, au moins? Vous ne doutez pas que votre santé ne m'intéresse. D'ailleurs, vous êtes mon mari, ce titre serre entre nous une espèce de lien, tout de même. Le mot n'est pas de moi, qui n'ai pas d'esprit, il est d'Anna

Nougazof, mon inséparable, une Minerve pour la raison comme pour la beauté. Croiriez-vous qu'elle est jalouse, de qui, je vous le donne en mille, eh bien... de vous, monsieur le comte! Il n'y a pas de quoi, dites?... A ce sujet je tiens à vous remercier de l'élégance avec laquelle, le soir de nos noces blanches, vous m'avez conduite et mise à ma porte, en me baisant le bout des doigts, comme un page. On ne tient pas plus scrupuleusement des conventions conjugales. C'est du grand style. Je ne veux pas être en reste avec vous, et je crois devoir vous confier que je suis, ici, serrée de près par l'un de vos amis et que j'ai du mal à m'en défendre. Son charme est vif et ses désirs visibles. Il est compatriote de Lovelace et son émule. Tenez-vous à savoir, si la place se rend, si elle s'est rendue, ou conservez-vous, là-dessus, des scrupules vieux jeu qui ne cadrent plus avec le mariage moderne, en général, et le nôtre, en particulier? Mon père vient d'arriver. Il a fait un coup de Bourse qui a doublé sa fortune. Ne vous gênez pas avec lui.

SÉPHORA.

III

Gaspard, à Séphora.

Vous ne pouviez prendre pour amant un homme qui méritât mieux de l'être. Je vous l'aurais choisi si vous m'aviez consulté plus tôt. Lord Spirondale a tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuse, beauté, force, intelligence et le reste. Il est, en outre, le joueur le plus aimé des dieux, que je sache. C'est entre ses mains que j'ai laissé, au cercle, la moitié de mon patrimoine. Rappelez-moi à son bon souvenir. Ne vous effrayez pas outre mesure en lisant, dans les papiers, le procès-verbal de mon duel avec ce spadassin calabrais qui se fait appeler baron Morzoli, ma blessure n'est pas grave. C'est à recommencer, car je ne lui céderai certainement pas l'exquise petite concierge dont je suis le Leverrier chorégraphique. Vous la verrez à votre tour et vous m'en direz votre opinion, dont je suis sûr à l'avance. Je l'ai découverte dans un boui-boui de la Butte. Elle incarnait, dans un ballet intitulé *Le Parc aux cerfs*, un « fruit vert » que Lebel offrait à Louis XV, en

une corbeille. Ah! non, Morzoli n'aura pas ma jolie Morfil! Je me remets d'arrache-pied aux armes. J'allais oublier, un service. Mon cousin Louis de Calimont, qui par conséquent est le vôtre, a pris, hier, une culotte épouvantable, quatre cent mille livres, et sur parole. C'est à peu près ce que vaut et représente, en terre normande, l'antique domaine ancestral où s'éteint le comte, son père, vieux chouan papiste, intraitable sur les choses de l'honneur. Il s'agit de laisser mourir ce « vieille France » au coin de son âtre, entre ses deux levriers. Or, une bande de loups-cerviers cerne déjà le castel (il est du quatorzième), ses tours, sa forêt, et ses glèbes. Voulez-vous que nous fassions à Louis les quatre cent mille livres? Oui, n'est-ce pas? Du reste, comtesse, je n'ai pas douté de votre réponse, il les a depuis hier. Je vous baise les mains, comme le soir de nos noces.

GASPARD.

IV

Séphora, à Gaspard.

Un mot, à la hâte. Vous plairait-il que nous divorcions, ou divorçassions, ça m'est égal. Il

m'offre de m'épouser. Prenez-votre temps pour la réponse. Anna Nougazof me quitte.

SÉPHORA.

V

Gaspard, à Séphora.

Impossible. Chez nous, on ne divorce pas. L'usage remonte aux Croisades. Ils partaient mariés et restaient quinze ans à cheval sans revoir leurs femmes, mais ils ne divorçaient pas autrement. S'il vous aime trop, faites un voyage, on n'a trouvé que ça. Ma vie est d'ailleurs entièrement à votre disposition. Je rouvre ma lettre pour vous engager à consulter votre père, en Israël. Je l'entends d'ici vous dire : « Le divorce? Tu ne veux donc plus être reçue au Faubourg Saint-Germain? »

Votre mari, *ad æternum*.

GASPARD, comte de Bérillac.

VI

Isaac Panker, à Gaspard de Bérillac.

(Dépêche télégraphique.)

Gendre. Séphora alitée. Maternité imminente. Spirondale rappelé à Londres.

VII

Gaspard de Bérillac, à Isaac Panker.

(Dépêche télégraphique.)

Beau-père. Compliments. Télégraphiez si fille ou garçon.

VIII

Isaac Panker, à Gaspard de Bérillac.

(Dépêche télégraphique.)

Fille.

IX

Gaspard de Bérillac, à Isaac Panker.

(Dépêche télégraphique.)

Pour vous, alors. Embrassez brave jeune mère.

X

Isaac Panker, à Gaspard de Bérillac.

Merci.

XI

Gaspard de Bérillac, à la comtesse Séphora de Bérillac, née Panker.

Vous allez être bien surprise, en ouvrant ce pli, d'y lire la signature du mari honoraire dont le moindre mérite peut-être est de vous avoir laissée idéalement veuve depuis trois ans, le deuil en moins. Nous avons réalisé ainsi tous les

deux le rêve du mariage moderne, sans chaîne, libre des deux parts, simple association d'intérêts, où l'amour ne joue, quand il le joue, que le rôle de la cinquième roue au carrosse de la vie. Vous désiriez être comtesse, vous l'êtes. Je voulais être millionnaire, je le suis, et il semble que, jusqu'au paradis, nous n'ayons plus rien à attendre l'un de l'autre. Je n'ai pas à vous cacher que, moi aussi, j'ai largement usé de l'indépendance dont l'échange de nos apports nous assurait la réciprocité devant notaire. Sans parler de ma petite concierge, aujourd'hui lancée dans le temple de Terpsichore, le nombre de mes coups de canif dans le contrat dépasse celui des vôtres, y compris le canif anglais, et nous devons être à égalité, ou peu s'en faut, dans la course au bonheur hors du devoir. Eh bien, chère infidèle, voici de l'imprévu, pour ne pas dire du fatal : je vous aime.

Oui, moi, votre mari, le pauvre Gaspard dont vous avez oublié jusqu'au visage, puisque à l'Opéra, l'autre soir, vous ne m'avez même pas reconnu dans le couloir des loges. Au salut que je vous ai adressé, vous vous êtes penchée à l'oreille de votre inséparable, et vous lui avez demandé : « Qui est-ce? » C'était moi. Est-ce que vous avez toujours été aussi belle que vous

l'êtes? Ce n'est pas possible, car je ne suis pas aveugle. Je ne vous aurais laissée à personne, et aucun engagement n'y aurait tenu. En vérité, l'aventure est étrange. Au trouble que j'éprouve à vous écrire, j'en arrive à me demander si nous n'étions pas faits l'un pour l'autre et si notre déplorable mariage n'a pas ruiné le plus doux roman d'amour que la nature elle-même avait composé selon ses lois éternelles. Il faut absolument que je vous voie, que je vous parle et que je vous adore. Il y va d'un désespoir dont les conséquences sont certainement à craindre. J'ai une garçonnière rue Bassano, j'y passe mes journées dans l'ombre. Je vous aime. Venez.

XII

Séphora, à Gaspard.

J'irai.

PANJU

CONTE PHYSIOLOGIQUE

PANJU

CONTE PHYSIOLOGIQUE

Avez-vous connu Panju?

Pour ne pas avoir connu Panju, il faudrait donc que vous ne fussiez jamais allé, non seulement au théâtre, mais à un enterrement. Du reste, voici :

Dans son livre fameux, *Paris Inconnu*, Privat d'Anglemont, le bon bohème, n'a révélé que la moitié à peine des métiers extraordinaires que peuvent exercer les déclassés de la société moderne. Il y en a de fabuleux et qui passent l'imagination. Je sais un artiste illustre, membre de l'Institut, et l'une des gloires les plus pures de la statuaire française, qui, à ses débuts, et déjà élève de Rude, gagnait ses quarante sous ali-

mentaires à peindre et vivifier en couleur les yeux des noyés à la Morgue! Comme il le raconte lui-même à qui veut l'entendre, je ne vois aucune indiscrétion à le nommer, il s'appelle Emmanuel Frémiet.

Panju n'était, lui, ni sculpteur ni peintre, il n'était même rien du tout en un temps où, si l'on n'est pas quelqu'un, il faut au moins être quelque chose. Jeté au combat de la vie sans autres armes que le brevet de bachelier, qui est l'*imbelle telum sine ictu* de l'*Enéide*, il avait d'abord « paît » la vache enragée et s'était alimenté de son lait amer. Comme il n'avait pas de profession, il était propre à toutes et ne se refusait à aucune. C'était un grand escogriffe, tout en jambes, long comme le jour sans pain de l'adage, le héron emmanché d'un long cou du fabuliste et qui s'en va je ne sais où, distrait et famélique.

Comment il était parvenu à se marier, c'est ce que je me demande. Toujours est-il qu'il s'était trouvé une femme pour s'accoupler à cette coquecigrue et consentir à s'appeler Mme Panju. Elle lui avait apporté en dot deux établissements prospères, d'ailleurs contigus sur la voie publique : le chalet de nécessité, d'abord, dont elle était gérante et tenancière, puis le

kiosque municipal y attenant, où elle vendait les fleurs de la saison, tant il est vrai que les extrêmes se touchent.

Quant à lui, il avait enfin découvert sa voie dans l'emploi de deux facultés également contraires et parallèles, que le hasard lui avait révélées voici comment. Un soir, au théâtre où il avait conduit sa femme, son hilarité s'était déchaînée avec une force de contagion telle qu'elle s'était communiquée magnétiquement à toute la salle. Elle y avait même décidé du succès, jusque-là incertain, de la pièce. Un pareil rire, irrésistible aux plus hypocondriaques, est sans prix dans le négoce dramatique. A la sortie, Panju avait été abordé par un gros petit homme qui lui avait offert un verre, à lui et à sa dame, selon le rite de l'urbanité démocratique. Or le gros petit homme n'était rien moins que l'entrepreneur des succès au théâtre, vulgo : chef de claque, personnage prépotent et considérable.

— Il y a trois francs pour vous tous les soirs si vous voulez venir me rire comme ça dans la salle, tantôt à une place, tantôt à une autre, selon le public du jour, quelquefois parmi les critiques.

— Ce n'est pas de refus, fit Panju, qui se mit

à gagner quatre-vingt-dix francs par mois au métier joyeux de « chatouilleur » ou « allumeur », car l'un ou l'autre se dit ou se disent. Il y obtint des centièmes. Le moindre calembour sur un pareil terrain y est l'allumette de l'incendie.

A quelque temps de là, le propriétaire de l'immeuble où logeait le ménage rendit à Dieu l'âme la plus vulturnienne qui fut jamais, et il fallut la conduire au dernier perchoir. Panju, derrière le corbillard, conduisait le chœur des locataires, et, sans que personne, et lui-même, comprît pourquoi, il sanglota de la maison au cimetière, tout le long de la route, et de ses deux yeux ruisselèrent des fontaines intarissables. Il connut de la sorte qu'il avait aussi le don des larmes. Le Démocrite, en lui, se doublait d'un Héraclite inné et naturel, d'où il ne tarda pas à tirer encore trois autres livres par obsèques, et, comme il en « faisait » deux par jour, en moyenne, sans épuiser ses wallaces de douleur, il rapporta encore de ce côté du bel et bon argent à la maison.

Je me suis laissé dire que, comme « pleureur », il était plus étonnant peut-être que comme « rieur ». Ça durait tout le temps et les héritiers, confondus de cette résistance lacrymatoire, y allaient souvent d'un petit pourboire qu'il uti-

lisait chez le troquet, conformément à l'étymologie stricte du vocable.

Il n'y aurait pas de déclassés si chacun suivait sa pente et obéissait à la nature. Il est vrai qu'on ne se connaît pas. On n'a que par hasard la révélation de soi-même. Panju était organisé pour rire et pour pleurer tour à tour, en pensant à autre chose. Assis, sa rate se désopilait d'elle-même; en marche, ses glandes se vidaient toutes seules. Il n'était calme, sérieux même, qu'aux côtés de sa digne femme, parce qu'il l'aimait, probablement. L'amour est grave.

L'après-midi, c'est-à-dire dans le repos, entre son service matinal des « Pompes » et celui « vespertinal », au théâtre, il se tenait debout sur ses longues échasses, entre le chalet et le kiosque, et il aidait sa bourgeoise à sa double besogne, elle aussi alternée, — et Panju était heureux.

J'ai toutefois, en bon historiographe, à vous signaler une éclipse physiologique, fort singulière, de cet organisme à deux ressorts. Elle se produisit au théâtre, à son service du soir. On y donnait ce jour-là, en première, je ne sais quelle comédie d'une bêtise exceptionnelle, insondable, apocalyptique, à laquelle enfin, et pour tout dire, le directeur avait collaboré en

personne. Et l'auditoire était morne, si morne que la claque elle-même en était réduite au silence, comme l'arme au pied. Panju dormait, à l'orchestre, entre les critiques, déguisé en ami de l'auteur, et le chef des Romains le foudroyait de regards comminatoires. Tout à coup, au moment où l'ineptie du dialogue, montée au paroxysme, atteignait à l'attentat aux mœurs, un ululement de bête qu'on égorge glaça les spectateurs d'épouvante, et la salle se vida. C'était Panju qui pleurait : il rêvait qu'il enterrait un propriétaire.

Les aliénistes datent de cette méprise le début de l'aliénation mentale qui devait un jour ou l'autre conduire Panju à Sainte-Anne. « Il était humainement impossible, dit le rapport du célèbre spécialiste sur les conclusions de qui le rieur-pleureur fut interné, qu'un individu d'intelligence moyenne pût supporter cette vie en partie double, à peine tenable pour le plus râblé des philosophes. » Et le savant ajoute : « En ce monde, d'ailleurs mal fait, les contingences se reflètent divisément sur l'âme, ou, pour mieux dire, sur le cervelet, en sensation bouffonne ou en sensation lugubre, mais il faut choisir. Le sujet par nous examiné ne choisissait pas; sa morale devait sombrer, et, avec elle, la santé qui

l'étayait, comme dans une maison la charpente étaie la toiture. »

Évidemment.

Un matin, Mme Panju, en se rendant comme chaque jour à ses occupations, fut renversée et foulée par une automobile. On la porta évanouie à son domicile, où son mari, la trouva plus qu'à demi tuée par cette contingence, au retour d'une conduite de corps au Père-Lachaise. Il la regarda mourir sans dire un mot, impassible, comme statufié vivant, et elle lui passa ainsi entre les bras. Et tout fut fini pour lui, sur la terre et dans les cieux, car il l'aimait, vous dis-je. Le jour et la nuit qui suivirent, il resta debout devant elle et pas un mouvement ne décela ce qu'il éprouvait à veiller sa morte. Il ne comprenait pas. Il attendait de comprendre. Il n'avait pas d'organes pour exprimer extérieurement ce qu'il ressentait. C'était comme si le corps lui était sorti de la peau, avec les os, les nerfs et la pensée.

Et puis la pauvre femme fut mise en bière; le cercueil vissé abolit son image; on se mit en route pour le jardin où la terre nous reprend et nous mange, et ce fut en franchissant le seuil de sa porte que Panju roula dans l'escalier en se tordant de rire. On le releva comme pâmé de

joie, on le dressa derrière la voiture funéraire; il se laissa faire sans cesser de rire à gorge déployée, et de ses grandes guiboles d'échassier il suivit machinalement le corbillard de la bien-aimée, en proie à une hilarité épouvantable. Sa raison était décrochée comme la chaîne d'un réveille-matin qui se déroule au milieu des ténèbres.

Il fallut le jeter dans une voiture de deuil pour éviter le scandale, inexplicable aux badauds, de cette allégresse d'un mari qui enterre sa femme, car, comme au théâtre, elle commençait à faire traînée de poudre.

Le lendemain, Panju était reçu d'urgence à Sainte-Anne. Il y rit encore et toujours, inextinguiblement, me disait l'infirmier, et pour le faire un peu pleurer on est obligé de lui chatouiller la plante des pieds.

L'HÉRITAGE DE MOREL BEY

CONTE BOULEVARDIER

L'HÉRITAGE DE MOREL BEY

CONTE BOULEVARDIER

C'était le temps où, fou de symbolisme, je cherchais le tableau définitif de « l'Age d'or ». Ah! que d'esquisses dans mon atelier! Aucune ne me satisfaisait complètement. Il fallait pourtant me décider, on en parlait déjà dans les feuilles. « Ce sera le clou du Salon! » clamaient les nouvellistes.

Je m'arrêtai à une scène allégorique où s'exprimait assez bien l'économie sociale que je professe, car je suis un peintre à idées, le dernier peut-être. Cette scène représentait deux hommes primitifs, tout nus, bien entendu, dans la forêt vierge, dont l'un, le brun et le plus fort, faisait griller sur des fagots le blond et le plus

faible, pour le boulotter, sous l'œil de Dieu. On voyait l'œil de Dieu dans les nuées. Mon idée de l'âge d'or était ainsi fort honorablement rendue. L'âge d'or, ou bon temps de notre espèce, a été l'ère innocente de l'anthropophagie franche et sans codes, naturelle, quoi!

J'allais donc le prouver, la brosse au poing, lorsque, patatras, m'échut l'héritage épouvantable...

Qu'est-ce que je lui avais fait, à cette canaille de Morel bey, pour qu'il me léguât, à moi, sa fortune, et quelle fortune! Nous nous détestions cordialement, oui, et depuis le collège où je lui faisais ses vers latins en échange de mes quatre règles; plus tard, je ne manquais pas une occasion de le larder de mes sarcasmes, de le flageller à plein visage de tous les synonymes du mot voleur, et dans un dur moment, j'avais poussé le mépris jusqu'à lui refuser l'aide de sa bourse.

— Vends-moi un tableau, m'avait-il offert, au prix que tu voudras.

— J'aimerais mieux le crever et crever moi-même.

— Voyons, mon portrait, veux-tu? Je t'en donne cent mille francs!

— Soit, mais assis sur le monceau sanglant des malheureux Fellahs que tu as affamés, rui-

nés et tués pour remplir ton coffre de malversateur éhonté.

Il riait avec des regards de tigre.

— Va, va toujours, grinçait-il! j'aurai ta peau tôt ou tard.

Il l'a eue. Mais quelle vengeance, oh! quelle vengeance!... Un legs de vingt-quatre millions par testament olographe, le misérable!

Recevoir sur la nuque un pareil boulet de vingt-quatre au moment même où l'on s'entreprend à la glorification de l'âge d'or — âge où l'or n'existait pas — et lorsqu'on va rendre à la naïve anthropophagie l'hommage public, allégorique, décoratif même que l'économie sociale lui décerne, c'était pour abattre Hercule. Ajoutez à cela que le notaire, un pince-sans-rire à côtelettes, me félicitait comme pour un mariage, et que devant les clercs béants j'avais l'air d'un monsieur qui a gagné la bataille d'Austerlitz. Je me sentais ridicule à vomir.

— Peut-on refuser l'héritage? dis-je au tabellion.

— On le peut, fut sa réponse. Mais outre que ce serait la première fois depuis la découverte du vieux monde par Adam et Ève, votre refus nuirait à la mémoire du testateur, dont les obsèques, vous le savez, menacent d'être magni-

fiques. Vous passez pour fort honnête homme et le monde entier vous guette au tournant. Réfléchissez.

— Là est précisément l'obstacle. Ce Morel bey a été par excellence le type de l'homme sans foi ni loi du hideux âge de fer. Sa vie n'aura été qu'une filouterie immense, féroce, inhumaine, et près de lui les négriers sont doux et les pirates angéliques. Morel bey fut un fléau d'Égypte.

— Le direz-vous, fit le notaire, et, si vous le dites, à qui le ferez-vous croire? Regardez par la vitre tous ces gens affairés qui courent dans la rue; ils chassent au million, eux aussi; ils seront demain derrière son corbillard. Croyez-moi, votre place est à leur tête!

— Qui? Moi! Vous payez-vous la mienne?

— Un mot alors : pourquoi le receviez-vous dans votre atelier et, qui pis est, pourquoi le tutoyiez-vous?

Je rentrai chez moi avec cette tempête dans le crâne. Que signifiaient-ils, les vingt-quatre millions absurdes de Morel bey, et que disait cette voix maudite d'outre-tombe? Dans la pénombre du soir tombant, l'allégorie de ma toile me semblait moins claire à la fois et plus paradoxale. Si l'Institut comprend, à cause des nus,

le public peut s'y méprendre. Pourquoi : Age d'or? On se boulotte encore les uns les autres. Évidemment. A preuve, dira la critique, toujours à la blague, la vie même de ce Morel bey dont le peintre hérite. Le tableau devenait impossible. J'y renonçai.

La concierge m'avait remis, au passage, un paquet de lettres déjà énorme. Félicitations universelles. Pas une note discordante, même des plus honnêtes, que dis-je, des plus scrupuleux, ceux pour qui l'argent a une odeur, malgré le proverbe. Et les intimes accoururent. Ils étaient extasiés de ma veine, « si méritée d'ailleurs, qui tombait sur le meilleur garçon et le plus talentueux. A la bonne heure, cette fois elle avait ôté son bandeau, l'aveugle Fortune! » Personne ne s'inquiétait de savoir à quel titre j'héritais ainsi d'un Crésus à qui ne me rattachait aucun lien de parenté quelconque. J'aurais donné un million des vingt-quatre pour qu'on me demandât le secret de l'énigme. Était-ce donc si simple? De telles aventures n'étonnent-elles même plus la conscience moderne? Quoi, aucune réserve sur la moralité du testament? Pas un artiste camarade qui m'aimât ou m'estimât assez pour me supposer sensible au scandale de ce legs aberrant? Tous, tous,

tous aplatis devant le veau d'or! Le notaire avait donc raison : « On ne me croirait pas. » Je conduisis les funérailles, tête nue.

C'était accepter publiquement l'héritage. Mais je voudrais bien vous y voir! Qu'il lève la main et se nomme, celui-là qui, en un temps où tout se règle par le seul fatalisme du jeu et où l'on ne vaut que selon sa veine et sa déveine, maintiendrait son âme en équilibre et blanche entre un scrupule d'honneur et vingt-quatre millions, fussent-ils souillés de vol et ensanglantés de meurtre comme ceux de l'abominable Morel bey!

Je me doutais bien que je serais « tapé » et, je vous prie de le croire, je m'y étais résigné à l'avance. Je le fus comme un empereur romain, par tous les moyens insidieux ou comminatoires, connus, inconnus, de l'art de l'être. Les formalités fiscales ou autres retardèrent seules l'imminence de ma ruine. Je calculai qu'en huit jours huit des vingt-quatre millions auraient fondu dans les poignées de mains, à cent francs la poignée, où se taxent les dévouements dits désintéressés. Pour les seize autres millions, je fis établir par un clerc de l'étude qui jonglait avec l'arithmétique le calcul suivant, à savoir que, au prorata de partage égal, les demandes

écrites de secours, souscriptions aux bonnes œuvres, encouragements aux arts, brevets d'inventions, commandites d'affaires, de journaux, statues, prix d'académie, de vertu, de gymnastique, ne laisseraient à chacun des solliciteurs et et à moi-même que la somme de sept francs soixante-dix-sept centimes, sans les frais d'envoi et non portés à domicile. Et je commençai à comprendre la vengeance de Morel bey, avec le sens machiavélique de son infâme : « J'aurai ta peau tôt ou tard! »

Je ne pouvais plus peindre, j'étais sans idées, sans main, sans vue, sans courage, anéanti, vidé, démembré, comme le pauvre cerf cerné par les chiens de meute, qui n'ose plus sortir de l'étang et s'y noie. Je mâchais et remâchais l'opprobre d'avoir été vu par tout Paris, chef découvert, derrière le corbillard de ce coquin avéré, honni pendant sa vie, et couvert de fleurs après sa mort. Les reporters pendaient en grappes de chenilles à ma sonnette. Mon nom flambait en vedette sur les papiers du matin et du soir et rivalisait de majuscules avec celui de l'assassin du jour. Ma cote montait sur le marché des toiles peintes. Nul camarade de Rome ne venait plus, la journée finie, tailler bavette dans mon atelier de multimillionnaire. On me

lâchait comme un galeux. Je n'étais plus du monde où l'on travaille, où l'on rit, où l'on chante, où l'on aime, où l'on vit enfin.

— Tu es trop riche, m'avait dit Gabrielle, ma Mimi Pinson, en me fermant sa porte au nez; tu me fais peur!

Et, en la rouvrant à demi, elle avait posé ce dilemme :

— ...Ou alors épouse-moi!

Épouser Gabrielle, un modèle certes admirable, excepté de vertu, le pouvais-je? J'en avais bien envie pourtant, tant je me sentais triste, embêté et seul dans ma caverne d'Ali-Baba. Mais les vieux, là-bas, au pays, que diraient-ils de ce mariage couronnant cet héritage? Le papa, il ne badinait pas avec l'honneur ni avec son Ordre, dont il avait payé la croix d'une jambe, en 1870, à Sedan. La maman, comment expliquerait-elle au bon Dieu, dans ses prières, la double faute de son enfant bien-aimé, si droit, si fier jusque-là et net comme un sou neuf de toute vilenie? Ils en mourraient tous les deux de ce mariage... et de cet héritage donc!

Je courus chez le notaire.

— Où en sommes-nous? lui demandai-je.

— Oh! pas si vite, sourit-il dans le bronze-

de ses côtelettes. Les formalités de succession sont lentes. Vous en avez encore pour deux bons mois avant d'entrer en jouissance. Mais si vous avez besoin d'argent, le plus juif vous en prêtera sans crainte.

— Je n'ai pas besoin d'argent, au contraire. Je n'en ai même jamais eu besoin, étant artiste et gagnant largement ma vie par mes travaux. C'est de cela que le lâche Morel bey a voulu se venger; il m'enviait, le malheureux; j'étais plus riche que lui et ses vingt-quatre millions ne lui procuraient pas autant de joie que la bonne pipe que voici et que, la séance finie, je bourre, allume et fume à la gloire de Rembrandt, du Léonard et de Watteau.

— Je vous avertis, dit le notaire, qu'à votre défaut la fortune de feu Morel bey retourne à l'État.

— Une restitution alors? Qu'elle y retourne!

Je revins, léger, à l'atelier et l'y repris mon « Age d'or ». Mais je l'ai appelé l' « Age de fer », parce que les quatre âges sont le même et que l'anthropophagie est éternelle en société.

UN MARIAGE D'ARGENT

CONTE DE BONNE FEMME

UN MARIAGE D'ARGENT

CONTE DE BONNE FEMME

— Si tu ne l'aimes pas, pourquoi l'épouses-tu?

— Parce qu'il a cent mille livres de rentes.

— Alors, tu te vends, Sibyle?

— Que veux-tu, Léna, c'est la vie.

— Et ton flirt, le pauvre Gontran?

— Je ne lui ai rien promis. Ce n'est qu'un flirt. Et puis... on se retrouve, n'est-ce pas? Le mariage, c'est la liberté!...

Les palmiers de la jardinière avaient un peu remué, comme au souffle d'une baie subitement ouverte, et Alexandre Bernard parut. C'était le futur de Sibyle. Avait-il entendu le dialogue des jeunes filles? Léna l'a toujours pensé, mais

rien ne le décelait dans ses gestes ni sur son visage.

— Mademoiselle, sourit-il en offrant le bras à celle qui allait être sa femme, c'est le tour de Caruso. Il va chanter. Venez.

Et ils rentrèrent au concert, dans le grand salon où le Tout-Paris financier, politique, industriel et artistique faisait cohue.

Sibyle d'Endersac était une admirable blonde. Orpheline à quatorze ans de père et de mère sans fortune et recueillie par sa grand'mère maternelle, vieille dame très douce et très pieuse, mais dont l'âge affaiblissait de jour en jour les facultés, elle s'était élevée toute seule, et fort mal, ou fort bien, selon les idées que l'on a, anciennes ou modernes, du rôle de la femme dans le combat social des sexes. Pratique, délibérée, « d'attaque », selon la définition qu'elle donnait d'elle-même, elle réalisait ce type de la vierge idéale du féminisme, pour qui l'amour est le danger et à qui Dumas fils a trop appris qu'elle est, elle aussi, capitaliste. « Il a cent mille livres de rentes », avait-elle dit à Léna, et, avec un coup d'œil à la glace, elle avait conclu mentalement : « Ça vaut ça », sans y surfaire d'ailleurs.

Quant à Alexandre Bernard, inutile de le dépeindre, ce récit le fera connaître. Il l'aimait,

sans nul doute, de toute son âme, une âme assez fière, comme vous aliez voir.

Les deux rites du mariage accomplis, mairie et église, sans parler de la séance de contrat chez le notaire, Sibyle avait été ramenée par sa grand' mère à l'hôtel Bernard, parc Monceau, transformé en résidence princière, encombré de présents de noce et monté d'une domesticité complète. Elle y entra comme dans un rêve. Sa chambre à coucher était celle d'une fée et jamais lit, autel d'amour, ne fut plus voluptueusement paré pour le sacrifice à la Vénus conjugale. Il l'y avait conduite par la main jusqu'au seuil, et, la laissant là, s'était retiré discrètement, sans mot dire. L'aïeule présida seule à la toilette de nuit, dont l'entreprise était le début expert et resta le chef-d'œuvre de deux soubrettes qui semblaient avoir appris leur art dans les gravures galantes du dix-huitième siècle. Puis elles s'éclipsèrent, laissant Iphigénie sur le bûcher, tandis que la bonne grand'mère, selon l'usage matronal, se penchait à l'oreille de la victime pour lui expliquer l'holocauste. Il va sans dire que la vierge féministe idéale lui éclata de rire au nez dès les premiers mots :

— Embrassez-moi, grand'maman, et allez-vous-en, je n'ai pas peur, je sais.

Cinq minutes après, à une petite toux sous la portière, elle répondit par un « Entrez » très brave.

Alexandre était en costume de voyage.

Elle se dressa, béante, dans les dentelles.

— Oui, fit-il, c'est très simple, vous désiriez ma fortune, vous l'avez. Mon seul regret est qu'elle ne soit pas encore, et telle quelle, au taux de votre beauté. J'espère un jour y atteindre, et c'est dans ce but que je pars. Adieu, madame, et dormez bien.

La stupeur avait immobilisé Sibyle. Elle demeurait écrasée sous les courtines comme par la chute du ciel de lit. Elle se reprit pourtant sous l'injure d'homme à femme dont elle était souffletée en sa demi-nudité dédaignée. « Je croyais que vous m'aimiez », jeta-t-elle, trouvant ainsi d'instinct la seule réplique opportune et qui pût arrêter le fugitif, déjà à la porte. Elle l'y arrêta, en effet. Il revint à elle, et, d'une voix que l'émotion rendait comme solennelle dans la tendresse, il s'exprima en ces termes :

— Je ne rétracte rien de mon premier aveu. Je reste fidèle à mon serment. Je vous aime aujourd'hui autant qu'hier et que demain. Ma vie est à jamais nouée à la vôtre. Tout est dit, tout est fait, tout est irrévocable, mais

vous ne m'aimez pas. Non seulement je le sais, mais je le sens, car la nature ne trompe pas. Dans ces conditions, il serait du dernier des lâches d'user des droits que la loi seule me confère et que je ne puis tenir, étant honnête homme, que de l'amour, ou plutôt de la réciprocité de désirs qu'il décrète. Vous possédez du pauvre Alexandre Bernard tout ce qui, de lui, vous tentait : le millionnaire. L'époux était de trop dans le marché; je le retire. Le seul lésé, je pense, dans l'affaire, c'est moi, puisque je vous aime.

— Ah! monsieur... l'affaire... le marché... quels mots!... Et comment me traitez-vous donc? Suis-je une fille?

Et hors du lit, cette fois enveloppée et voilée d'un peignoir où s'épandait sa splendide toison d'or de jeune lionne, elle allait, irritée et défaite, dans la honte de la chambre nuptiale.

— Est-ce moi qui ai inventé le mariage? Si je ne vous aime pas, est-ce ma faute?... J'étais pauvre, et vous le saviez.

— Sibyle, lui dit-il doucement, je vous aurais épousée riche, mais j'eusse tout de même attendu.

— Quoi?

— D'être aimé.

Et sur ce mot, qui posait si nettement le problème, il lui baisa la main et regagna la porte.

— Où allez-vous? lui cria-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Où vous écrire?

— Chez mon notaire.

Alors, au bruit de l'automobile qui l'emportait loin d'elle, Mlle d'Endersac se trouva seule, libre, opulente, selon le rêve nouveau du beau sexe affranchi, et maîtresse de son corps et de son âme, sans avoir même eu à les racheter par l'holocauste de sa précieuse virginité.

Le phénomène social auquel les femmes s'habituent le plus vite, c'est la fortune, et quand il se double de celui du veuvage, à dire d'expertes, c'est du nanan! Pendant les premiers temps de cette double béatitude, Sibyle n'en perdit pas une friandise. Dans ce délicieux hôtel du parc Monceau, où tous les luxes avaient été accumulés pour elle, elle ressemblait à un écureuil lâché dans une serre exotique et qui se pend, une à une, à toutes les branches aromatiques et dansantes. Il n'avait pas été bien difficile de duper la vieille grand'mère, de plus en plus déclinante, sur l'absence prolongée du mari et ses causes. Léna s'en inquiétait davantage et elle finit par obtenir confidence, avec

promesse de secret, des péripéties de la décevante nuit de noces. Un soir, à l'heure violette où le parc s'efface dans la brume d'améthyste qui est le voile de la mélancolie, Sibyle lui avoua qu'elle s'ennuyait à périr.

Elle ne savait elle-même ce qu'elle avait, mais les jours et les nuits lui étaient interminables. Oui, l'adage avait raison, qui dit que la richesse donne tout, excepté le bonheur. D'ailleurs, elle n'avait aucune nouvelle de son mari et ne savait pas où il pouvait être.

— Si tu t'en préoccupes, fit Léna, demande-le à son notaire.

— C'est déjà fait, mais il y a un mot d'ordre, évidemment, car il a feint de l'ignorer.

— Écris-lui.

— La première, jamais! Pardonne-t-on de telles injures?

Il sautait aux yeux qu'elle ne pensait plus qu'à lui. La confidente ne s'y méprit point, étant du sexe, et, pour s'en assurer, elle eut l'idée de lui parler de son flirt.

— Sais-tu qui j'ai rencontré, hier, à ta porte? Gontran!...

— Quel Gontran? releva Sibyle.

Et Léna fut fixée; elle aimait son mari, la malheureuse, malgré l'injure, à cause de l'in-

jure peut-être. Et si la jeune fille s'était cachée, la nuit, dans la chambre nuptiale honteuse, elle aurait entendu la vierge veuve sangloter sur la couche déserte et appeler son Alexandre, car elle lui avait écrit, bel et bien, et il n'avait pas répondu.

Ce fut le lendemain que Sibyle retourna délibérément chez sa grand'mère. Elle y reprit sa chambre, ses robes modestes et son train de demoiselle pauvre. Elle s'était couverte du prétexte de soigner la vieille dame, parvenue aux confins de sa vie, et qui bientôt s'éteignit entre ses bras. Mais, la morte ensevelie, elle resta dans l'appartement familial, au milieu des choses aimées depuis l'enfance. Hélas! elle y cherchait la Sibyle d'autrefois, la conquérante « d'attaque », prosélyte des idées modernistes sur l'égalité rivale des sexes, la capitaliste peureuse de l'amour que son miroir encadré de mousseline blanche ne lui reflétait plus.

Un jour, elle reçut du notaire un billet où il la priait de vouloir bien se trouver « chez elle » pour affaire d'importance. Elle lui manda aussitôt que, décidée à ne plus remettre le pied à l'hôtel Bernard, elle l'attendrait « chez elle », en effet, soit au logis grand-maternel, jusqu'à la tombée du jour. Mais il ne vint pas. Alors,

anxieuse, elle alla au rendez-vous. Ah! mon Dieu! lui était-il arrivé quelque chose!

Rien de changé. Tout est dans l'ordre ordinaire, objets et gens. Elle entre, elle monte, elle traverse les salles, personne. Que se passe-t-il donc? Voici la porte de la chambre à coucher, sous les lourdes tentures qui la drapent. Elle les écarte. Un homme est là, devant le lit conjugal, à genoux, comme en prière.

— Alexandre, je t'aime!

Ils sont aux bras l'un de l'autre, enlacés, éperdus, heureux comme au paradis.

— Pardon, pardon... Je serai ton éternelle servante.

— Mon éternelle maîtresse, Sibyle.

JULIE

CONTE MÉLANCOLIQUE

JULIE

CONTE MÉLANCOLIQUE

Je n'ai rien vu de plus inconsolable que le malheureux Eusèbe Glandier lorsque le bon Dieu lui reprit, oh! si cruellement, sa chère femme Marguerite. Je me demande encore comment il ne succomba pas lui-même au désastre. S'il ne lui était pas resté de leurs amours une charmante petite fille en qui sa mère promettait déjà de revivre, je ne doute pas que le bureaucrate se fût brûlé la cervelle pour en finir d'une vie désormais intolérable.

Lorsque nous lui disions, et c'était bien pour lui dire quelque chose, que son malheur n'était pas unique sur la terre et qu'il était plus d'une fois arrivé que d'excellentes épouses, voire de

mauvaises, précédassent leurs époux au paradis, il nous regardait, hébété, et il répondait en secouant la tête :

— Si vous croyez que ça me console!

Ce qui était l'évidence même.

La fillette avait deux ans à peine. On l'avait appelée Julie, du nom même de sa tante, sœur cadette de Marguerite et qui avait voulu la tenir sur les fonts, à titre de marraine. De telle sorte que, tout naturellement, le veuf lui avait commis le soin de l'enfant.

On ne pouvait pas dire de Julie qu'elle fût laide, mais, vraiment, elle n'était pas jolie. Il semblait que l'aînée eût accaparé tous les attraits de la famille. En revanche, la déshéritée était bonne personne, fort brave au labeur et douée de ces vertus d'intérieur qu'on recherchait jadis pour le mariage du vieux jeu. Aussi personne n'avait jamais songé à demander sa main. Elle s'était donc résignée, non sans larmes secrètes, à n'être point aimée, et elle avait concentré toutes les tendresses de son âme déserte sur le petit être au sourire angélique dont une fatalité l'improvisait mère.

Quant à son cher beau-frère, elle ne pouvait pas le sentir.

Outre que leurs atomes crochus ne s'accro-

chaient pas du tout, Eusèbe, il faut le reconnaître, réalisait exactement la physiologie darwinesque de la bête lourde et maussade qu'on appelle le rond-de-cuir, le plus embêtant des mammifères. Maniaque, ronchonneur, vétilleux, il avait le calembour permanent et le domino fanatique; mais pour le reste du temps, c'était le bâton à glu du proverbe. Seule, et pendant la lune de miel, Marguerite l'avait un peu décrotté de son insupportable caractère. Qui dira la servitude bureaucratique et à quel prix un homme libre se vend, pour le pain, à l'État? Le diable même, dans ses achats d'âmes, est moins exigeant, et il se paie des damnés à meilleur compte.

Ce qui, de son beau-frère, irritait le plus Julie, c'était sa manie des boulettes. Eusèbe, à table, ne mangeait que la croûte des pains et, de la mie, il pétrissait sans relâche des billes de pâte dont il bombardait les objets et les gens. Tout lui était cible pour cette artillerie, mais surtout les bouts du nez au milieu des visages, but idéal, toujours visé par le ressort du pouce et de l'index. Il en mettait dix sur quinze par repas dans le mille, soit de face, soit de profil; on n'avait pas le temps de se retourner, et les ratés allaient dans l'œil. « C'est de cela que ma

sœur est morte, disait Julie, il l'a fusillée. »

Aussi que devint-elle lorsque l'artilleur, un soir, quand la petite fut couchée, lui demanda de remplacer tout à fait Marguerite auprès de l'enfant et de lui-même, soit, en un mot, de devenir la seconde Mme Glandier.

— Julie, fit-il, j'ai attendu pour vous parler que le temps du deuil fût expiré, mais je vous transmets le vœu suprême de notre chère morte. Elle m'a fait jurer de ne me remarier qu'avec vous, à cause de la fillette, je pense, et pour qu'elle soit élevée par la seule personne qui puisse lui rendre sa mère.

Et, ce disant, il lui darda une boulette qui, mal dirigée, car il était ému, ne l'atteignit que dans la bouche, grande ouverte par la stupeur. Julie la cracha, se leva sans répondre et s'en alla pleurer dans sa chambre. Deux mois après néanmoins, elle était la seconde Mme Glandier et la fillette l'appelait maman. Elle ne s'était sacrifiée que pour avoir cette joie, ne l'espérant point d'une autre aventure, puisque, pauvre et peu attrayante, elle était dévolue au culte de sainte Catherine.

Le mariage n'avait offert d'autre singularité que d'être bâclé en dix minutes par l'adjoint du maire de l'arrondissement, à l'heure où les

adjoints ont faim, c'est-à-dire quand l'horloge qu'ils portent dans l'estomac, sous l'écharpe tricolore, leur sonne le déjeuner. Sur les verres ovales des lunettes du magistrat Eusèbe avait irrésistiblement pointé quelques munitions de réserve — il en avait toujours de sèches dans les poches — et l'on était rentré chacun chez soi, conjoints et témoins, vaquer au trantran de la vie.

Puis, à la nuit venue, Julie, sans ardeur, mais sans résistance, s'était soumise au sacrifice qui consacrait son dévouement et commençait son martyre.

N'aimant pas et n'étant pas aimée, tout lui était à peine et à corvée dans le ménage, sauf la mignonne poupée que lui avait léguée Marguerite avec la douce mission maternelle qui lui incombait de ce legs. Elle se prit à l'adorer comme furieusement, jalouse même de son père, au point de la lui arracher quand il la prenait sur ses genoux pour l'amuser : « Vous l'embêtez, lui criait-elle, comme tout le monde, du reste, avec vos « à peu près » qu'elle n'est pas en âge de comprendre. Laissez-la donc, ou chargez-vous-en tout à fait. Moi ou vous, choisissez. »

Mais le choix n'était pas possible. Outre qu'il partait à son bureau à huit heures du matin,

il n'en revenait qu'à six heures du soir et, de huit à neuf, il y avait la sacro-sainte partie de dominos sur laquelle rien ne pouvait prévaloir, fût-ce la fin du monde! Enfin, Julie avait raison : il ne savait pas amuser la petite. Elle ne mordait pas au jeu des boulettes et n'arrivait pas à former, du pouce et de l'index de sa menotte, la baliste atavique des Glandier. Il s'en désintéressa, la lui laissa et, de ce jour, s'invétéra à l'estaminet. A plusieurs reprises, il en revint à demi-gris, ayant perdu des tournées. Il manqua son bureau, lui, un réveille-matin fait homme! Et les scènes succédaient aux scènes, grandissantes, amères, injurieuses. Eusèbe se révélait méchant. Enfin il la battit, comme un maçon, ignoblement, avec un jonc à taper les habits et les meubles, — et la haine fut entre eux.

Le lendemain de ce jour néfaste, Julie, en habillant la petite, songeait au moyen de s'enfuir avec elle. Elle se jurait de le trouver, car il doit y en avoir dans une société bien faite, lorsqu'un officier de cette société — un huissier en est un — lui remit, au nom d'icelle, un papier timbré du sceau de la Loi d'où il résultait que, loin d'être mariée avec le veuf de sa sœur, elle n'était que sa concubine.

Ils avaient oublié, en effet, l'un et l'autre de

se prémunir, avant leur union, de la dispense dûment légalisée qui permet, moyennant redevance, à un beau-frère, de convoler avec sa belle-sœur. L'adjoint affamé avait lui-même négligé de s'enquérir de leurs liens de parenté, et sous ses lunettes mitraillées de boulettes, il avait commis celle de conjoindre « à l'œil » un couple qui ne pouvait se reproduire qu'en casquant. Or, il y avait quatre mois qu'entre Eusèbe et Julie cette reproduction était à essai et exercice, et la seconde Mme Glandier y avait même perdu cette fleur de son corps virginal qui est le capital des jeunes filles pauvres.

— Je ne vous cache pas, madame, ou plutôt mademoiselle, que le papier que j'ai l'honneur de vous remettre, et dont le coût est de huit livres et quelques liards, n'est rien moins que la copie exácte du jugement du tribunal civil par lequel votre mariage, entaché de faux et frappé de nullité, est tenu pour non avenu par l'Empereur Napoléon Ier lui-même.

Et l'huissier lui cita l'article et son numéro.

— Vous êtes donc libre, ajouta-t-il, avec le sourire des porteurs de bonnes nouvelles; tous mes compliments.

— Qu'ai-je à faire? demanda-t-elle.

— Point de conseil à vous donner. Mais vous

pouvez vous remarier, en payant, ou ne point vous remarier en ne payant pas. De quelque côté qu'on la regarde, votre situation est charmante. Je n'en sais pas de plus féministe.

— Me remarier, avec qui?

— Avec votre concubin ou avec un autre, à moins que vous n'en ayez assez de l'expérience. J'ai l'honneur de vous saluer.

Si elle en avait assez, de l'expérience! Il l'avait battue, comme un maçon, vous dis-je, et ça, c'était le comble et la fin. Le vase d'amertume débordait. Elle n'attendrait même pas sa rentrée pour en jouir, de cette libération providentielle que Marguerite lui avait, là-haut, obtenue du Dieu juste et miséricordieux. Ah! plus d'injures, de sévices, d'à peu près ni de boulettes.

Et l'enfant?

Il était à lui, non à elle. Le lui prendre, c'était voler. Eh bien, il n'y avait qu'un seul parti honnête à adopter, laisser la petite à son père et s'en aller rejoindre sa sœur aînée là où elle était par le chemin qui marche et y conduit, la Seine. Tout valait mieux que d'épouser deux fois un pareil homme!...

C'est pourtant ce qu'elle a fait, la pauvre fille, car, au moment où elle embrassait pour la der-

nière fois la chère blondinette, un autre enfant, le sien, celui-là, s'annonça par quelques heurts à la cloison abdominale, et il voulait vivre, ce jeune Glandier, et jeter des boulettes. Car il faut bien que la nature en fasse, des bureaucrates, dites?

LE CAS D'HILAIRE LE GAY

CONTE DROLATIQUE

LE CAS D'HILAIRE LE GAY

CONTE DROLATIQUE

Je n'ai jamais connu personne d'aussi jovial que cet Hilaire Le Gay, deux fois le bien nommé.

A ceux qui nient la prédestination je le cite souvent en preuve. Ce n'est pas sans arrêt de la Providence, croyez-le bien, qu'à la patronymie héréditaire de Le Gay s'adjoint le prénom baptismal d'Hilaire. Il y a là un « Dieu le veult » devant lequel il ne reste qu'à se signer humblement. L'homme ainsi binommé est condamné au rire éternel. C'est pour lui que Bossuet a fulminé son terrible : « Malheur à ceux qui rient! »

Les zélateurs de l'atavisme, science exacte jusqu'à nouvel ordre, ne laisseront pas de vous

dire que, plus qu'assurément, la race des Le Gay s'appelait Durand, Martin ou Benoit au temps des druides, et que le sobriquet s'attacha à elle, de père en fils, à cause du tempérament facétieux et jubilatoire qu'on s'y transmettait à travers les âges.

Hilaire en donnait la même explication, du reste.

— Il est constant, certifiait-il, que l'an mille, qui faillit être celui de la fin du monde, le Le Gay du temps se tordait de rire sur le mont des Martyrs, aujourd'hui Montmartre.

— Mais de quoi se tordait-il, votre aïeul?

— On n'a jamais su, et on ne saura jamais. On se tord pour se tordre dans ma famille. C'est comme dans la gendarmerie de la chanson.

Ainsi raisonnait-il de son mal originel, dont il était conscient et parfois même désolé. « Que voulez-vous, déplorait-il, j'ai tout le temps dans les souliers quelque chose qui me chatouille la plante des pieds. »

C'est pourquoi Hilaire n'assistait à aucunes obsèques, non pas certes qu'il fût insensible aux douleurs humaines, mais parce qu'il avait peur d'en rire, tout simplement, comme son aïeul, de la fin du monde. « Ah! la comédie de la mort, ha, ha, ha, sa mise en scène et ses intermèdes!

Le croque-mort, corbeau bouffon, qui croasse et sautille, en queue de pie à tout faire, et en cravate blanche à tout célébrer, hé, hé, hé!... Les têtes d'héritiers quand ils sont plusieurs, hi, hi, hi! Et la blague des fleurs, des énormes charretées symboliques de fleurs, enrubannées, ho, ho, ho! Et la file des voitures d'amis, toutes vides, derrière le corbillard, hu, hu, hu. Et la haie des badauds pieux qui s'en f...ichent, du machabée, comme de feu Colin Tampon! Irrésistible, n'est-ce pas! Alors, vous comprenez, je m'en prive, des enterrements, *homo sum !* »

Mais Hilaire Le Gay ne fuyait en somme que la grande farce finale, et, pour toutes les autres fêtes de la vie, il laissait sa rate, sa bonne rate gauloise, se désopiler à flots et à cascades. Tout lui était à rigolade. Comme un réveille-matin qui se déclanche, il commençait à rire dès l'aurore en passant sa culotte. Il avait été forcé pour se raser de recourir au rasoir mécanique, tant sa tête l'amusait dans sa glace. Son rire, je me hâte de le dire, n'était pas maladif, chiqué et « comprachiqué » comme celui du Gwinplaine de Victor Hugo; c'était le rire sain, de franc aloi, communicatif, ethnique, des maîtres, le rire en O, qui est le bon, dont la grimace sonore élargit la gueule, distend la bouche jus-

qu'aux oreilles et fait reparaître le singe sous l'homme. La bouche d'Hilaire Le Gay était vraiment l'organe de sa fonction; elle justifiait la théorie de Lamarck et de Darwin, on sentait que vingt siècles de joie l'avaient formée, et on se demandait ce qu'y faisaient les dents, incisives ou canines.

Mais c'est surtout aux mariages, église ou mairie, que cette bouche était, comme disent les savants, déterminante.

Car, s'il n'allait pas aux enterrements, il allait à tous les mariages, quels qu'ils fussent, riches ou pauvres, d'inclination ou de raison, y fût-il prié ou non prié, avec un zèle de fonctionnaire, et il y apportait sa magnifique gaieté de vieux répertoire. Il ne manquait à l'une de ces cérémonies que si elle coïncidait avec une élection municipale, parlementaire ou sénatoriale, parce qu'alors il donnait la préférence au jeu de l'urne, incomparablement plus drôle encore.

Or il advint ce qui, de toute éternité, devait advenir, qu'Hilaire Le Gay, à son tour, se maria. Je ne vous dirai pas, n'en sachant rien moi-même, par quelle combinaison d'étoiles folles, se produisit ce phénomène; toujours est-il qu'un matin de mai, mois du renouveau, il se

vit, au réveil, légalement et cultuellement uni à une jeune personne fort jolie, aussi brune qu'il était roux, et dont tous les attraits semblaient comme voilés par une mélancolie d'ange exilé du paradis.

Nous avions bien tous observé, à la mairie comme à l'église, que, pour la première fois, Hilaire ne riait pas à un mariage. Mais nous avions attribué ce miracle à la toute-puissance de l'amour qui présidait en effet à une union où tout nous restait incompréhensible. C'est, nous disions-nous les uns aux autres, le temps de lune, celle dite de miel, à passer, et l'atavisme rendra la fonction à l'organe. Il re-rira. Le bon Gaulois qui nous confessait un jour « ne voir que coups de pied au... derrière dans la société et dans la nature » ne doit pas, ne peut pas, se laisser couper le sifflet par une femme triste. Lamark et Darwin s'y opposent, et, sans descendre à ces profondeurs scientifiques, Molière est là, assisté de Regnard, génies idiosyncrasiques de notre race, pour nous dire que jamais le sacrement n'a abattu un honnête homme sous le ciel de France.

Cependant la lune de miel passa, emportant son miel, puis d'autres lunes encore, et personne ne vit Hilaire Le Gay re-rire. Où était cette

grande allégresse philosophique qui, sur le mont des Martyrs, avait fait front, l'an mille, au cataclysme universel? Est-ce que la nature allait recoudre cette bouche de joie aux bords de laquelle les oreilles se penchaient d'elles-mêmes pour entendre le bruit de gorge déployée?

A l'un de nous qui l'avait rencontré, dans un couloir de théâtre, à l'un de ces drames qu'il égayait jadis de sa rigolade contagieuse et pendant lequel il n'avait pas « ôté son bonnet de nuit », il avait assuré qu'il était très heureux, malgré l'apparence, que son mariage comblait tous ses vœux, que jamais il ne s'était si bien porté et que le drame était admirable. Il y avait dans les choses de ce monde, avait-il dit, une gravité dont il ne se doutait pas quand il était libre et garçon. Quant à la société, elle était certainement beaucoup mieux faite qu'on ne voulait bien le dire. Il pensait plus de bien encore de la nature, dont le chef-d'œuvre était la femme. Et il avait montré la sienne.

A deux mois de là, Hilaire Le Gay était mort.

La nouvelle nous en vint par les journaux, foudroyante. Il relevait en effet du tout-Paris par cette gaieté fameuse qui faisait de lui le

type de l'optimiste pratiquant. Mort, qui, lui, Hilaire Le Gay, était-ce imaginable! Et de quoi?

Voici. Un soir, en rentrant chez lui, après une très bonne journée où il avait gagné à la Bourse tout ce qu'il avait voulu, il avait, en poussant du pied le paillasson de sa porte, trouvé et ramassé un papier déchiré en quatre, d'où il résultait, pour peu que l'on sût lire, que Mme Hilaire Le Gay lui en plantait de hautes et de larges comme le cèdre du Jardin des Plantes. Et non seulement elles étaient telles, mais leur greffe frontale datait du premier jour et anticipait encore sur la floraison de l'oranger symbolique dont elle avait tressé les fleurs virginales en nuptial diadème.

Alors Hilaire re-rit, et de quel re-rire! Telle une écluse rompue, sa rate s'était, d'un coup, désobstruée à longs flots, et elle se vidait en une sorte de glouglou spasmodique dont la sonorité ne peut être rendue que par le dissyllable où se résume toute la gaieté française :

— Co...cu...co...cu...co...

Et ce fut en râlant cette onomatopée fondamentale, premier et dernier mot du grand comique classique et par conséquent de la vie, qu'il rendit à Dieu son âme docile.

Mais le médecin, appelé en toute hâte, et sans ressources devant ce cas prodigieux, ne put jamais lui refermer la mâchoire. De telle sorte que pour l'éternité Hilaire Le Gay rit encore dans le sein de la nature, au pied du mont des Martyrs.

LE RÊVE DE L'AUTO

POÈME EN PROSE

LE RÊVE DE L'AUTO

POÈME EN PROSE

Si tu veux, faisons un rêve...
(Victor Hugo.)

Écoute, mon auto, fuyons.

Les champs sont en fleurs et les bois en feuilles. Jamais printemps ne fut plus doux. Char de joie et de liberté, emporte moi hors de la ville.

Sur les pelouses du jardin de France, ourlées de primevères, les rivières lumineuses, en robes d'argent, vont visiter les collines, et ces châtelaines, dames posées, font la révérence aux vagabondes.

Il n'est village qui ne se poudre à la maré-

chale de la neige odorante des acacias. Les murs des vergers débordent de lilas. De drôles de petits amandiers surgissent au milieu des troupeaux de moutons. Ils sont roses. On dit trop de mal de Florian et de Watteau. Il y a des houlettes enrubannées. Nous passerons, mon auto, entre des tapisseries de pastorale. C'est en mai que la nature évente et tend ses hautes lices aux bords des routes. Voilà pourquoi elles sentent le camphre.

Fuyons, ma belle auto, courons vivre. Oh! sortir de l'ombre que projette, toile d'araignée infâme, la Tour babylonnienne d'Eiffel...

Nous passerons vite, si tu veux, à travers la lèpre des paysages suburbains qui sont autant de maladreries. Enjambons les coteaux de tessons de bouteilles!

Les aimes-tu, les grands tuyaux briquetés, fûts sans chapiteaux de l'architecture usinière, qui fument et floconnent comme des pipes de cyclopes? Moi, pas beaucoup. Ils encerclent la cité d'une éternelle forêt qui brûle. C'est là que tu es née, mon auto, je le sais. Ne te retourne, ni détourne, en avant!

L'air s'allège et s'épure. Quel chamaillis d'oiseaux dans la cage bleue sans grilles! L'hiver ne les a donc pas tous tués? Il y en a donc tou-

jours? Ah! cette vermine de l'azur, comme disait Courbet! Et ça fait son nid partout!

*
* *

De clocher en clocher, où les coqs en girouettes virevoltent à la brise, nous filons, en courriers diplomatiques, sans messages, comme si nous portions les férets de la reine. C'est le train de bride abattue. « Nous crevons des chevaux » vieux style. C'est bien pour le plaisir. Les coqs des clochers en restent aphones. Il est vrai qu'ils sont en cuivre, en cuivre, en cuivre, et ce n'est pas amusant d'être... Bête de chanson, que me veux-tu? Mais j'en ris pourtant. Question de plein air, l'élément d'allégresse.

Ce qu'il y a de sublime en toi, mon auto, c'est que tu me révèles ma patrie.

Elle n'est pas grande sur la boule du monde, mais de toutes les générations qui s'y sont succédées, depuis les druides jusqu'au bon Fallières, celle qui est animée aujourd'hui de la vie est la première qui ne s'en ira pas sans avoir connu sa terre natale.

Je date ma jeunesse d'un temps où le voyage à Saint-Cloud était un événement de famille et le voyage à Dieppe une grosse aventure. Ne

croyez pas que ce soit si loin que vous l'imaginez. Il y a quarante ans, l'homme de Paris qui avait vu la Bretagne était taxé de voyageur, et il en racontait ce qu'il voulait. Où sont aujourd'hui les menhirs? A la distance de deux ou trois cigarettes.

Vole, mon auto, et guéris un vieux sédentaire du mal atavique, le mal assis.

« Français : homme décoré qui ne sait pas la géographie. » Telle était hier encore la définition, aussi exacte que facétieuse, du « cul-de-plomb » des Gaules, et les sociologues vous diront que les chemins de fer eux-mêmes n'avaient que fort peu modifié le tempérament casanier de la race. Ils aidaient aux relations de toutes sortes, assurément, mais ils influaient à peine sur ces mœurs de coin du feu, où d'ailleurs nos lois centralisatrices nous refoulent comme le chien que tu vois dans ce pré, mon auto, rabat ces brebis autour de la maison du berger.

*
* *

En ethnologie, on ne peut mettre au compte du rail-way que la création de la villégiature, si c'en est une que le retour à la vie féodale de la grande et petite châtellenie, pendant les beaux

mois de l'année. La voie ferrée mène aux villas, sans plus. L'automobile nous a donné : la route.

La route, c'est toute la patrie.

Je te le dis, mon auto, sous la voûte profonde de cette forêt superbe où tu modères ton allure pour me laisser admirer les jeux de la lumière dans la nef verte, comme une rosace en cathédrale, la route c'est notre Eden nouveau et nous te le devons.

Voiture de liberté, de solidarité, de vrai civisme même, si le civisme n'est que de la fraternité en exercice, tu en feras peut-être, un jour ou l'autre, plus que monarchies et républiques, pour la fusion des races et la paix du monde, et, en attendant, tu nous unis. Découvrons nos provinces, leurs beautés insoupçonnées, leurs richesses délaissées, et le trésor vigintiséculaire que la nature et le génie y ont entassé pour les ingrats que nous sommes, ou les aveugles.

O mon auto, enlève-moi, comme un amant enlève sa maîtresse au cloître, libère-moi, aère mon âme étouffée sous les rêves et les tâches. Des ailes.

Où allons-nous?

* * *

Je ne sais et n'importe. Prenons à droite, prenons à gauche, comme les zingaris, à l'aventure.

Tout embranchement est le bon qui mène à des blés, des pommiers et des vignes. Tout village est charmant dont les seuils encadrent des enfants sains et gais. Toute auberge m'est de choix dont l'enseigne sonne un nom de France et la devise en jeux de mots des renommées hospitalières.

Poussons droit à la prairie de « chez nous » où dorment et ruminent les vaches blondes, brunes ou rousses que les Troyons ont portraiturées comme Rubens ses belles Flamandes.

Il est certain que nos grands peintres, si loyaux et si candides aussi, n'ont pas menti dans leurs toiles et que notre terre est la plus variée sous les gazes bleues du ciel qui la drapent. Les étangs du père Corot sont vrais et frémissent, comme il le dit, à l'aurore. Les sous-bois de Théodore Rousseau n'ont rien d'inventé ni de paré et nous en traversons de tels à chaque tour de roue.

Les rivières copient Daubigny et c'est sur des modèles de Diaz que les vieux parcs entrevus se dessinent sur notre rétine au passage. Tu roules, mon auto, dans des François Millet réalisés. D'honnêtes gens, ces maîtres.

TYBALD

CONTE POSTAL

TYBALD

CONTE POSTAL

Charles Cros a écrit l'*Obsession*, monologue terrible entre tous, où Coquelin le Cadet, au coin des pianos, dans les salons de la Haute, était si « edgarpoétique » à voir. Nous devons à Stéphane Mallarmé la légende de l' « Antépénultième », — elle est fameuse, — de cette « Antépénultième » qui était morte, et dont le sort déplorable tourmentait nuit et jour le poète, le harcelait à pied, à cheval, à âne, en bicyclette, lui vidait le crâne dans les rues. « Hélas, hélas! l'Antépénultième est morte!... Elle est morte, la pauvre Antépénultième! » Et Stéphane Mallarmé fuyait, hagard, à travers les foules, que gênent les monuments, sans savoir

ce que c'était que cette « Antépénultième », pourquoi elle était morte, et d'où venait la plainte qui lui cornait aux oreilles, épouvantablement!...

Eh bien! je m'en rends compte aujourd'hui; cette macabrerie, dont je riais, est parfaitement observée. C'est de la vie réelle. Mallarmé est un naturaliste. Antoine pourrait jouer la scène, même de dos, sur le plus phonographique des théâtres. Apprenez que je subis depuis huit jours la hantise d'une phrase persécutrice et féroce comme le gémissement de « l'antépénultième », et que pour moi rien n'est plus : qu'elle! — et tout tourne, et que l'actualité même s'arrête pour le chroniqueur, en art, en science, en politique, en température, en tout, devant elle, pour elle, sous elle!...

Cette phrase... Oh! la phrase!...

Elle est dans un drame célèbre, immortel peut-être, dont le nombre de représentations dépasse celui des grains de sable du désert et confine à l'éternité.

Elle est d'un auteur dramatique auprès duquel Shakespeare est un enfant mamellophage et ne mérite pas ce nom de « grand Will » dont la familiarité des siècles abuse, de ce maître que l'on jouera et reprendra toujours, jusqu'au Der-

nier Jugement, qu'il règlera encore, soyez-en sûr, dans la vallée de Josaphat, les justes du côté cour et les damnés du côté jardin.

Elle est imprimée, la phrase, ô Guttemberg! chez Barba, et on l'a pour vingt sous avec le reste du chef-d'œuvre.

Mais la voici. C'est un nommé Tybald qui la dit. Il revient on ne sait d'où, ce Tybald, mais de loin. Il a voyagé pour user un chagrin d'amour, et il soupire :

— J'ai tellement couru le monde *que mes lettres ne parvenaient point à m'atteindre!!!*

O Adolphe d'Ennery, père de *Marie-Jeanne*, je me prosterne à vos pieds pour toutes les autres, mais pour celle-là, j'en baise dévotement la poussière! J'en ai eu ma semaine pleine, et, de ce verbe, j'ai fait mon pain blanc pendant huit jours.

Et j'allais aux plus illustres voyageurs, et je les questionnais avec angoisse :

— Voyageurs, soulagez-moi de l'intolérable vision que j'ai d'un nommé Tybald, votre confrère, qui est dans *Marie-Jeanne*, et dites-moi vous qui avez couru le monde, à quel point l'ont couru ceux d'entre vous qui le coururent davantage.

Les voyageurs me regardaient, béants, et ils

avaient pitié de mon front plissé par l'obsession. — On ne court pas plus ou moins le monde, faisaient-ils; on le court, tout simplement.

— Même, insistais-je, quand on use, à le courir, un violent chagrin d'amour?

— On use toujours quelque chose en voyageant, répliquaient les voyageurs, et des souliers d'abord, si l'on en porte. Il se peut que votre Tybald ait usé son amour sur les routes terrestres, mais c'était à force d'absence et non pas à force de course. Nous ne comprenons rien à ce que vous voulez nous dire.

Je m'en allais en secouant la tête, et l'on me trouvait sous les ponts, devant l'eau courante, en train de jouir de ma phrase.

— Eau courante, criais-je à la Seine, tous ces coureurs de monde ne l'ont pas couru autant que mon cher Tybald, lequel l'a tant couru que ses lettres n'arrivaient pas à l'atteindre! Pas mêmes ses lettres de change, l'heureux homme! Encore moins les lettres chargées où il se faisait envoyer de l'argent pour continuer à courir! Rien ne le rejoignait, et nulle part. A peine apercevait-il un facteur en plaine qu'il était déjà sur la montagne! Le monde ne lui paraissait pas couru, s'il n'avait tout de suite distancé de cent lieues le petit télégraphiste, lancé

à fond de train sur son rudge, qui fonçait vers lui une dépêche à la main!...

Et je pensais que mon Tybald détenait immensément le record de la course du monde par amour. J'en étais fier comme si il eût été de moi au lieu d'être de l'auteur de *Marie-Jeanne.*

Ce que c'est pourtant que le style, et quelle force il a! Comment peut-on en nier la puissance? Rien que pour ce trope, une synecdoche, je crois, à moins que ce ne soit une catachrèse, j'avais l'âme ainsi possédée d'un coureur idéal, fabuleux, hyperbolique, dépassant le vent et l'éclair; je percevais, avec mes sens bornés de misérable mortel, le Tybald ubiquiste, vainqueur de l'union des postes, le Tybald ni vu ni connu je t'embrouille, rêvé par le génie métaphorique de notre maître à tous, je le voyais, je le concevais, je l'aurais joué, même de face.

Ne vous y trompez pas, dans tout Victor Hugo il n'y a point une métonymie, j'allais presque dire une antonomase, aussi vastement et profondément réalisante que le fulgurant hypallage (décidément c'est un hypallage), de ces lettres n'atteignant jamais, tant il court le monde, leur destinataire. On en deviendrait fou à force d'y songer. Aussi, avais-je honte de la Seine, sous les ponts où je jubilais : « Peuh! lui

disais-je, tes bateaux vont aussi vite que toi! Et tu appelles ça courir? Eh! va donc! »

Il est vrai que Tybald aime. Adolphe d'Ennery est formel. C'est de la science aussi. Cet amour, en fait-il, des miracles même quand on le fuit! J'entrai dans un bureau de poste, pour m'informer; c'était par chance le Central. Mais c'est toujours ainsi qu'on nage dans l'extraordinaire.

— Monsieur, dis-je à l'employé spécial, vous devez avoir, dans les retours, un paquet assez volumineux de lettres adressées à un certain Tybald, et vous seriez bien aimable de vous en enquérir.

— De quelle époque?

— Oh! depuis le 11 novembre 1845, date de la première de *Marie-Jeanne*, par Adolphe d'Ennery, à la Porte-Saint-Martin. Il ne les a jamais reçues, depuis cinquante ans, et je suis chargé...

— Où lui étaient-elles expédiées?

— Çà et là, dans l'univers, poste restante.

— Cela suffit. Il a dû les avoir. Il ne peut pas ne point les avoir eues. Le service international est encore mieux fait que le parisien. Qu'est-ce qu'il fabriquait ou vendait, votre Tybald?

— Il courait, il court encore le monde en aimant, ou plutôt il aime en courant le monde.

— Eh bien! il les a eues, vous dis-je. Le renseignement suffit, nous n'en demandons pas davantage.

— Pardon, je vais vous dire : C'est qu'il aime et court tellement, que ses lettres ne sont jamais parvenues à l'atteindre!

— Allons donc, c'est un blagueur, votre Tybald, et vous, vous êtes un...

Le guichet brusquement refermé avala sa pénultième parole; son antépénultième peut-être. Je sortis. J'allais déjà mieux. Ce fonctionnaire impeccable m'avait un peu rasséréné. Je rentrai, pour me prendre la tête entre les mains et réfléchir. L'hypallage n'est peut-être qu'une ellipse, pensai-je. Le maître aura voulu dire sans doute que Tybald... Mais pourquoi chercher? Ce qui est écrit est écrit, voilà tout. Quelle forte chose que le style; et qu'on est heureux d'avoir fait ses classes!

Le maître, outre la gloire, a gagné quelques millions à se f..... ainsi de son peuple. Il aurait bien dû m'en laisser un, et la recette.

EDME CORNY

CONTE THÉRAPEUTIQUE

EDME CORNY

CONTE THÉRAPEUTIQUE

Son tour de conter étant venu, le peintre prit la parole en ces termes :

— Sans doute vous avez lu, dans les journaux de la dernière quinzaine, le « fait divers » de ce malheureux mari qui, adorant sa femme, torturée d'un mal sans remède, se résout à la tuer de ses propres mains pour la libérer du supplice intolérable que, nuit et jour, elle endure. Le problème de haute morale que ce meurtre pose à la conscience humaine est résolu, chez les bonnes gens qui sont les simples, par l'approbation à peu près universelle. Les légistes y perdent leur Cujas et, pour le retrouver, taxent le cas d'extra-social. Seuls, les médecins sem-

blent conclure au crime. L'un d'eux ne déclare-t-il même point qu'il ne prendrait pas sur son art d' « achever » le moribond mis en bouillie par un train, s'il respirait encore et n'eût-il plus que cinq minutes à vivre. Il en a de bonnes, le fils d'Esculape! Je pense qu'il dit « vivre » par analogie et à défaut d'autre mot dans la langue pour définir l'état biologique un peu incertain de son mort vif, damné sans jugement sur la terre?

« Quoi qu'il en soit, s'il y a crime, je l'ai commis, je m'en accuse, et malgré qu'il y ait de cela plus de trente ans, je ne me réclame nullement du bénéfice de la prescription, étant prêt à recommencer, s'il y avait lieu, sans rien craindre de Dieu, dans les mêmes circonstances.

« Ils deviennent rares, et de plus en plus, ceux qui ont l'âge de se souvenir du retentissant suicide d'Edme Corny, le peintre-graveur, trouvé pendu à la flèche de son lit, dans l'atelier qu'il occupait rue de Fleurus. Il était élève de Gérôme, qui l'avait en haute estime artistique et se portait garant de son avenir. J'entends encore le « vieux palikare » (nous avions ainsi surnommé le maître) nous dire de sa voix sabrante et comme lointaine : « Le petit Corny sait des-« siner. Quand on dessine, le reste va tout seul.

« Je ne suis pas en peine de mon petit Corny! »

« Sur la foi d'un pareil augure, Edme s'était marié à vingt-cinq ans, ce qui était prématuré tout de même. « Je n'aime pas beaucoup ça, « avait tranché Gérôme, à l'annonce de cette « folie, mais tu dessines, tout est là. — Et « j'aime ma femme, patron? — Ah! diable! « A-t-elle de la ligne, ta femme? — Vous en « jugerez le jour des noces, puisque vous y pré- « siderez comme témoin. — Ça va, mais j'es- « père bien que tu continueras, après comme « avant, à serrer la forme, ce jour-là surtout? « Serre toujours la forme, mon petit Corny. »

« Le « vieux palikare » se plaisait à rire, mais il était très bon, et il aida tout de suite le jeune ménage à se tirer d'affaire, soit par des décorations d'appartements dans les riches hôtels, qu'on édifiait alors à foison, soit par des commandes d'illustrations dans les journaux à images et les librairies. Sous l'aile protectrice du maître, le bien-être et la joie emplissaient l'atelier de la rue de Fleurus, si bien qu'au bout de la première année Edme réalisa son rêve, qui était de prendre chez lui sa mère, la bonne maman Corny, et de lui assurer ainsi la paix des vieux jours. Il s'en alla donc la chercher en Bretagne, dans le hameau où elle dévidait le chanvre

au rouet sur le pas de sa porte, et il la ramena à Paris. D'après les lettres qu'elle recevait là-bas de ce fils adoré, ce Paris n'avait que deux attraits pour elle : M. Gérôme et le Luxembourg. Or, ayant vu l'un et l'autre à son saoul, elle se sentit parfaitement heureuse entre son garçon et sa bru, qu'elle soulageait de la moitié des soins de son gouvernement domestique.

« De ladite bru, Coraline, de son nom, réduit à Cora, par diminutif, je n'ai rien à vous apprendre, sinon qu'elle avait « la ligne » demandée et qu'elle posait à son mari toutes les figures, vêtues ou non, dont il avait besoin pour ses dessins et compositions. La tête était charmante, du type prud'honesque : petit front, bas et étroit; chevelure annelée, nez retroussé, bouche enfantine, mais il n'y rayonnait des yeux que peu d'intelligence. Tout lui était borné en ce monde par l'ombre qu'y projetait son mari au soleil, et notre brave camarade vivait ainsi, prospère et gai, entre ces deux tendresses associées à sa très digne vie d'artiste.

« Un soir qu'il revenait de Bougival, où nous étions allés fêter l'anniversaire du patron, dans la belle propriété qu'il avait au bord de la Seine, Edme Corny fut atteint d'une céphalalgie si violente que nous dûmes, un autre et moi, le

remettre à domicile. Il n'y voyait plus. « Il me semble, bégayait-il, que je viens d'avoir la tête broyée par une pierre de taille. » Le lendemain, du reste, il ne ressentait plus rien, et je le trouvai à sa table à dessin, la cigarette au bec et le crayon à la main. « A la bonne heure, lui dis-je, tu nous as fait une rude peur. » Il se prit à rire sans répondre, mais je fus frappé du trouble, comme strabique, de son regard.

« Huit jours après, une nouvelle crise l'abattait dans son atelier même, aussi forte mais plus longue déjà que la première. Il ne s'en releva qu'au bout de quelques jours. La troisième le tint au lit toute une semaine, terrassé, hurlant sous les morceaux de glace que sa mère lui tenait au front, tandis que Cora lui torréfiait les pieds de sinapismes. « J'endure l'enfer, mon vieux, me criait-il, mais le pis, c'est que je ne peux plus travailler. Je manque, une à une, toutes mes commandes. »

« Corny n'alimentait les siens et lui-même que du rendement de ses besognes d'art industriel, et comme il n'avait aucun diplôme d'État il n'en était secouru d'aucune pension. Cora ne lui avait apporté en dot que les trente-deux perles de ses dents, et quant à la vieille Bretonne, elle n'était même pas propriétaire de la

chaumine, et du carré de choux où elle avait vécu cinquante ans de crêpes de blé noir et de petit-lait. Si donc, comme il le disait, Edme ne pouvait plus travailler, c'était la misère sans phrases, avec ses plus sinistres conséquences, car il n'était pas homme à mendier son pain, et pas mieux sur les ponts que dans les antichambres.

« Hélas! le mal qui le foudroyait était sans cure et sans soulagement, du moins à cette époque ignorante de sérums et des phénomènes de l'hypnose. La terrible névralgie faciale qui lui laminait la cervelle, sans pitié, presque sans répit, lui rongeait déjà tous les centres nerveux, lui contractait les muscles des mains et des pieds, et ne faisait plus de son pauvre corps qu'une incarnation de la sciatique même. Tordu comme Scarron et Henri Heine, il se traînait dans cet atelier, jadis plein de fleurs et de chansons, plus qu'à demi-aveugle, dévolu à la surdité prochaine, demandant au désespoir d'éteindre au moins en lui cette pensée qui lui multipliait l'horreur de la vie. On n'obtenait plus du martyr qu'un mot, un seul, toujours le même : Tuez-moi.

« Le docteur que Gérôme envoya à son élève était l'une des sommités médicales du temps.

Du premier coup d'œil, il vit qu'il se trouvait en face, non seulement de la névrose chronique, qui est incurable, mais d'un cas exceptionnel de cette impitoyable maladie. Il n'y avait plus lieu que de lui en adoucir les tortures. Il y employa tous les moyens thérapeutiques dont son art dispose : frictions à écorcher l'épiderme, vésicatoires, moxas, cautères potentiels, rougis à blanc, que l'on promène sur le réseau de la nervure, et enfin la morphine, dernier mot des calmants. Edme, comme retourné sur la fourche du diable, versait à l'imbécillité et ne donnait plus signe de résistance. En vérité, la mort n'avait qu'à le prendre. « C'est tout ce que nous pouvons faire, m'avait glissé le médecin à l'oreille, nous n'avons pas le droit d'aller plus loin, le reste dépend de la nature. Amen. »

« Un soir, Corny parut se calmer, et même se ranimer inespérément. A sa prière instante, sa femme, harassée, était allée se reposer dans l'atelier, toute habillée, sur un divan. La mère demeura seule à veiller, assise au pied du lit, et elle s'y assoupit. Rêvait-elle? Il lui sembla que son fils se levait, marchait jusqu'à une table, y empoignait un compas à pleine main, s'en frappait à coups redoublés la poitrine, et tombait. Elle ne rêvait pas.

« Alors elle se dressa, battit l'air des bras et, sans un cri, s'écroula et mourut sur place, car elle était sa mère, et il en allait bien ainsi.

« Au bruit de la double chute des corps sur le plancher, Cora, réveillée à son tour, était accourue. C'était, je vous l'ai dit, une tête assez faible, et elle avait épuisé dans sa lutte contre la maladie de son mari toutes les ressources de son énergie, sans parler des autres. Le ressort de cette âme d'enfant se déclancha d'un seul coup. Elle s'enfuit, tête nue, en socques, dans la rue, avec le rire frénétique des Furies : elle était folle.

« Le portier de l'immeuble, savait que nous nous réunissions, le soir, dans un petit café de la rue Vavin pour y mener d'interminables parties de billard prolongées souvent jusqu'au milieu de la nuit. Il vint nous y chercher, et nous partîmes en courant, le sculpteur N... et moi, sans avoir compris le récit embrouillé du porteur de mauvaise nouvelle. Il nous devint trop clair devant les deux cadavres de la mère et de l'enfant, jetés l'un sur l'autre. Le sculpteur, qui était fort robuste, porta la vieille Bretonne dans l'atelier, pendant que je soulevais Corny, inondé de sang, pour le remettre sur la couchette. Était-ce une illusion causée par l'émotion d'un

tel drame, il me sembla qu'il m'aidait lui-même à l'effort; puis une voix gémit, douce, suppliante : « Achève-moi. »

« Il respirait encore. Le problème m'était posé.

« Je l'ai résolu selon ma conscience, et, s'il y a crime, je suis toujours prêt à en répondre à tous les tribunaux, terrestres ou divins, qui voudront m'en demander compte.

« On a dit, dans les journaux de l'époque, que le commissaire de police avait trouvé Edme Corny pendu à la flèche de son lit, et que le médecin préposé aux constatations légales attribuait à la strangulation l'achèvement d'un suicide que le compas avait laissé incomplet. C'est exact, comme l'est cette histoire. Mais celui qui attacha le cordon de rideau à la flèche et qui le noua au cou du malheureux ami, vidé de tout son sang, tordu par la névrose comme un cep de vigne incendiée, sans mère, sans femme, sans espoir de travail et de guérison, celui-là est devant vous, messieurs, et il attend votre arrêt d'hommes et de chrétiens.

« J'allais oublier de vous dire...

« Quand je refermai la porte sur mon « assassiné », il me jeta, comme d'outre-tombe :

« Merci... Embrasse M. Gérôme. »

LETTRE POSTHUME

DE COMMON CLICKET, DE NEW-YORK

CONTE AMÉRICAIN

LETTRE POSTHUME

DE COMMON CLICKET, DE NEW-YORK

CONTE AMÉRICAIN

Mon vieil ami de collège Common Clicket Star est mort. J'en reçois la nouvelle de New-York, ce matin, avec une lettre réellement posthume, que me transmet son notaire, homme d'une honorabilité infinie. Mon chagrin est des plus vifs. Nous avions débuté ensemble, Common et moi, l'un dans les lettres, l'autre dans les trusts, et notre âge était le même, à deux jours près. C'est lui qui était devenu riche, — plus que riche. Il avait empilé le milliard; c'est de ce tas qu'il s'envole. Adieu, cher labadens, et sois plus heureux dans le haut que dans le

bas monde. Voici sa lettre, traduite du yankee en welche, pour votre commodité.

New-York, juillet 1911.

« De mon lit de vie et de mort, bonjour; c'est moi, — pas pour longtemps; mon médecin sort d'ici, tout à fait souriant : c'est clair. Du reste je meurs de désespoir rentré. Rien à faire, c'est incurable. Toi, tu es toujours gai. Je te lis dans les feuilles transatlantiques. Fais un article sur moi, j'en vaux la peine, et merci.

« D'abord il y a erreur. Je ne laisse pas le milliard rond, il s'en faut de vingt sous. Je pars sur 999.999.999 francs, — que je t'aurais légués, étant sans famille ascendante ou descendante, si j'avais pensé une minute que tu en eusses le moindre besoin. Je n'arrive pas à me représenter en quoi ils te seraient utiles ni même agréables. Tu es de ceux qui paient avec fierté les impôts les plus écrasants. Un jour — le mardi 15 avril 1885 — tu m'as emprunté un louis et tu es venu me le rendre le mercredi 16 du même mois de la même année. Tu n'es pas fait pour la fortune. Je t'épargne.

« A présent, écoute. — J'ai voulu me marier. Je le veux encore, quoiqu'il soit un peu tard

au cadran expirant de mes jours. J'ai tout fait pour atteindre ce but, mais en vain, et je meurs veuf de mon rêve, c'est-à-dire célibataire. Dieu sait pourtant si j'étais difficile dans le choix de « ma » femme! De toutes les vertus de garantie, requérables en pareil cas, je n'en demandais qu'une à celle qui, en devenant Mme Common Clicket Star, devait partager mon magot et assurer mon bonheur. Hélas, cette vertu, fondamentalement conjugale, selon moi et mes idées, n'existe pas, sur la terre du moins, car, au ciel, je n'en sais rien.

« Tu as vu, n'est-ce pas, soit à Paris, soit dans tes voyages, les femmes de ce temps, dans les villes et dans les campagnes, et tu as regardé leurs toilettes. Tu sais, par conséquent, que toutes, à chacune des quatre saisons de l'année, s'habillent selon un modèle uniforme promulgué par un comité de couturiers, de modistes, de chaussetiers, dont les inventions font foi et sont passivement obéies d'un bout à l'autre du monde. Il en résulte que brunes ou blondes, jeunes ou vieilles, laides ou jolies, petites ou grandes, elles se ressemblent à hurler. Il n'y a pas la moindre exagération à dire qu'il n'existe qu'une seule femme dans les sociétés modernes, et toujours la même. Celle qui passe est celle

qui a passé et qui passera sous ta fenêtre. Uniformité effroyable! Elle suffirait à justifier Don Juan et sa liste. Les mille et trois ne sont qu'une méprise, il les confond sur la foi du costume.

« En qualité d'Américain, je souffrais plus que personne de cette imitation servile, que dis-je, furieuse, où mes belles compatriotes perdent toute personnalité plastique et se réduisent au rôle d'épreuves de la Parisienne à la mode. Je fis donc insérer dans les périodiques les plus lus de mon pays l'annonce suivante dont je t'envoie une découpure :

« Milliardaire ou presque, épouserait, — les « yeux fermés, — la femme, quelle qu'elle soit, « qui s'habillerait elle-même, à son goût et « avantage, librement, sans souci de la mode « régnante et braverait ainsi le moins vénérable « des ridicules. »

« Comme j'avais indiqué mon adresse, il m'en vint de tout acabit, ai-je besoin de le dire? Elles se fagotaient pour la circonstance. Quelques-unes arboraient les toilettes de l'année précédente et croyaient ainsi être simples. D'autres avaient essayé de « créer » et leurs créations désolantes se bornaient à un assemblage de pièces disparates où se signait à la fois le défaut d'imagination du sexe et l'inconscience

de leurs attraits propres. Celles qui ne défaillaient pas à la couleur défaillaient à la forme. Les moins sottes se présentaient en des sacs de tons neutres sans ornements, avec l'austérité des quakeresses, et aucune en somme ne réalisait le programme de l'annonce : s'habiller à son goût et à son avantage.

« Est-il donc impossible qu'une femme soit l'artiste de sa beauté? Qu'est-ce donc qu'elles voient dans leurs miroirs quand elles s'y regardent? Toujours d'autres qu'elles. Elles sont pareilles aux singes de la forêt de cocotiers qui reproduisent à l'infini le même geste sur toutes les branches et jettent le coco, multiplié par mille, comme un seul singe. Explique-moi pourquoi, sur un mot d'ordre venu on ne sait d'où toutes les filles d'Ève se sont « entravées » subitement comme forçats à la chaîne et mises à ce supplice aussi disgracieux que torturant, de l'aveu même des plus folles? Elles avaient l'air de pintades en mal de pintadeaux, mais on les aurait hachées sans les faire renoncer à cette dernière mode avant qu'elle fût remplacée par une nouvelle.

« Geste du cocotier encore le port universel de ces chapeaux parasols, chefs-d'œuvre de l'absurdité en délire, sous lesquels sombrent

dans les ténèbres les têtes et même les statures des plus déesses, et qui pourraient servir de cloches à des baobabs ou d'abat-jour aux phares de première classe. J'ai vu des salles, au théâtre, qui n'étaient plus que des bancs de tortues de mer et des rues qui réalisaient l'idéal balistique disparu de la galerie de boucliers sous laquelle les guerriers antiques s'avançaient vers les citadelles. Pas une ne s'est soustraite à l'arrêté anonyme du pince-sans-rire fabuleux qui lança cette cocassité dans la mare aux élégances. Les bergères, au passage des trains, se composaient avec des feuilles de choux le chapeau riflard du dernier cri. En plein âge du Féminisme, aucune femme libre ne s'est libérée de cette tyrannie-là, ce qui, entre parenthèses, me fait tordre de rire sur mon lit moribondal. Oh! la revendication!... »

Je passe ici quelques réflexions où vous écopez, mesdames, et qui ne sont que des paraphrases de l'apologue du cocotier, et voici la fin de la lettre suprême de mon pauvre désespéré Common Clicket Star, le milliardaire moins vingt sous :

« L'expérience, cher ami, fut longue, elle durait encore il y a huit jours. On m'avait amené de charmantes paysannes, coiffées de bonnets

originaux et vêtues d'ajustements pittoresques qui leur seyaient à miracle. Mon anneau nuptial était prêt, je n'avais qu'à le leur passer au doigt. Mais je ne tardais pas à apprendre que, coiffes, costumes, tout leur venait de leurs grand'mères avec la manière de les porter. Elles n'en avaient rien modifié depuis trois cents ans, elles n'y avaient pas ajouté un nœud de ruban et tout leur village s'en endimanchait encore. Et l'anneau restait dans l'écrin.

« Enfin, la semaine dernière, mon excellent ami Jeffries Taxikon, le dernier des chasseurs de bisons tomba chez moi, le matin, sans crier gare selon son habitude. — J'ai lu ton annonce, me dit-il, chez les Indiens, en fumant le calumet de la vie sauvage. Je t'en rapporte ta femme. Regarde. Et il me présenta une forme mobile entièrement voilée. D'un revers de main il la découvrit aussitôt et je vis, entièrement nu, le plus extraordinaire spécimen de beauté féminine qui ait jamais été pétri par la nature. — Elle a, d'après les dents, de seize à dix-huit ans, fit Jeffries Taxikon, elle ne sait rien, elle n'a rien vu, son âme est neuve comme son corps; je l'ai trouvée telle qu'elle est dans une forêt vierge. Voilà Mme Common Clicket Star.

— Soit et volontiers, mais elle ne le sera qu'à l'épreuve.

« Et je conduisis, nue sous le voile, la fille primitive dans l'un de ces magasins universels où sont réunis et exhibés tous les produits de l'industrie humaine. — Habille-toi, lui dis-je, à ton goût et avantage. Tout ce que tu vois ici est à toi. Et d'un bond, l'enfant des forêts, sœur des bisons, se coiffa du plus abracadabrant des chapeaux riflards, et, d'un autre bond elle s'entrava!...

« Voilà pourquoi et de quoi je meurs. Adieu, cher ami, sois toujours gai, là est la sagesse.

« Ton feu Common Clicket Star. »

LE DEMI PUR

CONTE DÉMOLOGIQUE

LE DEMI PUR

CONTE DÉMOLOGIQUE

...Quoique républicain forcené, il se tenait propre de sa personne, et il se lavait! La main qu'il vous tendait, main d'assassin s'il en fut, était blanche, douce et parfumée comme celle d'un prélat... j'allais écrire d'un otage!...

Anomalie incroyable, sa chevelure argentée n'hébergeait point de types de cette vermine particulière aux gens de son opinion politique et qu'on chercherait vainement, même en Bretagne, sur la tête d'un royaliste. Ses bains de pied étaient célèbres dans son parti, et ils le firent suspecter de modérantisme à plusieurs reprises. Pendant la Commune, le bruit courut qu'il avait un pédicure, et il dut se disculper de

l'accusation. Comme Phryné devant l'aréopage, il ôta ses souliers, montra ses cors et les tailla lui-même, avec un eustache à treize, en présence de ses farouches collègues de l'Hôtel de Ville!... Cette épreuve rétablit son crédit ébranlé, et elle lui rendit la confiance du peuple.

Un fait inouï, constaté par tous ceux qui l'ont approché, est celui-ci : ce buveur de sang ne dînait jamais en ville avec du coton dans les oreilles et quand il entrait dans un salon, il avait le soin, vraiment féodal, de confier sa chique à un valet d'antichambre qui la lui remettait à la sortie, pour les réunions publiques!... Il est constant que ce monstre démentait par les soins hygiéniques qu'il prenait de sa personne l'idée qu'on se fait d'un démocrate socialiste. A la seule blancheur de son linge, vous l'eussiez pris pour un Vendéen sortant de la messe, et venant de recevoir son Dieu, avec ou sans confession, à la sainte table!...

Comme il était député des Bouches-du-Rhône, il nettoyait la sienne avec les eaux dentifrices les plus renommées, pourvu qu'elles fussent rouges, et quand il se gargarisait le matin, à sa fenêtre, sur le rythme de l'ignoble *Marseillaise*, le concierge, en train de balayer la cour, se donnait, à l'entendre, l'illusion qu'il

avait pour locataire un membre du Jockey-Club. Ce vieillard, vraiment extraordinaire, est peut-être le seul républicain, avec Caton d'Utique, qui ait compris l'usage du rince-bouche. Lorsqu'il avait mangé des écrevisses (rouges), il trempait le bout de ses doigts dans l'eau de menthe parfumée, absolument comme une duchesse. Où donc avait-il appris les usages des cours?...

On sait que tous les jacobins épousent leur blanchisseuse, à cause de l'admiration que leur inspire cette profession, qui leur paraît si étrange. Lui, il n'épousa pas la sienne! Il n'en eut même aucun enfant! De telle sorte qu'on se demande s'il fut sincère. Peut-être son socialisme ne fut-il qu'une énorme mystification.

Après sa mort, son épicier est venu présenter sa facture à la famille, et l'on croit rêver à lire quelle quantité de savon de Marseille on consommait chez lui. Il est vrai qu'il représentait cette ville au Parlement et que, pour flatter ses électeurs, il se croyait peut-être obligé d'abuser de cette denrée phocéenne. On l'a, dans les milieux financiers, accusé de cacher son jeu et d'avoir eu du Panama à l'heure même où il flétrissait le plus violemment les hontes de la spéculation moderne. Il avait du Panama, en

effet. Il en avait beaucoup, il en avait trop. On en a trouvé une caisse entière dans son grenier, mais c'était du Panama en écorce. Il s'en servait pour dégraisser ses collets d'habits et toutes les étoffes tachées de sa garde-robe. Alors, c'est à n'y rien comprendre. Quelle figure troublante!

Sur la réputation qu'il avait de se moucher dans ses doigts, comme tous les républicains avancés, il reçut, une fois, la visite de quatre Chinois et de trois Japonais qui venaient l'interviewer sur l'usage bizarre du mouchoir. Il se contenta, pour toute réponse, d'ouvrir son armoire à glace et de leur y montrer les douze piles de tire-jus qui y pyramidaient dans le benjoin, le thym et la verveine. Les Orientaux, en dégringolant l'escalier, se disaient : « Nous nous sommes trompés d'étage, et nous venons de voir le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia! »

On marche, avec cet homme, d'anomalie en inconséquence, dans les fondrières de l'illogisme. Il déroute l'historien — Michelet y perdrait sa sophie — fût-il réellement démoc-soc, l'individu inexplicable chez lequel, après sa mort, dans un cabinet de toilette, sous un rideau de serge verte, on a découvert... mais comment dire? Eh bien, oui, soyons impartial, il en avait

un! Certes, il était simple et même vulgaire. Point de recherche d'art dans cette faïence sans fleurs et moderne, que Rouen ni Nevers ne réclameront pas pour leurs musées de céramique. Mais enfin, c'en était un, et il s'en servait, comme un Brummel, un d'Orsay, un Lauzun! Sur cet humble moule à violon, il jouait, lui, ce mangeur de rois, la musique d'eau des aristocrates. La postérité le croira-t-elle? Nos postérieurs ajouteront-ils foi aux récits de leurs antérieurs, quand nous leur raconterons qu'il s'est trouvé un républicain pour s'entretenir nets l'un et l'autre?

Ce serait mal connaître l'époque abominable où nous aurons eu le dégoût de vivre, que d'imaginer qu'un sombre anarchiste pût avoir des habitudes aussi patriciennes sans être accusé de trahison par ses frères et amis politiques. — Il en souffrit, jusqu'au martyre. — Les athées, les libre-penseurs, les francs-maçons, les communistes, toute la racaille qui ne se débarbouille jamais, mange avec les doigts, se démêle avec les fourchettes, crache dans les potages, évacue sous les murs, éructe, flatue et crépite en société, les républicains enfin, ne lui faisaient pas le crédit de civisme qu'on suppose, et loin de là. — « As-tu donc des verrues,

citoyen, que tu portes des gants? » lui disaient-ils, amers et rébarbatifs. — Et d'autres ajoutaient, plus incisifs encore :

« Écoute, vieille branche de 1848, ton tailleur te nuit. Tu es trop bien foutu! Tu intimides le monde avec tes coupes et élévations. Tu nous la fais à la gravure! Un pur ne va pas plus loin que la Belle Jardinière, et il prend, en passant, une prune chez la mère Moreaux. Gare aux gilets et aux nœuds de cravate! Un patriote doit toujours avoir le cou libre et les cheveux ras. On ne sait pas ce qui peut arriver! »

Mais il résistait à ces propos et il continuait à être élégant et bien habillé. C'est de là que vint la calomnie sinistre sous laquelle il faillit sombrer, à savoir « qu'il payait peut-être son tailleur! »... Quant à l'histoire du narghilé, si célèbre, elle a toujours été mal racontée. La voici telle que je la tiens directement d'un témoin, lequel jouait aux dominos, dans le café, à une table voisine de celle où la fameuse scène eut lieu.

Il se distinguait tellement par sa propreté, sa bonne éducation, son élégance, la distinction de son esprit et de ses manières, l'instruction et la courtoisie, enfin par cent qualités uniquement réactionnaires et de droit divin, de la tourbe ab-

jecte des démocrates français, qui tous et sans exception étaient des voyous, des marlous, des assassins et des forçats, il s'en distinguait tellement, dis-je, que les légitimistes, réactionniares et boulangistes honorables résolurent de lui poser un lapin patriotique.

« Est-ce un aristo déguisé, ou n'est-ce pas un aristo déguisé? Tout est là, et nous le saurons », se dirent-ils chez la princesse!

Un jour donc que, dans un de ces repaires, où ils alignaient des listes de proscription, les sales libéraux, avec leurs ongles noirs, leurs pipes juteuses, et des jurons plein la bouche, discutaient de l'immortalité de l'âme et la niaient, le vieux quarante-huitard tira ses manchettes, et, après un coup d'œil jeté à la glace, il leur fit l'éloge de la Prise de la Bastille! L'éloge de la Prise de la Bastille, quand on est tiré à quatre épingles et lorsqu'on s'exprime en termes choisis, poétiques, éloquents, comme il savait le faire, c'est gâter sa cause que de la plaider. — Déjà l'épithète de raseur s'échappait des pipes, lorsqu'on apporta à l'orateur un paquet ficelé. Ce paquet contenait un de ces instruments dus à la science moderne et qu'un docteur populaire appliqua à l'irrigation intime du tube qui rejoint et unit les deux bouches de

l'homme. Aucun des républicains n'en connaissait l'usage, tant ils sont ignorants et malpropres de nature, et cela, hélas! dans tous les pays; lui, il savait!

A l'apparition de l'objet inconnu, les brutes laissèrent tomber leurs pipes et, béants, le regardèrent. Ils n'en avaient jamais vu! Jamais! Nos neveux ne se feront pas une idée de ce que c'était que des républicains français de 1885 à 1895! Enfin, le moins ignare s'écria : « C'est un narghilé! » — Oui, dirent les autres; c'est le calumet de paix que la réaction nous envoie. Fumons-le à la ronde.

Ils allaient donc le fumer à la ronde, comme des imbéciles et des sauvages qu'ils étaient, lorsque le faux frère en cheveux blancs les arrêta : — « Vous vous trompez! fit-il. Tel n'est point son but, ni son usage! » Et saisissant l'objet par son bout d'ivoire, il l'ajusta où il fallait!...

A partir de ce jour-là, on douta de lui dans les sections!

ÊTRE OISEAU

RÊVERIE

ÊTRE OISEAU

RÊVERIE

C'est le rêve de l'enfant, du poète, des amoureux et, aux méchants près, de notre espèce lourde tout entière, l'idéal de joie. Il est réalisé, nous volons.

Grâce aux Wright, aux Farman, aux Latham, à leurs émules prodigieux, le quatrième élément est conquis, comme les trois autres, — la nature est à nous. Salut aux Prométhées de l'air. Ils n'ont plus à craindre que les dieux, qui ne leur marchandent pas leur mauvaise volonté, rendons-leur cette justice. Il y a notamment un certain Zeus, ou Jupiter, qui a toujours peur qu'on ne viole son domicile, 10.000 mètres

au-dessus du niveau de la mer, et qu'on le blague à ce sujet, comme à d'autres, dans les opérettes. C'est probablement son aigle qui tournait autour de M. Latham, sur la Manche et qui y jetait de la graine de guigne. Ah! la sale bête. Mais il est trop tard, nous y monterons quand nous voudrons, dans cet Olympe, une butte, une simple butte, d'où l'on voit le dessin de la Grèce, quelque chose comme une feuille de mûrier flottant sur un baquet d'eau de Javel limoneuse.

Il est certain que désormais nous allons vivre le nez en l'air, à regarder voguer les petits bateaux volatiles dans le vide. Tout va se passer dans les altitudes. Je pense que si la théorie darwinienne est la bonne, nos organes eux-mêmes doivent subir peu à peu les lois du transformisme. Nos bras tourneront aux rémiges et à nos pieds pousseront des pennes comme ceux de Mercure, dieu du commerce d'ailleurs, et qui, à ce titre, incarne déjà le vol dans les deux sens du mot, si j'ose dire. Il n'en saurait être autrement lorsque la fonction crée l'organe. L'homme aérien s'impose à l'aéroplane comme l'homme terrestre s'est imposé à la charrue. L'action du vélo et de l'auto sur les poumons, les médecins vous le diront, n'est

pas douteuse : nos coureurs olympiques ont déjà des souffles de cyclopes.

* * *

Mais voici venir les temps de l'homme-oiseau, ou si vous l'aimez mieux, de l'oiseau humain. C'est un animal nouveau qui frappe à la porte de M. de Buffon et dérange l'ordre de la zoologie comparée. Outre qu'il coïncide à la fois avec des tremblements de terre d'une part et, de l'autre, avec des bouleversements sociaux qui tous deux sentent leur cataclysme, son apparition semble en apporter le remède. Soit que, pareil à l'épervier, il monte droit dans l'élément azuré, soit qu'il y tire des bordées comme le faucon, ou soit encore que rival du ramier, il en fende les ondes à huit coups d'ailes à la seconde, l'oiseau-homme brave la secousse sismique, le socialisme, l'inondation, le féminisme, la pièce à thèse, le roman à clef, et tous les fléaux de ce plancher des vaches où les vaches mêmes ne peuvent plus ni paître en paix ni dormir. Je ne connais pas de misère échappée de la boîte de Pandore qu'on n'évite en quatre coups d'avirons dans la mer céleste, et, à mille mètres d'élévation, rien n'apparait d'un inté-

rêt plus minime, infinitésimal même, que la chute d'un ministère, je n'ose dire d'un gouvernement, mais je le pense.

Incalculables conséquences de la découverte, la pensée se perd et s'use à les imaginer, mais il faut mettre au premier rang celle qui d'abord en découle, à savoir la suppression des parquements ethniques d'où naissent toutes querelles et, partant, les guerres de races. Quelle limite est une chaîne de montagnes dont on franchit les cîmes en se jouant? Quelle frontière est le plus large fleuve qu'on enjambe d'un bond dans le laps d'une cigarette? Dites-moi ce que pèse la Manche sous les biplans ou les monoplans des balladeurs de l'espace. A quoi répond, vieille Angleterre, cette terreur du tunnel sous-marin, voie redoutée des invasions continentales, que tu refuses à notre réconciliation historique? Si Guillaume le Bâtard, fils de Robert le Diable, chanté par Meyerbeer, voulait aujourd'hui renouveler sa descente, ce n'est pas neuf cents barques qu'il frêterait à l'embouchure de la Dives, mais neuf cents cerfs volants, armés et chevauchés, par les Normands. Quant à Napoléon, quel camp de Boulogne, mon empereur! Une Armada d'aéroplanes! Je crois, certes, à l'alliance anglaise, mais je n'y crois fer-

mement que depuis le triomphe de l'aviation sur le pas de Calais.

***

Être oiseau! Pouvoir à son gré, quand on s'embête, lorsqu'on est triste et malheureux, piquer de sa fenêtre une tête dans l'infini! Pédaler l'azur! Tailler des coupes profondes dans l'élément élastique et fluide. Monter, s'élancer, planer, fondre, se balancer, papillonner, percher sur les clochers, glisser sur les forêts, se mirer dans les lacs alpestres, sauter drôlement les douanes, voir le monde à l'envers, les villes en raccourci, et plonger à contre sens des lois stupides de la pesanteur! Enfoncée l'attraction! Bulle ou bolide, à ma fantaisie, je tombe si je veux, où je veux, ou je chasse aux nuées.

Et puis, quand je suis las, si on peut l'être, je cingle sur le balcon d'attache, je pique du bec la vitre de l'ami : « C'est moi, je viens te demander à déjeuner » et j'attache mes ailes à la grille de son jardin suspendu, comme le cavalier attache son cheval à l'anneau de l'auberge.

Soyez-en sûrs, le jardin suspendu est créé par l'aviation; il est l'avenir de l'architecture. La maison future sera renversée, ou elle ne sera

pas, et on n'y entrera que par la cheminée, de haut en bas, comme Asmodée et les lutins des légendes germaniques. Les toits, ouverts en terrasses à l'orientale, auront des remises à aéros et de petits ateliers de réparation de plumes d'ailes. Vous verrez, au Salon, des tableaux plafonnants où les choses de la vie aérienne seront représentées à vol d'oiseau dans la perspective désormais normale dont les moineaux jouissent des gouttières. Elle est aussi celle des anges, porteurs d'âmes, dont nos croyances peuplent le firmament et qui font le service du paradis.

Dans son livre charmant, *L'Oiseau*, Michelet décrit en maître les sensations de l'être empenné et nous prédit ainsi les nôtres. Sa prédilection est pour l'hirondelle et à la façon pénétrante dont il chante le sort de l'éternelle émigrante, on se demande si, par métempsycose, il n'a pas été hirondelle lui-même avant de revêtir la forme hybride du plus déshérité des animaux. Son style palpite comme un cœur d'oisillon dans la paume d'une main d'enfant. Nul n'a dit et ne dira jamais comme lui le drame de l'aronde, pendue au soleil, et glissant sur ses rais autour du monde, comme dans les sillons flottants du char apollonien. Il y vole littéra-

lement avec elle. Il pousse ses cris, il s'essore, se berce, dessine ses longs lacets circulaires et niche aux angles des maisons heureuses. C'est une incarnation extraordinaire. Michelet fut l'oiseau-homme avant l'heure et le prophète du prodige de l'aviation.

Il en vient à confondre l'hirondelle avec l'âme même qu'elle lui symbolise et ce n'est pas l'un des moindres effets de son lyrisme éperdu que de le surprendre, lui, le prosateur à la phrase courte, en plein délit de versification et de rimes dans l'hymne d'amour qu'il lui consacre. Lisez ceci à voix haute :

« Qui sait? l'âme revient peut-être à tire
« d'aile revoir le cher foyer d'amour et de labeur
« et dire un mot encore en langue d'hirondelle
« à ceux qui même alors gardent tout notre
« cœur. »

C'est un quatrain, digne d'Alfred de Musset et je n'y ai changé qu'un mot, labeur pour travail, sans plus. Michelet, poète sans s'en douter, — en fait-il des miracles, cet aéroplane!

LES MOINEAUX MORTS

CONTE ORNITHOLOGIQUE

28.

LES MOINEAUX MORTS

CONTE ORNITHOLOGIQUE

Rien de plus agréable pour un poète que de recevoir de ses correspondants des sujets d'études. J'ai souvent cette aubaine, et j'avoue que, lorsque le thème indiqué relève de la philosophie qui m'est propre et, comme on dit, de ma manière, j'incline volontiers à satisfaire les bonnes gens qui me font l'honneur de vouloir collaborer à mes besognes.

Cette semaine, ma musette a été provoquée sur deux questions, d'abord sur celle du massacre des moineaux, qui paraît bouleverser un assez grand nombre de lecteurs. Il y faudrait, pour défendre leurs chers pierrots, la plume du père Toussenel, l'auteur phalanstérien de l'*Or-*

nithologie passionnelle. Lui seul eût pu plaider leur cause, et dire s'ils dévorent plus de blé que de chenilles, partant qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles. Le père Toussenel savait ces choses. Par un procédé d'analogies emprunté à La Fontaine et illustré par Grandville, il démontrait dans chaque espèce l'honnêteté de la nature et prouvait qu'il n'y avait réellement sous le soleil qu'une seule bête méchante, ou plutôt mauvaise, et cette bête, vous la connaissez Ce n'est pas le moineau. Ce n'est même ni le tigre, ni l'hyène. ni le requin, ni la vipère. Ce n'est pas non plus ce terrible nyctalope, le grand-duc, oiseau de la mort, en qui il voyait « l'Infâme » et à qui il trouvait une ressemblance si drôle avec M. Thiers, sans doute à cause de la rue Transnonnain. Oh! la rue Transnonnain, douleur inconsolable des républicains poètes de la Deuxième! Une barricade, la nuit, et, devant, des cadavres crispés; puis, en haut, sur le tas de pavés rouges, M. Thiers et ses lunettes!... La voilà, la méchante bête, — un homme, quoi!

Pour ce qui est des moineaux, je suis bien tranquille, on ne les détruira pas, et mes correspondants ornithophiles peuvent l'être autant que moi. Ni salpêtre, ni poison n'en viendront à bout, et on y épuisera les primes, leur prolifi-

cité étant inouïe, fabuleuse, et, rougissons-en, exemplaire. Plus on en tuera, plus ils pulluleront, car telle est leur loi. C'est à peine si leur diminution sera sensible lorsque l'automobilisme aura supprimé le cheval et rendu le crottin plus rare que la truffe. Là où il y a une ville, il y a des rats dans les caves et des pierrots sur les toits. L'arrêt d'extermination des moineaux, si on le décrète, sera de la poudre aux moineaux, c'est le cas de placer cette locution. Charmeurs des jardins, dormez!

Si le pierrot se défend par lui-même de son invincible fécondité, — il a, je crois, jusqu'à quatre couvées par an, — il pourrait encore, en un temps moins pratique, arguer, pour nous apitoyer, des services rendus pendant le Siège et du rôle patriotique qu'il y remplit en nous alimentant de pâtés d'alouettes. Loin de francfiler, et Dieu sait s'il le pouvait, il plia ses ailes et il s'enferma avec les ingrats qui parlent aujourd'hui de le proscrire. On en fit des hécatombes et Paris ne fut plus qu'un énorme Pithiviers. Les moineaux francs, pendant le Siège, ont réalisé par milliers à la fois le : « Qu'il mourût! » du grand Corneille et le dévouement du pélican.

Peut-être la fureur suburbaine des puissants

maraîchers l'emportera-t-elle cependant sur la reconnaissance des Parisiens, et le moineau donnera-t-il lieu, comme la taupe, à des primes d'assassinat, d'où naîtront de vagues industries. De quelle somme sera cette prime par tête, c'est ce que j'ignore. En Afrique, celle d'un lion vaut six mille francs, mais la chasse en est plus dangereuse. Se fera-t-on les trente sous sur les gouttières? Dressera-t-on des chats de chasse? Tendra-t-on des filets entre les cheminées? Faudra-t-il des permis? Y aura-t-il des toits réservés et des rues interdites? Le Président de la République ouvrira-t-il solennellement cette vénerie au Bois de Boulogne, le faucon au poing? Quels seront les droits sur ce gibier aux Halles? Que fera-t-on de ces petits cadavres déplumés qu'un Siège seul rend comestibles?

Le massacre, d'ailleurs parfaitement imbécile, comme tout massacre, ne sera de quelque utilité qu'aux naturalistes, et j'entends par naturalistes les savants qui étudient les phénomènes de l'Histoire naturelle, spécialement ici les ornithologues. L'un de ces phénomènes, qui va jusqu'au problème encore, est celui de la mort du passereau.

Non pas que je sache de quoi il meurt, le

pauvre bohême, car c'est de faim, de froid, d'amour, comme toutes les bêtes gardées dans l'Arche, et il meurt aussi d'avoir vécu, hélas! mais, une fois mort, on ne sait pas ce que son petit cadavre devient, et personne n'a jamais vu un moineau mort, ni à la ville, ni dans les champs, ni l'été, ni l'hiver, sous la feuille ou la tuile.

Dans un livre admirable, le plus tendre qu'ait écrit le sensitif des sensitifs, dans *La Nature chez elle*, Théophile Gautier a posé, le premier, aux savants, cette question de poète : « Que deviennent les pierrots morts? » Et notre ami François Coppée la lui a cueillie aux lèvres pour la traiter en un lied charmant. Après avoir volé, s'il vole trop, se fond-il dans l'espace? Le vent le boit-il d'une lampée? Se dissipe-t-il comme un flocon dans l'indigo profond de l'éther immense? Car tous ne sont pas dévorés par l'émouchet et l'épervier, et les trois quarts sans doute, meurent de mort naturelle dans les hôpitaux des bois ou les châteaux des cheminées! Or, personne ne peut se vanter d'avoir rencontré dans ses promenades le cadavre, que dis-je! le squelette d'un passereau. Les appelle-t-on moineaux parce qu'ils disparaissent comme les moines, inaperçus? Le pierrot ne meurt pas, il se volatilise; du moins, on pourrait le croire.

On saura donc, et ce sera tout le bénéfice de l'extermination, comment est fait un moineau mort, et les naturalistes pourront en disséquer sans être obligés de les tuer eux-mêmes ou de les arracher aux moustaches matamoresques des matous. Le problème de Théophile Gautier sera résolu; la science aura, fichtre, fait un grand pas.

Je les aimais mieux dans le cimetière aérien, évanouis en discrètes personnes, et cherchés par les yeux attendris des poètes. Chacun son goût, seigneurs maraîchers. Mais, encore une fois, tous les « taïauts » et les « sus, sus » n'y feront rien, et ces gais compagnons garderont la ville. Moineaux, petits moines gais du monastère de Courte-et-Bonne, espèce paillarde et mystique, il y aura toujours pour vous des miettes de pain d'aumône sur les rebords de nos fenêtres. Louez Dieu et cachez vos cadavres.

LA PIÈCE SUISSE ASSISE

CHOSE ENTENDUE

LA PIÈCE SUISSE ASSISE

CHOSE ENTENDUE

Des événements sans relativité aucune avec la passion de la roulette m'ont, la semaine passée conduit à Monte-Carlo, où, pour en finir d'un coup avec la dîme que tout voyageur doit y payer à la grande cycliste aux yeux bandés, j'ai joué, l'un après l'autre, deux louis sur le tapis vert. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, le résultat!

L'un de ces louis m'avait été confié par un ami, qui, grâce à Dieu! n'en est pas à ce napoléon pour vivre. Il apprendra ici la ruine de ses espérances. Son napoléon est comme s'il n'avait jamais existé! Je renonce à le suivre par la pensée dans les zigzags infinis de cette circulation

à laquelle il a été rendu. Mais on ne m'ôtera pas de la tête que j'aurais mieux fait de le donner à un pauvre. Je n'ai pas osé, et voilà ce que c'est que d'être honnête. Louis de mon ami, où es-tu! Oh! comme tu cours à présent entre les mains humaines!

J'ai dû mal jouer. J'en serais même sûr, si je me résignais à croire au jugement porté sur mon malheureux coup par un expert, qui, placé derrière moi, paraissait défier la fortune. A la vérité, cet expert ne jouait pas lui-même, soit pour une raison, soit pour une autre. Non, il ne jouait pas, l'expert, mais il me regardait jouer, l'œil farouche. Et ce ne fut pas long. C'est une justice à rendre à cette passion, ses spasmes sont brefs.

— Monsieur, lui dis-je poliment, c'est bien la noire, si je ne m'abuse, qui vient de sortir sous la bille d'ivoire?

— Oui, fit-il, brusque, et voilà la dix-septième fois qu'elle passe! C'est insensé!

A peine eut-il formulé cette appréciation savante, que je précipitai, logique, le louis de mon ami sur la couleur rouge. J'estimai, en agissant ainsi, me montrer joueur de première force. Car, enfin, à moins qu'Azaïs, mon maître, ne mente, si une couleur fournit une série de

dix-sept coups, il y a dix-sept chances pour que ce soit au tour de la couleur adverse à entrer dans la carrière. Hélas! la bille éburnéenne, chassée par un pouce fatal, virevolta dans le cuivre miroitant de la cuvette, et, après quelques caracoles élégantes et sonores, elle se logea dans une ruche ennemie, comme le frelon chez l'abeille : une dix-huitième fois, la noire gardait sa position victorieuse. Un râteau de bois des îles s'allongea; pareil au bras de Dieu hors de des nuées, ou à la tentacule de la pieuvre, il ratissa, et le louis de mon ami se perdit à jamais dans la circulation immense, vertige des choses et des êtres!...

— Parbleu! fit une voix sarcastique, et l'expert morose s'éloigna en haussant les épaules. Vexé, je lui courus après.

— Je vous jure, lui dis-je, que j'avais l'intention de mettre sur la couleur gagnante.

— Alors, fit-il, elle ne serait pas sortie.

— Pourquoi?

Il secoua la tête, une tête blanchie par l'expérience et comparable à celle des vieux oliviers tordus par le vent de la côte :

— Pourquoi? Parce que vous ne savez pas jouer!

J'appris ainsi, de cette réponse sibyllique, que

le jeu est une science, et que je n'y étais qu'une fichue bête. Oh! comment une couleur perdante peut devenir gagnante, — et *vice versa*, — selon que le joueur sait ou ne sait pas jouer, voilà ce que je mourrai sans comprendre. Pourtant, cette leçon m'a été donnée par un homme d'âge, là-bas, sur les lieux mêmes. Entre nous, je ne l'avais pas volée.

Alors, je résolus d'apprendre à jouer et de reconquérir le louis de mon ami à mon propre dam et dommage. A cet effet, je prélevai un autre napoléon dans le sac à million qui ne me quitte jamais, même en voyage, et, le pressant fortement dans mon poing fermé, je me mis à la recherche de mon savant à la tête chenue. Il stationnait devant la même table de roulette que la veille et paraissait y jouir, frénétique, de l'imbécilité de ses contemporains, dont le râteau en bois des îles décimait méthodiquement les mises.

— *Voi che sapete*, lui dis-je dans la langue du Dante, voici un second louis qui ne doit rien à personne. Je désire, pour ma seule instruction, le placer d'une manière scientifique sur le numéro plein qui va sortir, selon qu'il est écrit de toute éternité, et j'ai recours à vos lumières.

Il salua. Je repris : — Sans doute, votre éru-

dition est profonde, et vos cheveux d'argent, pareils à la peluche des oliviers centenaires, attestent les puissants calculs mathématiques qui font de vous le vénérable d'Alembert de ce rocher verdoyant. Vous possédez le temps, là où un simple poète tel que moi ne possède que l'heure, et c'est dans les entrailles du Passé que vous lisez les choses de l'Avenir. Voici mon louis. Où dois-je le mettre?

Il baissa le front, s'abîma dans les mnémotechnies qui sont la gloire d'Inaudi, et je vis que son âme voltigeait sur les martingales comme le martin-pêcheur sur les pointes des cactus en fleurs.

— Voici, fit-il. Vous laisserez passer trois coups et vous ponterez sur le 17. C'est infaillible.

Docile, je me conformai à l'oracle. Ce fut le zéro qui sortit. Le second louis alla rejoindre le louis de mon ami.

— Eh bien! dis-je au d'Alembert, et cette science?

A ce moment, un brouhaha s'éleva à une table voisine. Un joueur venait de faire sauter la banque, et, concordance singulière, il l'avait fait sauter sur le numéro 17. Je ne m'étais trompé que de table!

Car, si le jeu est une science, il est un art aussi, de telle sorte que je ne sus plus qu'en penser.

Le besoin de rafraîchir ma philosophie s'imposait. Je sortis des salles tintinnabulantes et m'en fus prendre l'air à la terrasse d'un café d'où l'on domine toute la baie, encadrée de montagnes, et bordée de pêchers délicieusement roses. Là, au milieu de ces floraisons enchanteresses, baigné par les parfums de ce printemps hâtif, je pensai aux êtres chers qui grelottaient au loin, sous les giboulées glaciales, et je leur écrivis. La lettre terminée, je hélai un petit groom-chasseur qui se tenait à la porte et le chargeai d'aller jeter le pli à la boîte. Sa course fut vite faite, et, quelques minutes après, il était devant moi, attendant son pourboire.

C'était un gamin de treize ou quatorze ans à peine, au visage éveillé et dont les allures décidées ne laissaient point de doute sur le scepticisme précoce contracté au service quotidien d'une clientèle de déments. Je rouvris mon sac à million, pour lui payer son salaire, et n'y trouvai pour toute petite monnaie qu'un décime et une pièce de vingt sous fausse que l'on m'avait glissée sans que je m'en aperçusse.

— Écoute, lui dis-je, tu as marché cent pas

à peine pour me porter cette lettre à la poste. Ton travail vaut dix centimes, même ici, où un œuf à la coque coûte trois francs. Voici les dix centimes, si tu les veux. Mais j'ai là aussi une pièce de vingt sous, qui ne vaut plus rien, étant démonétisée. C'est une « suisse assise ». Lequel aimes-tu mieux, du décime valable ou du mauvais franc?

— Donnez-moi le franc, fit l'enfant.

Il le prit, disparut un instant dans une salle voisine, pleine de consommateurs, et revint. — Regardez, sourit-il.

Il avait passé la pièce et tenait à la main, au lieu de la « suisse assise », une belle république française toute neuve, et valant son taux de cent centimes. Le petit groom-chasseur gagnait neuf fois sa mise.

Ainsi ce jeune Monégasque, plus chanceux que mon ami, plus savant que l'expert et plus artiste que moi-même, réunissait les trois vertus du joueur : la chance, la science et l'art du jeu, à quatorze ans. Va, va, conclus-je, *tu Marcellus eris*, et l'âge venu, tu seras le sage de ces bords, soit le croupier dextre et honorable, qui se la coule douce, à la Turbie, dans un cottage, au milieu des vignes ensoleillées.

LE ROUGE-GORGE EN AUTOMOBILE

CHOSE VUE

LE ROUGE-GORGE EN AUTOMOBILE

CHOSE VUE

L'un des métiers que j'aurais choisi, si l'on était libre de sa vie, est celui de charmeur d'oiseaux. Il est vrai que ce n'est pas un métier; ce serait une fonction, plutôt, dans une société bien faite et « naturelle » car il n'est pas douteux qu'envers les animaux, nous n'ayons charge d'âmes. Peut-être est-ce le sens du mythe d'Orphée et l'idée philosophique de Robinson Crusoë? Quoi qu'il en soit, c'est pour les oiseaux que j'en tiens; ils le savent du reste, et je vous réponds qu'ils en usent et mésusent, à Paris comme à la campagne.

Pendant et après le siège de Paris, en 1870 et 1871, il venait souvent chez l'éditeur Lemerre,

un vieux fouriériste, appelé Toussenel, qui avait élevé l'ornithologie à la hauteur d'un apostolat. L'oiseau était pour lui le chef-d'œuvre de la création et la seule bête de l'Arche qui méritât d'échapper au Déluge. Je me rappelle qu'il ne faisait exception que pour la pie, dont il avait horreur. Il l'accusait de pure infamie et la taxait de vol, de meurtre et mouchardise. Oui, de mouchardise! — Elle dénonce les lièvres aux chiens! s'écriait-il drôlement. Aussi, en tuait-il tant qu'il pouvait et nous adjurait-il de les exterminer. Bon père Toussenel, c'est à lui que je pense en vous contant mon histoire du rouge-gorge, car je ne doute pas qu'elle ne l'eût enchanté.

***

Je dois vous dire que, tous les matins, en ouvrant ma porte sur le jardin de mon habitation agreste et maritime, je suis salué par un chamaillis assourdissant de volatiles familiers, qui prennent fort au sérieux leur droit à la distribution des vivres. Il leur faut leur pain du jour à l'heure, et du blanc, et du bien émietté, sur une table ronde spéciale, la leur, où ils le pillent. Et si j'ai tardé, ils m' « engueulent ». C'est une

chienlit véritable, une conduite de Grenoble.

Quelques-uns même vont plus loin encore, soit jusqu'aux voies de fait, et notamment certain rouge-gorge, ou plutôt une rubiette, car c'est une dame, qui me saute sur l'épaule et me pince sévèrement l'oreille. Nous nous connaissons depuis bien des années. Je l'ai appelée Gigogne, à cause de l'innombrable quantité de petits parasites dont elle a peuplé le domaine. Point d'arbuste, genêt d'or, troëne d'argent, tamaris de corail, romarin embaumé, où elle n'ait pendu et laissé un nid, la dévergondée, et c'est sa lignée ou peu s'en faut, qui peuple ma volière sans grilles.

Peu à peu, Gigogne s'est enhardie; elle s'est mise à « gigogner » dans un rosier grimpant dont la maison est drapée et brodée, et ses marmots, quand ils s'essayent au vol, tombent dans mon potage. Nous sommes obligés, moi et les miens, de nous lever de table pour les remettre à leur mère. — Ah! ça, est-ce que tu veux aussi que je les élève? — Et sa réponse est, en langue de rouge-gorge : — « Ouip, ouip », que le père Toussenel traduirait par : — Je n'y vois aucun inconvénient.

Mais je ne peux pas les élever, parce que, la saison venue, je suis forcé par les dieux mé-

chants de retourner à Paris pour y gagner le pain que je leur émiette. Il y a là huit ou neuf mois d'absence, de maison fermée, de froidure et de famine peut-être, pendant lesquels Gigogne se demande quelle est la raison plausible de mon abandon. De plausible, il n'y en a pas, d'absurdes, elles surabondent. Aucune hirondelle voyageuse n'est restée dans les cheminées pour lui expliquer pourquoi l'on part, où l'on va, et ce que c'est que les villes-lumières. Gigogne croit à ma trahison, à ma mort, je l'imagine. Elle pique du bec les vitres de ma chambre. Sa marmaille s'abat sur la table ronde où il n'y a plus que des distributions de feuilles sèches quand le vent en sème. Je pense qu'alors elle les emmène dans les bois, car il y a dans les bois des sabotiers qui font la soupe et des bûcherons qui cassent la croûte? Oh! que l'hiver est dur pour les oiseaux, et pour les oiseaux gâtés surtout!... Ouip, ouip, évidemment.

***

Il y avait déjà plusieurs matins que je n'avais vu ma rubiette, à l'heure du déjeuner du moins, car je n'en étais pas inquiet. Elle passait de temps en temps, rapide, un fil d'étoupe aux man-

dibules, et disparaissait dans les feuillages. J'avais entendu à plusieurs reprises, au crépuscule, un roucoulis très doux dont la sérénade amoureuse ne me laissait aucun doute sur la cause de sa disparition; elle perpétuait la race des rouges-gorges. Mais comment ne tressait-elle pas son nid dans le rosier grimpant tout en fleurs, abrité des vents d'est et d'ouest, en plein soleil, dont elle avait fait sa chambre à coucher habituelle? Je m'attendais, je l'avoue, à ce que, de plus en plus envahissante, elle adoptât cette fois les rideaux du salon même et y accrochât sa nichée.

Je l'épiai donc et ne tardai pas à constater que, profitant d'une ouverture, elle se glissait entre deux planches disjointes de la remise où l'on gare l'automobile. Qu'allait-elle y faire? Donnait-elle là ses rendez-vous? C'était mieux, ou pire, elle y couvait déjà, — sept petits œufs jaune-clair, ponctués de rouge, — et ou cela?... dans l'auto même!

Comme j'allais m'indigner beaucoup plus de l'imprudence que de la profanation, car une automobile n'est vraiment pas un lieu propre à éclore des œufs, le « monsieur » entra par la fissure, et, à ma vue, se hérissa pour la bataille. D'où venait-il, celui-là, qui ne me connaissait

pas et me jugeait capable de nuire à un ménage de rouges-gorges? Hélas! les oiseaux ont toujours peur de l'homme, et ils ont parfaitement raison: il est la mauvaise bête, comme l'infâme pie pour le père Toussenel. Fort humilié, néanmoins, d'une défiance que l'ingrate Gigogne semblait partager, je refermai la porte de la remise et je laissai le couple à ses remords et à ses amours.

* * *

Le soir même je recevais une dépêche qui me rappelait dans la fournaise parisienne. Aucun train ne pouvait m'y mettre à l'heure dite et l'affaire était d'importance. Restait l'auto, avec laquelle je pouvais gagner une nuit et arriver au temps prescrit en forçant un peu les étapes. Mais l'auto, elle était occupée par Gigogne, une vieille amie de huit ans, mon hôtesse fidèle, qui pour la première fois avait douté de moi et n'avait rien su dire au « monsieur » en faveur de son grand panetier.

Déplacer son nid, c'était justifier ses doutes injurieux, m'avouer homme. D'ailleurs où le poser, ce nid, avec ses sept œufs de gloire? Dans le rosier? Elle n'en voulait plus. Dans le salon? J'ai un chat qui y couche et s'en croit, à juste

titre, le maître. Il aurait au moins boulotté le père, un étranger! Il ne restait qu'un parti à prendre, emmener Gigogne à Paris, — et, ma foi, je l'y emmenai... Ouip, ouip!...

Je n'ai pas à vous décrire ce voyage, nocturne d'ailleurs et qui ne fut qu'une course. Inutile de vous dire que je m'étais muni d'une provende nourricière, à laquelle ma petite compagne de route ne toucha point. Les ailes étalées sur sa couvée, elle dormait en pépiant doucement, comme en rêve. Les chemins fuyaient sous nos roues élastiques, les villages passaient, les sous-bois s'illuminaient aux feux dardants des œils de cuivre, mais Gigogne était tranquille, les sept œufs étaient sous ma garde d'ornithophile éprouvé.

A l'arrivée, les barrières franchies, l'un des petits, l'aîné, brisa sa coquille et quand je fus chez moi, les six autres étaient nés.

Nés à Paris, — c'était cela que voulait la rusée rubiette bretonne. Je compris qu'elle avait employé ce moyen pour savoir où je m'en allais l'hiver et quel était le pays qui me gardait neuf mois sur douze de l'année, sans raison plausible, pour d'autres besognes que la bonne. Elle l'a vue, la Ville-Lumière; elle sait, et elle ne comprend pas encore.

Je l'ai ramenée sans déranger son nid, bordé de becs ouverts, dans l'auto, et à présent ce sont ses parigots qui me tombent dans le potage. Quant au « monsieur » il ne l'attendait plus. A un autre, Gigogne, l'année prochaine. Ouip, ouip...

L'INGUILLOTINABLE

CONTE JUDICIAIRE

L'INGUILLOTINABLE

CONTE JUDICIAIRE

Lorsque des lèvres décloses du Président d'assises il eut recueilli l'arrêt qui le donnait à la guillotine, le génial Jean Hiroux salua et son visage s'éclaira d'un ineffable sourire. Or le magistrat dit : — Avez-vous quelque chose à objecter à la sentence? — Oui, mon juge. — Parlez? — En principe comme en fait, je suis contraire à la peine de mort.

Le magistrat resta bouche bée et la foule fut remuée. — C'était son idée, à cet homme, ce citoyen, cet électeur. Ne la partageait-il pas d'ailleurs avec les plus hauts penseurs de son temps, et de tous les temps? — Argument d'avocat! releva le chef du jury, et les gen-

darmes, que rien ne trouble, s'emparèrent du philosophe.

L'aumônier de la prison s'appelait : Mouton. Il faisait honneur à cette patronymie florianesque. C'était un parfait brave homme, d'une foi de missionnaire. Il adorait « ses » condamnés et n'avait d'autre pensée que de les rendre à Dieu, leur créateur, blancs comme la neige des montagnes. — Des enfants, Monseigneur, disait-il à son archevêque, de pauvres âmes! Et ça meurt comme des soldats! — Jean Hiroux le reçut avec la plus grande politesse. — Fumez-vous, l'abbé? On a des cigarettes. — Et tout de suite, bons amis, ils causèrent comme à la régalade.

— La Société était plus que mal faite puisque, pour y vivre, il fallait en enfreindre toutes les lois. — Oui, presque toutes, mon fils. Mais n'est-elle pas une œuvre humaine? — Les crimes, mes crimes, nos crimes? Je voudrais bien les y voir!... — Qui? — Mais les juges, l'abbé, les épiciers, les charcutiers, les confiseurs, tout le Bottin des cent mille adresses, tirés au sort, comme les députés! — A peu près de même en effet. Hélas, il y faudrait des anges! — Des gens logiques suffiraient. Que dites-vous de ceux qui m'accusent d'avoir tué mon semblable et qui me font couper

la tête? Est-ce que ça se recolle, une tête coupée, en cas d'erreur judiciaire?

Sans convenir de l'inconséquence, l'aumônier y trouvait la preuve géométrique de l'existence de Dieu, d'où découlait, non moins géométriquement, la nécessité de se confesser sans retard et même toutes affaires cessantes. Mais là encore il se heurtait à la raison de fer du prisonnier. S'il n'avait rien avoué devant les camarades du jury, ce n'était pas pour raconter sa vie complète à un calotin qui d'ailleurs portait le nom inquiétant de : Mouton! — Bon, relevait l'excellent prêtre, réfléchissez, c'est une question de paradis ou d'enfer. La nuit porte conseil, je reviendrai demain, s'il en est temps encore. — Avec plaisir et merci de ne pas m'avoir parlé de ma mère. Rien ne pouvait me toucher davantage que cette délicatesse.

Le lendemain l'aumônier entra dans le cachot avec l'aurore : — Du courage, mon fils, votre pourvoi est rejeté, mais reste la grâce. Le chef de l'État l'accorde généralement au repentir. J'ai accès auprès de lui. Laissez-moi faire, mais facilitez-moi la besogne d'intervention. — Je vous suis, marchons! Je prendrai l'air volontiers. — Je crois, sourit le prêtre que vous dormez encore. Et, s'asseyant sur la couchette, il

s'efforça de lui démontrer que, si le bon Dieu l'absolvait, il n'y avait pas de prince digne de ce nom qui voulût démentir sa miséricorde, et il lui décrivit Cayenne sous les couleurs les plus édéniques. Mais pour y finir normalement ses jours il fallait se racheter par l'absolution, et il la lui apportait dans sa soutane.

Jean Hiroux le regardait avec attendrissement. Il lui serra la main et fit : — Mon père, je vois en vous le seul honnête homme qu'il m'ait été donné de connaître sur la terre. Aussi consentait-il à se confesser pour le seul plaisir de lui en faire. Il n'y mettait qu'une condition, qui résumait ses dernières volontés. — Dites? — Voici :

Il ne tenait pas à sa grâce. Il connaissait Cayenne. Il y avait passé ses plus belles années, il n'en avait pas la nostalgie. Il lui préférait la plate-forme, d'où l'on peut parler au peuple, comme saint Denis, sa tête à la main. Il ne demandait qu'une chose, ne pas y monter avant d'avoir déjeuné.

— N'est-ce que cela? — Rien d'autre. — C'est fait, et vous en avez ma parole. Comment voulez-vous qu'on nous refuse une satisfaction aussi modeste que légitime?

Et Jean Hiroux, doux comme un enfant, vida son âme maléficieuse sur les genoux du confes-

seur. C'était un beau roman social et qui eut fourni sa bonne année de feuilletons à un journal populaire; ce après quoi il reçut, selon le rite, sa contremarque de paradis. Une heure après l'abbé Mouton était chez le ministre de la Justice et lui présentait sa requête, dûment apostillée par l'évêque du diocèse. — Où avez-vous vu qu'on les mène à jeun au couperet? Non seulement il déjeunera, mais qu'il fasse sa carte. L'État sera trop heureux de lui offrir, en outre, la demi-tasse et le petit verre! Veut-il du champagne? — Non, Excellence, c'est un homme sobre et sans vices, il fera une fin édifiante.

Vint le jour de l'exécution. Le prêtre était à son poste. Il assista à la toilette, qui d'ailleurs fut rapide, car le patient était plus qu'à demi chauve. — Si vous en trouvez une pincée, monsieur le curé, gardez-la en souvenir de moi, dans votre bréviaire. — Je vous le promets, mais venez, voici l'heure du déjeuner, comme c'est le dernier que vous devez faire en ce bas monde, j'ai veillé moi-même au menu, je crois que vous en serez content. — Jean Hiroux secoua la tête et dit : Il est trop tôt pour moi et je ne prends rien le matin. — C'est que... Voyez, ces messieurs vous attendent, et la place est pleine de monde.

— Renvoyez la presse, clama le condamné, d'un geste ample.

La situation était difficile, nouvelle même dans les fastes de la justice, imprévue au Code criminel, car aucune loi n'a le pouvoir de contraindre à déjeuner un mortel qui s'y refuse. Était-ce sa faute si l'appétit lui manquait un jour pareil? Il n'y avait pas d'apéritif connu ou inconnu qui pût violenter la nature. Qu'on lui présentât des truffes sur un plat d'or, il les saluerait au nom de la gastronomie française, mais il n'essaierait même pas d'y entrer les dents. A l'impossible nul n'est tenu. Ce n'était pas son heure.

Les aides de monsieur le bourreau de France se mirent en devoir de ficeler la victime récalcitrante que le pauvre aumônier, la croix en main, regardait comme stupidement. — Minute, messieurs, j'ai la parole de ce saint homme. Pas avant déjeuner, n'est-ce pas, ou bien, l'abbé, rendez-moi ma confession. Je la retire.

Acculé de la sorte à son ministère de sauveur d'âmes le recteur ne trouva pas autre chose à répondre que : — A quelle heure déjeunez-vous? — A midi, quand je déjeune, c'est irrégulier dans mon commerce. — L'abbé Mouton était roulé. Il monta chez le gouverneur de la prison, qui fut obligé de surseoir à la livraison

du condamné et dut l'annoncer à la foule désappointée des amateurs. La presse du matin publia qu'un accident survenu aux bois de justice avait forcé le maître national des hautes œuvres à remettre son travail à quatre heures de l'après-midi, par exception, comme en 93. L'effet fut déplorable. L'opposition demandait s'il n'y avait pas lieu de renverser le gouvernement qui nous ramenait aux pires jours de notre histoire.

A midi le gouverneur fit servir à Jean Hiroux le déjeuner litigieux et vint y présider en personne et lui-même. Par un hasard déplorable, aucun des mets qu'on lui présenta ne cadrait avec le régime que la faculté prescrivait à son estomac détraqué, et, malgré sa faim de requin, il se voyait réduit à s'en abstenir. — Il devint évident, dit l'abbé, que le malheureux veut se laisser mourir d'inanition. — Peut-être, fit le gouverneur : attendons jusqu'au dîner pour le savoir. Et les journaux du soir apprirent à la population que, pour raison de moralité, l'exécution aurait lieu à huis clos entre les murs de la prison.

A six heures, Jean Hiroux, hurlait la faim-valle dans sa cellule. — Nous le tenons, l'abbé, demain matin justice sera faite. — Que son dernier repas soit copieux au moins, soupirait l'ecclésiastique bénévole, je lui pardonne sa super-

cherie, elle n'a retardé que d'un jour le grand pardon du souverain juge, qui lui est acquis par la contrition. — Et son pénitent dévora. — Ça y est, mon brave, vous n'avez plus que la nuit pour rédiger votre testament. Avez-vous bien dîné? — Dîné, oui, mais déjeuné, non pas. Il y a nuance, monsieur le Gouverneur, vous n'aurez ma tête que si je déjeune. Un repas par jour me suffit.

Établi sur ce terrain le débat menaçait de se prolonger sans mesure. Chaque matin, il refusait énergiquement toute alimentation et chaque soir il la réclamait à grands cris. Il déjouait toutes les ruses des geôliers, toutes les adjurations du prêtre, toutes les menaces du gouverneur, et s'en tenait à la lettre du pacte : Pas avant d'avoir déjeuné; rien ne l'en faisait démordre. C'était signé avec le Père Éternel qui n'avait eu son âme qu'à ce prix. Il n'y avait pas moyen de l'en faire sortir, un seul repas lui suffisait, et tant pis si l'heure n'en concordait pas avec celle de la justice humaine. L'avocat qui l'avait défendu pour la forme, fut prié de le convaincre et d'y employer son éloquence. Non seulement il n'y réussit point, mais, charmé du moyen ingénieux que son client avait imaginé pour sauver sa tête, il l'encouragea à s'y obs-

tiner imperturbablement et s'en alla par toute la ville conter la drolatique aventure. L'abbé Mouton se fit relever de sa charge et le gouverneur fut invité à se démettre de la sienne s'il ne trouvait pas à se tirer du pas. Jean Hiroux était imprenable, les reporters rôdaient, une légende se formait, il fallait en finir.

Un soir sans lune et tel qu'on les aime dans la partie, l'inguillotinable s'aperçut que son gardien de nuit avait oublié de mettre la chaîne de sûreté à la porte de sa cellule, et qu'il dormait en outre à poings fermés sur la paillasse du couloir. Comme il rêvait de revoir la verdure des champs il en reprit la clef des mains de l'occasion et ne tarda que quelques minutes à s'effacer dans les paysages. Huit jours après, au milieu de l'indifférence générale, les périodiques bien informés, l'étant par la police même, jetaient au vent de l'actualité la nouvelle que Jean Hiroux avait été, la veille, trouvé mort dans sa couchette après avoir rempli ses devoirs religieux et sans laisser de mémoires. Mais on croit qu'il vit encore et même qu'il a, comme Vidocq, retourné sa veste et passé aux honnêtes gens, car tout arrive.

TABLE DES CONTES

Pages.

SONNET AU LECTEUR. 1

L'HUMOUR, — *AVANT-PROPOS*. 5

THÉMIDE. 13
Conte évangélique.

LE JUGEMENT DE SALOMON. 23
Conte biblique.

LE TRÉSOR DE TURENNE. 33
Conte historique.

LES DEUX COQS. 43
Conte suisse.

RAMOUKI LE CASSEUR DE PIERRES. 53
Conte japonais.

ON NE MANGE PAS LE ROSSIGNOL. 61
Autre conte japonais.

LA FOLIE DE MANFRED MAMPHRE. 71
Conte aérostatique.

L'AÉROPLANE DE SAINT NICOLAS. 81
Conte de Noël.

Pages.

UN MOUCHARD. 91
Conte parisien.

LA PIÈCE DE DIX SOUS. 103
Scène de la vie de trottoir.

GUNE ET MONE. 113
Conte maritime.

SYLVIE DE FÉE. 125
Conte du Second Empire.

L'ENFANT CORSE. 137
Conte corse.

UN PÈRE LÉGAL. 147
Conte juridique.

LA GALERIE DE BOUZILLAC. 157
Conte de l'hôtel Drouot.

LE PÉRIPLE DE NÉCHAO. 169
Conte savant.

LE NOUVEAU GIL BLAS. 181
Conte joyeux.

LE SUICIDE DE BIGOLET. 191
Conte moral.

GASPARD ET SÉPHORA. 201
Conte psychologique.

PANJU. 213
Conte physiologique.

L'HÉRITAGE DE MOREL BEY. 223
Conte boulevardier.

UN MARIAGE D'ARGENT. 235
Conte de bonne femme.

Pages.

JULIE. 247
Conte mélancolique.

LE CAS D'HILAIRE LE GAY. 259
Conte drolatique.

LE RÊVE DE L'AUTO. 269
Poème en prose.

TYBALD. 277
Conte postal.

EDME CORNY. 287
Conte thérapeutique.

LETTRE POSTHUME DE COMMON CLICKETT. 299
Conte américain.

LE DEMI-PUR. 309
Conte démologique.

ÊTRE OISEAU. 319
Rêverie.

LES MOINEAUX MORTS. 329
Conte ornithologique.

LA PIÈCE SUISSE ASSISE. 337
Chose entendue.

LE ROUGE-GORGE EN AUTOMOBILE. 347
Chose vue.

L'INGUILLOTINABLE. 357
Conte judiciaire.

B — 1239. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE PQ 2196
TRENTE-SIX C
a39003 003482592b